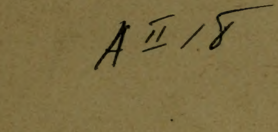
17-9-58

JACQUES DE BELLIVIÈRE

Jacques Rude





LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
PARIS

JACQUES RUDE

En la *muance* des choses, chercher à exprimer ce qui demeure.

PUVIS DE CHAVANNES

I

Le vent soufflait bien fort, ce soir d'octobre. Les ais mal joints de la chaumière craquaient lamentablement.

Cette chaumière était située à l'orée de la forêt de la Lucerne, en Basse-Normandie, et séparée d'un chemin creux conduisant à la grand'route par un jardinet planté de choux, de poireaux et de pommes de terre. Sur son toit de paille poussaient à foison les herbes folles. Deux champs, entourés de hautes haies abritées par des pommiers vigoureux, chargés de fruits mûrs, la bornaient par derrière. Elle se composait d'un cellier, d'un hangar, d'un grenier et d'un rez-de-chaussée comprenant la pièce où logeaient les habitants, plus une étable où voisinaient deux vaches et un cheval.

Ce soir-là, donc, le vent faisait rage. Il était huit heures. Une lampe fumeuse, la flamme d'un fagot jeté en travers du foyer défoncé par endroit, éclairaient la pièce du rez-de-chaussée, son plafond aux poutres noircies où pendaient des graines desséchées, des oignons, des vessies gonflées, son sol inégal de terre battue, ses murs décrépits ornés d'images d'Epinal, ses vieux meubles de châtaignier, la Vierge de bois, le Christ dominant le manteau de la cheminée.

Il y avait une table, longue et massive au centre de la salle. Devant la salle en face de la lampe, un homme aux cheveux noirs, aux larges épaules, portant le costume des paysans bas-normands, s'asseyait, le front appuyé sur sa main. Cet homme paraissait jeune. Avait-il vingt-cinq ans ?

D'un lit clos par des rideaux usés à carreaux blancs et roses, placé tout contre le mur, vis-à-vis la seule fenêtre de céans, un gémissement suivi d'un appel : « Jacques ! » s'échappa soudain.

Le jeune homme se leva, grand et solide, le visage à la fois énergique et navré, les larmes aux yeux, des yeux bruns, doux et profonds, un sourire de commande sur des lèvres très bonnes sous une longue moustache rousse. Lentement, amortissant le bruit de ses sabots, il alla droit au lit, écarta les rideaux, et se pencha vers une forme émaciée, étendue sous une couverture

grise. Des mains sans chair aux nerfs saillants, aux veines à fleur de peau, aux ongles pâles s'agitaient en un automatique mouvement, le long du drap enveloppant la couverture ; une tête douloureuse aux traits exangues reposait sur un oreiller blanc. La mort hantait la lugubre couche.

Cependant, dans le regard de l'agonisante, un reste de vie, dernier rayonnement de l'âme prête à briser sa faible enveloppe, brillait encore. La femme, qu'un mal impitoyable avait réduite à cette extrémité, voyait son fils et l'aimait ; beaucoup d'amour jaillissait de ses prunelles ardemment fixées sur lui. Elle se prit à parler d'une voix très faible.

— Rose a fait la soupe ? demanda-t-elle.

Il répondit très doucement :

— Oui, maman.

— Tu l'as mangée, trouvée bonne ?

Il affirma :

— Oui, maman, et continua, les mots s'étranglant dans sa gorge :

— Cette soupe ne vaut pas la vôtre. Vous irez mieux, bientôt ; nous n'aurons plus besoin de Rose Chaillou.

La mourante eut un sourire étrange.

— Bientôt ! bégaya-t-elle. Où est Rose ?

— Partie... son homme la réclame de bonne heure.

— Ah ? Ecoute. Je meurs, mon pauvre petit

gars. C'est pour la nuit qui vient ou demain matin... Ne pleure pas... M. le Curé m'a donné le bon Dieu...

Jacques, éperdu, sanglotait :

— Maman !

Un silence s'établit, coupé seulement par la respiration de la malade, et les rafales de vent ébranlant la chaumière. Cinq minutes s'écoulèrent. De nouveau, la mère appela son fils.

— Jacques ! Il fera bon en Paradis. Que deviendras-tu après moi ? Dieu te bénira. Tu as été toute ma joie. Sois bon, toujours, toujours... malgré les méchants, les plus forts... Avons-nous souffert ! Nous étions si pauvres... N'aie pas peur d'être pauvre, mais reste bon... Prie la Sainte Vierge, son divin Fils... Nous nous retrouverons... Promets...

Jacques murmura :

— Je promets... Maman ! Maman !

La patiente délirait maintenant.

— Rose, à quoi bon ? disait-elle. Ces journalières coûtent cher... Laisser un morceau de pain à Jacques... Pourquoi ne serait-il pas prêtre ? C'était trop beau... Il travaillera avec son père... Soldat !... Oh ! la caserne ! Ils ne le garderont pas ; il reviendra avec moi... A boire !

Le jeune homme prit sur la table une potion calmante, et la présenta à sa mère qui ferma les yeux, puis, but avidement...

Le souffle de la moribonde devenait moins rapide ; elle semblait dormir. Jacques abaissa les rideaux et retourna s'asseoir.

— Le médecin a dit, hier, dans huit, dix jours, fit-il.

Le cœur gonflé, le cerveau vide, il examinait, un à un, chacun des objets de sa pauvre maison. Sa vie se déroulait en sa mémoire, non dans ses principales lignes, mais par bribes. Certains souvenirs surgissaient devant lui, singulièrement prédominants et nets...

Quand il était tout petit, sa mère, le soir, le prenait sur ses genoux, le déchaussait et lui chauffait les pieds à un joli feu clair de branches menues ; puis, l'enveloppant de chaudes couvertures et lui murmurant des tendresses, elle le déposait dans un berceau de bois placé près de son lit. Nulle paysanne des alentours ne savait, comme la mère de Jacques, dire à son petit des mots tendres. On racontait d'elle qu'elle gâtait son « fieu ».

— Jeanne Rude est une brave créature, bavardait-on, travailleuse, intelligente, économe, mais, elle perd son gars. Que compte-t-elle en faire ? Son homme lui donne du fil à retordre ; avec le fils, elle aura plus de mal encore.

Gâter l'enfant, c'était le diriger d'une voix douce, ne le battre jamais, essuyer ses larmes avec des baisers, lui défendre de tourmenter les

bêtes, de se plaire aux querelles et aux batailles, de s'attarder au village en compagnie de méchants gamins. Etait-ce aussi l'empêcher d'aller à l'école avant sept ans révolus, parce que l'instituteur avait, du mur blanc, arraché le crucifix et conseillait aux pères de ses élèves de ne plus écouter M. le Curé ? Etait-ce lui apprendre à prier le Christ, ami des humbles, et la Vierge bénie, à ne jamais mentir, à supporter sans se plaindre la misère, à ne point maltraiter les plus faibles ?... De plus faibles qu'eux, certes, il n'en existait guère... Il s'en trouvait, pourtant, de plus malheureux.

Car ils s'aimaient tous deux d'ardent amour, et leur amour les consolait de toutes leurs peines. Ils n'étaient que deux pour s'aimer. Le maître, Pierre Rude, était un méchant ouvrier, un mauvais époux, un père indifférent. Il laissait presque entièrement, à sa femme, le soin de cultiver leur petite terre. Lui s'en allait, durant les grands travaux de l'été, en journée, chez les gros fermiers voisins. Il s'enivrait, du reste, trois jours sur sept, lisait de mauvais journaux au cabaret, parlait politique à l'instituteur, et déclarait, chaque dimanche, qu'il ne retournerait plus même à la messe, la semaine suivante.

Un soir d'hiver, justement un dimanche, saisi d'un accès de mauvaise ivresse, il avait levé la main sur Jeanne. Jacques se revoyait,

bondissant de son berceau, et se précipitant entre la brute et sa chère aimée. Honteux, l'ivrogne s'était jeté sur sa couche et bientôt endormi. Enlaçant l'enfant de ses bras, la mère alors l'avait couvert de caresses, et reporté dans son petit lit.

— Dors, mon joli gars, lui murmurait-elle. Si tu n'étais pas là, je serais partie demain...

— Où irais-tu donc, maman ?

— Loin, chez nous, en Bretagne. Ceux de chez nous ne frappent pas les femmes.

— Partons, partons ensemble, maman. Je suis Breton comme toi.

Elle avait hoché la tête, et déclaré bien bas :

— Il n'y a plus personne des miens, chez nous... tous morts... Et puis, je suis mariée à Pierre Rude, pour toujours, toujours... Prie la bonne sainte Vierge. Elle guérira ton père. Il ne sait pas.

. . . .

C'était Pierre qui, pour la première fois, avait conduit l'enfant à l'école. Jacques avait eu grand peur : des garçons sales, à l'air effronté et mauvais, du maître à la fois moqueur et sévère, de son père qui, ricanant, prononçait :

— Il a besoin d'être repris, le mioche. C'est élevé comme une fille. Ça ne sort pas assez des

jupons de la bourgeoise. Ici, il oubliera ses momeries. Vous en ferez un type dans mon genre.

De ce moment, Jacques détesta l'école, et les leçons du pédagogue. Il apprit pourtant très vite à lire, à écrire, à compter. A neuf ans, sa mère l'envoya au catéchisme. Il devint bientôt le favori de M. le curé qui, lui ayant enseigné à répondre la messe, le choisit pour enfant de chœur. Dès lors, il fut le souffre-douleur du maître d'école et de ses camarades.

Rude, toutefois, ne défendit point à son fils de fréquenter le presbytère : le garçonnet en rapportait quelques sous, de temps en temps, et des provisions qui permettaient à l'ivrogne de dépenser à l'auberge, ces jours-là, ses gains tout entiers...

. . . .

Quelle belle fête, la Première Communion! Vraiment des instants de Ciel... Jeanne Rude avait précieusement gardé l'argent de ses couvées de l'année, poulets et canards, pour payer à son fils un costume noir et des souliers neufs ; elle avait même pu acheter, pour elle, une jupe, un châle et un bonnet. Le père s'était décidé à les accompagner à l'église à cause de son frère, un important cultivateur de Saint-Sénier-sous-Avranches, qu'on avait invité pour la circonstance et qui avait bien voulu répondre à la politesse de ses parents pauvres :

une fois n'est pas coutume. Après le dîner, s'étant régalé de café et de pousse-café (on s'était endetté pour se procurer cet extra), l'oncle Simon avait déclaré à sa belle-sœur :

— En tant que bonne petite femme, sûr que vous êtes une bonne petite femme, la Jeanne, et avenante, et gentille tout plein. Seulement, vous n'avez point apporté d'écus au frérot. Et puis, dam ! vous misérez tous deux. Ma Fanchette n'était ni belle, ni douce et miel, mais elle avait un bout de bien. Nous sommes gens calés et bien vus dans la commune. Notre fille sera un riche parti... Hein ?... Pierre ne travaille guère et boit plus souvent qu'à son tour ? Il s'est dépité, parbleu !... La misère... Une Normande l'aurait mâté tout de même... Les Bretons ne tiennent pas assez à l'argent... Pierre dit que le petit fainéante au presbytère... Attention à l'élever, le neveu... Ma femme m'a donné cinq francs pour lui. Intéressés, on l'est ; avares, non.

— Grand merci, mon frère Simon, avait répondu Jeanne. Jacques n'est point un paresseux. Il ne sera pas riche ; mais il n'en deviendra pas moins un honnête homme.

On n'avait plus, depuis ce temps, revu l'oncle Simon, l'agriculteur aisé de Saint-Sénier-sous-Avanches.

. . . .

Un bon souvenir, le définitif départ de l'école

par une belle après-midi de juillet. Jacques était savant, et il avait refusé de se présenter à l'examen du certificat d'études. Il se sentait courageux, fort, libre ; il ne craignait plus le père.

— Je saurai, désormais, défendre maman, songeait-il. Je travaillerai pour elle et pour moi.

Il caressait des rêves dorés.

M. le Curé lui avait fait commencer le latin, et lui parlait quelquefois de devenir un prêtre. Or, l'adolescent pensait que le monde est mauvais, Dieu, infiniment puissant et bon. Pourquoi ne pas s'engager pour toujours au service de Dieu ? Plus tard, sa mère vivrait près de lui, heureuse, heureuse, tenant la cure, s'occupant des pauvres.

Jeanne partageait ces beaux songes.

A l'heure qu'on jugea favorable, l'excellent curé se chargea de prévenir le père. Celui-ci entra en fureur.

— Etudier dans les livres pour devenir curé ! s'écria-t-il. Belles raisons de paresser, vraiment ! Qui subviendra jusqu'à je ne sais quel âge aux besoins du gars ? Il doit, dès maintenant, gagner sa pitance et m'aider. Curé ? de ces oiseaux-là, il n'y en aura plus dans vingt ans.

Il fallut se soumettre, attendre les événements. Le saint prêtre, toutefois, était décidé à pro-

téger son jeune ami, à l'attirer près de lui, le dimanche, pour l'instruire et le distraire.

L'adolescent se résigna, et se mit courageusement à travailler la terre. La terre fut, pour lui, une nourrice bienfaisante, une suprême consolatrice ; elle lui procura force et fierté. Certain matin où le maître, gris encore, parce qu'il était rentré à minuit la veille, s'avisa, sous un prétexte futile, de lever, sur sa femme, un poing menaçant, Jacques ne pleura plus, apeuré, comme autrefois. Il saisit respectueusement, mais fermement, le poignet du mari brutal, et le regarda, droit dans les yeux. Rude se prit à rire, d'un rire mauvais, mais il sortit sans mot dire.

Ce matin-là, une révolution s'était opérée dans l'humble logis. Jacques avait quinze ans. Sa mère et lui pouvaient désormais vivre en paix, appuyés l'un sur l'autre.

Pierre Rude mourut d'un accès de fièvre chaude l'année où son gars atteignit ses dix-huit ans. Il dut, sans doute, aux prières de sa femme la grâce de se reconnaître avant de trépasser. Il se confessa, et reçut les sacrements. On l'enterra dans le cimetière du village, par une belle matinée du mois d'août. Il faisait bon dans ce cimetière tout fleuri, plein de parfums et de chants d'oiseaux. Jacques pensait, tandis que l'officiant récitait un dernier *De Profundis* qu'il planterait un rosier sur la tombe, et Jeanne

songeait à la messe qu'elle demanderait prochainement à M. le Curé pour le repos de l'âme envolée. Prévenu de la mort de son frère, l'oncle Simon ne s'était pas dérangé afin d'accompagner le convoi, et n'avait pas même daigné écrire à sa belle-sœur.

L'ombre du mort ne plana pas longtemps sur la chaumière de la veuve et de l'orphelin. Ils travaillèrent ardemment dans le but de payer, bien vite, certaines dettes du défunt réclamées par tous les aubergistes du pays, et s'imaginèrent qu'il n'existait point, sur terre, de gens heureux comme eux.

Cependant, M. le Curé crut devoir ramener un jour les projets d'autrefois. Jacques soupira.

— Il me faudrait quitter la mère pendant plusieurs années, remarqua-t-il. C'est impossible ! Elle a déjà trop souffert...

Le prêtre n'insista point. Il observa pourtant :

— Jeanne devra se séparer de toi pendant la durée du service militaire. Tu te marieras après, sans doute.

Le jeune homme rougit.

— Me marier ! fit-il. Avec une femme qui nous épousera, ma mère et moi.... Oui... peut-être. Deux ans de service ! Ce sera long ! Vous prendrez soin de maman pendant ces deux ans, Monsieur le Curé ! Vous dites qu'après, je me marierai ?

Le paysan n'avait point remarqué encore comment, le dimanche, à la sortie de la grand' messe, les jeunes filles du village admiraient sa belle tournure, son air crâne, sa bonne tenue, ses superbes cheveux noirs, ses yeux profonds ; il ignorait que plus d'une l'avait, les jours de fête, souhaité pour cavalier à la danse. Mais, celui-là ne fréquentait point la danse les jours de fête.

Les commères du pays, ayant changé d'avis en ce qui le concernait, se confiaient les unes aux autres :

— Jeanne Rude a de la chance. Son gars travaille toute la journée à la façon d'un nègre, et, le jour du repos, il se tient aux côtés de sa mère, se réjouissant en sa compagnie ou en celle de M. le curé. En voilà un qui ne ressemble pas à son père... fieffé coquin dont Dieu ait l'âme tout de même. La mère et le fils marchent tête levée. Ils ont payé leurs créanciers, et on raconte qu'ils possèdent des économies.

Jacques se souciait aussi peu des racontars des commères que de l'admiration des jeunes filles. Nulle vanité ne le hantait et son amour filial suffisait à son cœur. Durant ses heures de loisir, pendant les longues veillées d'hiver ou les soirs d'été, lorsque les bêtes étaient soignées, il lisait Virgile et traduisait Homère. Quelquefois, il s'exerçait à chanter, en des vers colorés et étranges, les beautés champêtres et la bonté de Dieu.

A vingt et un ans, il lui fallut prendre le chemin du régiment. Il laissait sa mère bien seule. Leur vieil ami, le curé du village, était mort l'année précédente ; son remplaçant ne les connaissait point...

Ce départ, maintenant, se présentait vivant à la mémoire de Jacques.

— Mère, suppliait-il, garde l'argent. Je n'en aurai nul besoin. Ne te fatigue pas trop. Prends un ouvrier le plus souvent possible...

Elle le regardait sans répondre, la gorge serrée les yeux secs... Il s'éloigna, la mort dans l'âme.

Toutefois, accoutumé à un labeur pénible, il se plia sans peine aux exigences du service militaire. Au bout d'un an, les galons de sergent récompensèrent sa bonne conduite et son intelligence. Ce lui fut une véritable joie qu'il s'empressa d'écrire à la maison... Il conservait, depuis lors, dans un vieux portefeuille, la réponse de sa mère.

« Mon cher petit,

« Je suis heureuse puisque tu es content... Seulement, je te l'avoue, ne sachant rien te cacher, j'ai pleuré en lisant ta lettre... Ils voudraient faire de toi un soldat, un chef... Je ne peux pas t'empêcher, je le sais bien, d'arranger ta vie. Je suis fière de toi, et pourtant, si tu

restes avec tes nouveaux amis, je t'aurai, moi, perdu pour toujours. Je ne pourrai te suivre. Je mourrai où nous nous serons aimés, où nous aurons souffert et vécu ensemble.

« Rassure-toi sur ma santé : elle est assez bonne ; mon dernier rhume est passé. Je prends, de temps en temps, à la journée, Jean Lentendu et Rose Chaillou ; La Bringée aura son veau le mois prochain.

« Ta mère affectionnée... »

Jacques écrivit aussitôt à sa mère :

« Je ne compte point, ma chère maman, rester à la caserne. Nous recommencerons bientôt à vivre heureux chez nous. Je t'aime tant ! Le temps, loin de toi, me semble bien long ! Soigne-toi de ton mieux. Ma santé est superbe. »

« Ton

« JACQUES. »

. . . .

Dans un élan de tout son être vers l'aimée, Rude bondit sur le quai de la gare desservant son village, le soir de sa libération. Sa mère l'attendait. Il la serra dans ses bras, et, une souffrance aïguë lui entra dans le cœur. Elle avait maigri, pâli.

— Une espèce de bronchite, expliqua-t-elle. Te voilà. Je vais guérir.

Elle s'était trouvée mieux, en effet, les mois suivants, et puis, c'était fini, presque, à cette heure. Les mauvais traitements subis autrefois, la misère endurée, longuement, patiemment, le séjour du fils à la caserne, les privations supportées, durant ce temps néfaste, avaient miné la pauvre Jeanne.

Dix-huit mois qu'elle languissait. Jacques, en vain, l'avait soignée avec une admirable tendresse, n'épargnant ni les remèdes ni le médecin. La mère allait mourir.

Et il était là, tout seul, la tête dans ses mains, revivant un passé qui lui avait été doux en dépit de nombre d'épreuves. Ne s'y était-il pas senti enveloppé d'amour ?... Il serait désormais tout seul, de par le monde...

Où irait-il ?

Car, il ne voudrait plus travailler dans ces champs déserts, ni habiter le triste logis...

Une fois encore, la voix de sa mère s'éleva :

— Jacques !

Il se précipita vers le lit. La malade lui saisit la main.

— Mon petit, mon aimé, balbutia-t-elle. Couche-toi donc... Demain... A Dieu.

Les doigts amaigris se détendirent. Un faible soupir.. La tête de l'agonisante s'en allait, inerte, sur l'oreiller...

Jacques se sentit orphelin. Personne sur la terre ne l'aimait plus... Il eut un sanglot effrayant et tomba à deux genoux sur la terre battue, criant :

— Mon Dieu !... Maman ! Maman !

L'horloge, au même instant, sonna minuit.

II

Rose Chaillou arriva le lendemain vers les neuf heures, chez les Rude. Elle trouva Jeanne trépassée, et Jacques assis sur une chaise, mains jointes, les yeux fixes, près de la morte. Il n'avait pas bougé à l'entrée de la ménagère. Celle-ci l'ayant secoué par l'épaule, il la regarda, hébété. Rose eut presque peur : de cet homme sans voix ni pensée, de la défunte, de l'affreux silence, et, elle parla afin de s'entendre, au moins, elle-même.

— Mon pauv'gars ! Tu étais tout seul ! Ah ! si j'avais su le grand malheur tout proche, je serais restée ici toute la nuit. A quelle heure, dis, qu'elle a passé, ta mère ?

Ces mots de pitié détendirent les nerfs du malheureux. Il se mit à pleurer doucement, sans secousse, comme un tout petit enfant, répondant à travers ses larmes :

— Il était... vers minuit. Je ne sais plus, Rose. Ce n'est pas vrai, dites ? Soignez-la. Elle

va revenir. Le médecin lui en donnait pour huit jours.

— Ah ! les médecins ! fit la brave femme en s'essuyant les yeux du revers de son tablier. Quand notre heure a sonné, vois-tu, mon gars... Ne te désole pas tant... Nous ne sommes pas mal chez le bon Dieu, nous autres miséreux. En a-t-elle supporté ta mère ! Ne pleure plus ; elle se repose. Tu es en âge de te tirer d'affaire : le propriétaire te sait travailleur ; il te laissera la terre. Et puis, je connais, dans le pays, plus d'une jolie fille qui consentirait à devenir ta femme... Allons, lève-toi, remue un brin. Tu es pâle... vert, plutôt. Tu n'as pas même pris une goutte d'eau-de-vie pour te donner du cœur, je le jurerais. V'là du bois, j'vas faire la soupe. Çà te réchauffera. Toi, petiot, va-t-en chez la vieille Nanon. C'est à deux cents mètres, au bout du troisième champ. Ramène-la. Je ne me résignerais pas à ensevelir Jeanne, à moi toute seule... Jésus, Marie ! Qu'elle est blanche la pauvre chrétienne ! Çà me tourne... *De Profondis clamavi...*

Jacques s'était, machinalement, dressé sur ses jambes.

— Va, mon gars, répéta Rose après avoir achevé sa prière. Tu la ramèneras ; elle et moi, nous nous occuperons de tout. Après tu te mettras au lit, tu essayeras de dormir... Ou bien, tu demeureras tranquille, dans le champ,

sous un pommier. Quand je perdis ma petite Nicole, de la poitrine aussi, elle avait quinze ans, je ne pouvais rester enfermée ; je souffrais moins au grand air.

Le jeune homme comprenait seulement qu'il fallait obéir à la journalière. En son cerveau engourdi, nulle idée n'était présente. Il sortit automatiquement, alla droit chez Nanon, et lui ordonna :

— « Venez, maman est morte, » d'une façon si impérative, que la vieille fille lui répondit aussitôt : « Je te suis, petiot », prenant juste le temps de passer un tablier propre, et de fermer sa porte à clef.

Ils parvinrent à la triste maison sans s'être adressé une parole. Jacques y ayant pénétré annonça : « Voilà Nanon », et refusa d'avaler quelques gorgées de soupe comme le lui conseillait Rose ; mais, il alla s'asseoir dans le champ voisin, sous un pommier.

Lui parti, Nanon ayant récité, à genoux, un *Ave Maria* à l'intention de l'âme entrée dans son éternité, les deux commères se regardèrent. La Chaillou hocha la tête et se frappa le front.

— Il est toqué, cet homme-là, expliqua-t-elle. Le chagrin... Ces gens vivaient entre eux sans jamais rien raconter de ce qui les gênait à personne.

Nanon eut un mouvement d'épaules.

— Jeanne Rude était une excellente créature, fit-elle. Son fils est un bien honnête garçon. Il va se remettre. A son âge, on ne meurt pas de chagrin parce qu'on a perdu sa mère. Ce sera une peine vite passée... Pressons-nous un peu, Rose. Il y a fort à faire ici.

Elles procédèrent pieusement à la toilette funèbre et mirent de l'ordre autour d'elles ; puis, Rose s'en alla au village prévenir qui de droit, M. le Curé tout d'abord, tandis que Nanon demeurait en prière dans la cabane.

M. le Curé accourut bientôt vers la maison en deuil. Quoi qu'en disent les esprits forts, les prêtres de N.-S. J.-C. arrivent toujours les premiers aux côtés de ceux qui pleurent. Or, le pauvre Jacques pleurait amèrement dans son champ de pommiers. Il ne tarda point à voir venir le prêtre, et, il lui tendit les deux mains.

Le pasteur s'installa, lui aussi, sur l'herbe, sous l'arbre aux fruits vermeils. De fortes et religieuses consolations, les seules vraies, tombèrent de ses lèvres.

— Votre mère était l'une de mes meilleures paroissiennes. Vous la rejoindrez au ciel. Ne nous affligeons point, nous autres chrétiens comme ceux qui n'ont nulle espérance. Quand je perdis ma mère, il y a une dizaine d'années, je crus ne pouvoir lui survivre. Je me trouvais si aban-

donné sur la terre ! N.-S. m'aida. Je me remis à mon devoir en invoquant la chère morte. Nous vous aiderons, mon cher enfant, vous fonderez une famille.

L'enfant serra le bras du curé.

— Non, Monsieur le curé, déclara-t-il avec énergie. Ne me parlez pas de ces choses maintenant. Maman et moi nous nous aimions bien plus que les autres mères et les autres enfants. Vous ne pouvez pas savoir. Sans elle, je ne saurais vivre dans ce village... Je m'en irai, loin...

— Vous avez des parents ailleurs ?

— Personne.

— Alors, vous resterez avec nous. Le souvenir de votre mère vous enveloppera. Vous croirez la sentir près de vous encore dans ces lieux familiers. Mon prédécesseur vous aimait. Je sais que vous êtes un excellent chrétien. Confiez votre peine au bon Dieu ; il vous consolera, vous dirigera sûrement.

Les larmes de l'affligé coulaient, abondantes, moins amères pourtant. Le Curé l'embrassa avant de le quitter.

Le lendemain, Jacques Rude conduisait à l'église le cercueil de sa mère. Nombre de paysans et de paysannes, compatissant au chagrin de cet isolé, escortaient le convoi funèbre.

Le jeune homme marchait seul derrière la bière ; seul aussi, dans le lieu saint, il s'age-

nouilla au premier rang, abîmé dans sa douleur.

Durant le service, au moment où le chant du *Dies irae* s'élevait vers le ciel, un pas ferme retentit dans la nef. Un homme vint se placer debout près de Jacques et lui tendre une main amie. Jacques tressaillit et recula. Cet homme, l'oncle Simon, avait été autrefois dur à sa mère. Comment et pourquoi se trouvait-il là ? Qui donc lui avait annoncé le grand malheur ?

L'office achevé, l'oncle Simon prit, avec son neveu, la tête du cortège, et feignit de s'essuyer les yeux d'un revers de main, au moment où l'on descendait, dans la fosse, le corps de sa belle-sœur. Ensuite, il passa sous le sien le bras de l'orphelin et l'emmena paternellement. Dans l'assistance, l'ayant reconnu, on murmurait :

— Simon Rude, de Saint-Sénier, le frère du défunt Pierre.

Et, nul ne s'approcha, chacun voulant laisser les deux parents s'épancher librement.

Ils s'éloignèrent, les deux parents, et, à peine hors du village, Simon, affectueusement bourru, se mit en devoir de redonner du cœur à son neveu.

— Vrai de vrai, tout de même, tu en as une mine, mon pauv'gars ! Ta chère bonne femme de mère n'est certainement pas plus changée dans sa boîte ! Que veux-tu, c'est la vie. Elle aujourd'hui. Demain ? moi, peut-être. Ah ! la brave

chère créature que c'était ! Tu peux la pleurer, va ! Faudrait pas te tuer, par exemple... Non, mais ce qu'elle a fait de toi un luron... Dis donc, petiot... Oh ! ce n'est pas pour te le reprocher... Pourquoi que tu ne m'as pas prévenu du trépas de ta défunte ? J'avais pas pu venir à l'enterrement de ton père, vu que je reçus la lettre le lendemain. La femme te l'écrivit. Elle me le jura, bien sûr. Et v'là que, ce matin, au retour de la foire de Folligny, je m'arrête à boire un verre au village, chez Duval, ton boulanger-aubergiste. « Vous venez pour l'enterrement, qu'il me dit. Vous v'là en retard. » — « Quel enterrement, que je demande? » — « Non ! Vous ne savez pas ? Hé ! Celui de votre belle-sœur, donc. » Je lui commande : « Dételle ma bête », et, je cours à l'église. Ah ! dam ! J'en ai fait une tête à Duval. Pour qui qu'il va me prendre, que je pensais ? Pour un sauvage. Avoir laissé l'enfant de mon frère dans la peine et m'occuper de mes affaires ce jour-là ! C'est ta faute, petit. On a du cœur, crois-le, mon gars, quoi qu'il n'y paraisse. Je ne te lâche pas d'ici ce soir, mon Jacques, et, je paye le dîner. As-tu au moins une servante, aujourd'hui ?

Jacques s'était laissé emmener sans protester. A cette question, il répondit :

— Une servante ? Oui, Rose Chaillou.

Puis, il sentit qu'il lui était bon de s'appuyer, à cette heure, sur un bras ami, et, il lui vint à

l'idée qu'il devait des remerciements à son oncle. Il dit donc :

— Merci, mon oncle, je croyais que vous n'aimiez pas maman. Moi, je l'aimais tant que je n'aimais qu'elle. Alors, je ne vous avais pas prévenu, voilà !

Simon ne s'offusqua point de cette bizarre reconnaissance.

— Pauv'vieux ! va, fit-il, compatissant.

Comme ils arrivaient à la lisière de la forêt, devant la chaumière où, de son vivant, avait habité son frère Pierre, il y poussa son neveu par les épaules, prit soin de l'y installer sur une chaise, et ordonna à Rose Chaillou, qui s'avançait au-devant d'eux :

— Préparez-nous à déjeuner, la mère. Voilà dix francs. Vous achèterez des provisions au village. Je suis Simon Rude, de Saint-Sénier-sous-Avranches. On n'abandonne pas, un jour comme aujourd'hui, le fils de son frère.

Jacques n'entendait point. Il promenait, autour de lui, un long regard navré. Grâce aux soins de Rose et de Nanon, chaque chose avait repris sa place ordinaire, et, cependant, il voyait sa maison vide : Jeanne était partie pour toujours. Cette unique pensée l'absorbait.

La vieille Nanon étant rentrée chez elle depuis une heure, et, la Chaillou sortie, les deux parents se trouvaient en tête à tête. Simon prit un siège en face de son neveu, s'accouda sur la

table, et plongea ses yeux gris malins, dans les grands yeux tristes du jeune homme.

— De quoi donc qu'elle est morte, ta pauv'défunte ? recommença-t-il. En vérité, je la croyais forte. En v'là une surprise ! Tu tomberas malade à ton tour, si tu couves ainsi ta peine. Faut pas te frapper, mon gars. Y en a diantrement qui, à vingt-cinq ans, n'ont plus leur maman. On a tous passé par là. Crois-moi, oublie aujourd'hui, et, regarde demain. Faudra manger, hein, pas vrai, demain ? Occupe-toi de tes petites affaires. Pas de frère, ni de sœur, c'est moins compliqué. Enfin, tu auras pourtant un centième denier à payer sur le mobilier et les bêtes. Combien de bêtes, à présent ?

Distrait, malgré lui, le neveu répondit :

— Deux vaches, un cheval.

— De bonnes bêtes ?

— En parfait état.

— La bicoque ?

— Je la loue cinq cents francs par an avec ses deux champs et un petit pré niché aux environs de la gare, pas facile à desservir.

— Bon terrain, çà rapportait ?

— Pas mal. On se tirait. N'eût été la maladie, on aurait économisé.

L'oncle eut un mouvement de tête satisfait. Il prit une énorme bouffarde dans la poche de son gilet, l'emplit de tabac, l'alluma à loisir, et se mit à fumer voluptueusement, sans se presser,

afin de savourer son plaisir, remarquant, entre les bouffées :

— Dis donc, petiot, n'aurais-tu pas une amourette qui te consolera de ton malheur bien mieux que toutes mes raisons ? Bâti comme tu l'es, avec la forte taille de ton père, gentil autant que ta mère, travailleur et rangé par-dessus le marché, tu as dû être regardé déjà par plus d'une jolie fille. Surtout, ne te donne pas, mon vieux, vends-toi ; tu peux prétendre à de l'argent. Tu ne languiras pas toute ta vie sur ta petite terre... Est-elle riche, ta bonne amie, Jacques ?

Jacques ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Vous prenez bien des soins de ma pauvre personne, mon oncle, soupira-t-il. Ma mère et moi vivions parfaitement heureux. Ne vous l'ai-je pas conté déjà ? Quant à songer aux jeunes filles, ce n'est guère l'heure d'en parler. Ne doit-on pas leur sourire et leur réciter des calembredaines, en avoir le cœur et la cervelle farcis ? Pour l'instant, il me semble que je resterai triste toute ma vie. Puis, de l'argent, je me soucie fort peu.

— Ça passera, garçon, ça passera tes lubies, répartit Simon, et, tu te souviendras de mes conseils. Crois-tu donc pouvoir, à toi tout seul, labourer tes champs, tenir ta maison, préparer tes repas, raccommoder ton linge ?

Le jeune agriculteur interrompit son oncle.

— Je n'aurai bientôt plus de maison à tenir, ni de terre à cultiver à mon compte, expliqua-t-il. Notre bail expirait à la Saint-Michel dernière ; nous ne l'avions point renouvelé. Il y était notifié, du reste, qu'en cas de mort de moi ou de maman, le survivant aurait liberté d'en abandonner immédiatement la jouissance. Je ne me sens pas le courage d'habiter ici sans maman. Je vais en prévenir le propriétaire, vendre le mobilier, les vaches, le cheval, et me placer garçon de ferme... loin.... hors du canton, si c'est possible. On cherche partout des bras solides et des laboureurs rompus au métier. Je ne manquerai point d'ouvrage, et, je pourrai ainsi supporter mon chagrin en paix, gagner honorablement ma vie.

Le gros fermier approuva du geste tout en s'enveloppant d'un nuage de fumée, et en observant :

— Tu n'es pas pressé, mon petit, tu réfléchiras.

Rose Chaillou entrait chargée d'un panier de victuailles, d'un pot de café et d'une bouteille d'eau-de-vie. Elle s'empressa de préparer les vivres, le couvert, et d'entonner une longue antienne en l'honneur des vertus de la défunte, sans oublier la générosité du beau-frère, Simon le riche.

Le beau-frère retira de sa bouche sa courte pipe noircie, la frappa trois fois contre le rebord de la table : toc, toc, toc, afin d'en extraire les

cendres, s'assura qu'elle était éteinte, et la réintégra dans sa poche. Puis, il réclama la bouteille d'eau-de-vie et trois verres, un pour lui, un pour le neveu, un pour la cuisinière. Ayant été servi à souhait, il remplit, à moitié, chacun de ces verres de la liqueur par excellence, un Calvados brûlant, qu'il commença à déguster à petites gorgées, tandis que, pressée de retourner à son travail, la ménagère avalait le sien d'un trait. Seul, le neveu, plongé de nouveau dans ses poignantes lubies, paraissait oublier son verre.

Abasourdi, Simon se grattait l'oreille. Le garçon avait donc perdu la raison. Il ne put se tenir d'interroger :

— T'aurais peut-être des dettes, mon pauv' gars ?

Le pauvret leva la tête.

— Non, affirma-t-il. Pas pour un sou. Tous frais payés, enterrement, médecin, etc., il me restera encore cent cinquante francs d'argent, au moins, et la Noire, et la Bringée, le cheval, le mobilier.

Un soupir de soulagement échappa à l'oncle.

— Allons, bois un coup, fiston, conseilla-t-il. Je suis prêt à t'aider. Tout s'arrangera.

. . . .

On n'attendit pas le déjeuner trop longtemps. Simon et Rose y firent honneur ; Jacques essaya, en vain, de les imiter. Le repas achevé, Simon entraîna Jacques vers l'étable où il admira

sincèrement les deux vaches et le cheval. Il visita aussi les champs plantés de pommiers et les jugea bien cultivés. De son gousset, après la visite, il tira lentement sa montre et la consulta.

— Déjà trois heures! s'exclama-t-il. La bourgeoise me croira mort. Elle comptait sur moi pour midi. Allons, je m'en vais retourner au village atteler ma jument. En vérité, ça me crève le cœur de te laisser, mon gars. Si encore tu demeurais dans nos environs! Tiens! j'ai une idée... Si c'est que tu penses à te placer, non à te marier... viens donc par chez nous... Je t'occuperais bien dans ma ferme... Je me débarrasserais de mon premier valet. Tu serais moins tristement que chez des étrangers; traité en parent, et payé... Voyons... Trente francs par mois... Ça t'irait? Dans ce cas-là, vends ton mobilier... Pas le cheval, ni les vaches. Je te les prendrai à bon compte, et tu ne seras peut-être pas fâché de voir comment on les soigne, les braves bêtes... Ecoute, c'est offert de bon cœur. Ma femme ne refusera pas. Ta cousine Marie est une joyeuse fille; elle te verra d'un œil content. Je t'en écrirai deux mots, du reste.

Une rougeur monta au front du jeune homme, un éclair traversa son œil brun; dans un élan, il saisit les deux mains de son oncle.

— Je n'oublierai jamais que vous avez pensé à me loger et à me nourrir dans votre maison,

mon oncle, dit-il. Toutefois, je ne veux rien décider, aujourd'hui.

— A ton aise, prends ton temps, répondit Simon jovial. Et, surtout, ne te chagrine pas trop. Au revoir, petiot, donne-nous de tes nouvelles.

Une dernière poignée de mains... L'oncle s'éloigna.

Jacques rentra dans sa chaumière, et alla, les deux mains dans ses poches, s'adosser à la cheminée. De nouveau, il se sentait envahi par un sentiment de détresse profonde, comme si le départ du fermier eût renouvelé son chagrin. Rose Chaillou, qui frottait vigoureusement un bassin de cuivre, s'arrêta tout à coup et demanda :

— Comptais-tu sur ton oncle Simon ? Il a l'air d'un brave homme. Je vous croyais brouillés.

— Je ne l'avais pas vu depuis mon enfance, expliqua le paysan. Je ne le connais guère. Sûrement, il a bon cœur. Je ne savais pas qu'il viendrait.

— Il est riche, continua Rose avec respect. Tâche de garder son amitié. Devrai-je revenir demain travailler chez toi ?

Jacques eut un geste indifférent.

— A quoi bon ? fit-il. Je n'ai pas le moyen de me faire servir. Je m'habituerai à vivre sans personne.

La bonne femme n'insista point, et l'orphelin songea que, seul enfin, il pourrait pleurer à

l'aise. Puis, l'offre obligeante de son unique parent hanta son esprit. Se placer chez lui, y vivre en famille... Qu'en penserait sa mère Jeanne du haut du ciel ? Autrefois, elle n'avait point apprécié cet homme, mais, à cette heure, il se montrait secourable au fils tant aimé... Oh ! elle lui pardonnait, sans doute... En avait-elle jamais voulu à personne, Jeanne Rude ? Ses derniers mots avaient été : « Sois bon... Prie, nous nous retrouverons ». L'oncle n'était-il point un consolateur envoyé par elle ?... Du vivant de Pierre, le riche agriculteur avait la tête montée par son frère ; il ignorait les vertus de sa belle-sœur. Quoi qu'il en fût, Jacques n'avait point le droit de se montrer ingrat ; il demeurerait bon toujours, toujours, afin de retrouver sa mère là-haut.

. . . .

Simon Rude avait gagné le village, attelé à sa carriole sa jument, Grisonne, ingurgité une pinte de cidre et.... :

— Au revoir, Duval, mon ami. Ce n'est pas malheureux que je me sois arrêté chez toi ce matin. Remué du haut en bas, le neveu avait oublié l'oncle. J'te l'ai remis d'aplomb. Ça va mieux, maintenant.

Fouette cocher ! La voiture partait au trot régulier de la bête vigoureuse et tranquille. La tempête de l'avant-veille s'était apaisée ; il faisait un petit temps d'automne gris et doux. Tout

guilleret, content de sa journée, le fermier laissait flotter les rênes un peu lâches sur le dos de son cheval, tout en le tenant suffisamment, pour exercer, le cas échéant, une vive reprise de main. Il en pensait long et souriait, d'un sourire madré qui, relevant ses lèvres minces sous sa moustache blonde aux poils rares, laissait voir deux canines proéminentes de fauve à gros appétit.

« On ne niera pas que les affaires marchent, se disait-il. J'ai joliment vendu mes bœufs à la foire de Folligny. Douze cents francs la paire, c'est une somme ! Ah ! dam ! ils nous avaient coûté et causé du tracas. Enfin, rien sans mal. La patronne sera contente. Elle m'avait recommandé : « Laisse-les aller pour neuf cents ou mille »... En v'là aussi une aventure qui tombe à pic, le trépas de la belle-sœur ! Si je pensais, ce matin, à ces pauvres gens, la Jeanne et son fieu. Personne ne m'en parlait jamais. Il m'a fallu arriver juste chez Duval, où j'ai l'habitude de me rafraîchir quand je passe à la Lucerne. Naturellement, on me croit invité à l'enterrement, et voilà Marion Duval qui a la langue bien pendue de se mettre à bavarder. Je la laisse dire afin de me renseigner, ce dont je n'ai point prévenu le neveu, bien sûr. Si je n'avais eu intérêt à perdre, chez lui, les trois quarts de ma journée, il ne m'aurait certes pas vu. J'aurais expliqué proprement ma petite affaire aux écoutants ; il est bon de garder l'estime de son pro-

chain. « Je gênerais le gars, aurais-je raconté, il ne veut point de moi, c'est clair, puisqu'il ne m'a pas envoyé un mot. Je file, et, ni vu ni connu. » Seulement, dam ! la Duval criait : « C'est triste pour ce garçon-là que sa mère soit morte ! Mon Dieu pourtant ! Que n'a-t-elle eu le temps de le marier ! En voilà un travailleur, habile, intéressé, tranquille comme une fille, savant presque autant que M. le Curé. Pas de ruse pour deux sous, par exemple; pas assez méfiant, il tient de sa mère, une Bretonne. Un Normand en mangerait deux comme lui. Ça se fera voler de par le monde. Il lui faudrait une luronne de femme. Il sent si bien ces choses-là lui-même, qu'il est décidé à ne pas garder sa terre. Il aurait l'intention de se placer. » — « Elle est assez grosse, sa terre ? » que je demande. — « Peuh ! deux champs, un pré, deux vaches, un cheval. » J'en savais assez, et je décidai de me rendre à l'enterrement. Notre premier valet nous a quittés à la dernière Saint-Michel ; pas commode de le remplacer. Je n'ai pu trouver, jusqu'à présent, que des hommes de journée. Je paye pourtant cher, cinq cents francs par an. Mais ma Fanchette, une maîtresse femme qui s'y entend à soigner les bêtes, est plutôt dure pour les gens, et regardante sur la nourriture. Au jour d'aujourd'hui, les gars sont paresseux et friands. Si le fiston de neveu consentait à nous venir pour trente francs par mois, quand il aura fini de

pleurer sa bonne femme de mère, ce ne serait pas un mauvais marché pour nous. Il amènerait la Noire, la Bringée, et Coco, son cheval. On s'arrangerait toujours au sujet du payement. Bah ! il ne sera pas regardant, le gaillard, ni difficile, en matière de traitement. Il a été accoutumé à misérer si jeune. Et puis, en le prenant par les sentiments...

Simon fouetta Grisonne ; un rire inextinguible le secoua tout entier.

« C'est jobard, continua-t-il quand il fut un peu calmé, ça se fera voler... Savant autant que M. le Curé, dit la Duval. M'est avis que les livres n'ont jamais appris d'esprit à personne. En famille, on lui évitera plus d'une école... A savoir s'il voudra nous venir... J'en parlerai toujours à Fanchette dès ce soir. Pas de danger que not' Marie se toque du gars ; elle est intéressée comme père et mère. »

Grisonne filait rapidement. Le paysan s'extasia sur son allure... D'où il glissa à supputer les écus qu'il placerait cette année-là, en champs ou en titres de tout repos. Cette agréable occupation le conduisit jusqu'au seuil de son logis.

III

— Hé ! Jacques Rude, une lettre pour vous !

Le facteur pénétra dans la maison de Jacques dont la porte était grande ouverte. C'était décembre, vers les onze heures du matin. Il faisait un froid de canard. Point de nuages au ciel : une belle gelée blanche sur la terre. Un superbe feu d'ajoncs et de brindilles flambait dans la chaumière ; le maître du logis s'occupait à suspendre une marmite sur ce feu.

Interpellé par le courrier, il abandonna vivement la cheminée, et s'avança pour prendre le pli cacheté, déjà posé sur la table. Il en examina, d'un coup d'œil, l'écriture inhabile et appliquée, et proposa en même temps :

— Vous accepterez un verre de cidre, Jean Robinot ?

— Pas de refus, fit Robinot, bien que le temps ne soit pas positivement à la chaleur. Vite, par exemple, nous sommes plutôt pressés, nous autres facteurs.

Rude s'élança vers le cellier. Bientôt, un pichet et deux verres pleins jusqu'au bord furent posés en face des deux hommes. Jacques trempa ses lèvres dans le cidre vermeil. Jean avala le sien d'un trait.

— Bon cidre ! remarqua-t-il, peu soucieux, maintenant, des précieuses minutes qu'il allait perdre. Tu t'y entends à le fabriquer. Dis donc, tu as maigri depuis deux mois. Tu vis trop en loup. On ne te voit nulle part. Voilà qui est malsain pour un gaillard de ton âge. Faudrait te marier. Un homme a besoin d'une femme pour préparer sa popote...

— Me marier ? Oui, j'y cours, interrompit le jeune homme. J'ai, pour le moment, d'autres projets en tête. Ne vous mêlez pas de me chercher une femme, Robinot.

— Ce que je vous en dis !

— Un autre verre ?

— Non, au revoir. Bons amis tout de même.

Le facteur s'éloigna, murmurant :

— Quel type ! Un gars intelligent... Sauvage...

. . . .

Jacques eut un soupir de soulagement, quand il vit le courrier sortir du jardinet.

— Me marier ! reprit-il, tout le monde me le conseille, M. le Curé, le premier. Je ne peux pas ; je suis trop triste. Le matin, dans la journée, aux champs ; le soir, à la maison, je m'entretiens avec ma mère. A l'église, quand je vois sa

place vide, j'étouffe des sanglots. Mes livres augmentent mon chagrin. C'est dur, de ne plus se sentir nécessaire à personne... Joyeux visage, vraiment, à offrir à une femme. J'avais espéré en l'oncle Simon. Avoir une famille comme tant d'autres ! Ma tante aura refusé de me recevoir... Je ne peux pourtant lui imposer de me prendre à sa charge. Je partirai, je me placerai. J'ai déjà vendu ma récolte de pommes : inutile de faire du cidre pour moi, cette année. Ma terre, ma maison, sont louées depuis trois jours. Je puis partir demain, attendre un mois, si je préfère... Qui entretiendra la tombe ?... Je deviendrai fou... Je voudrais me coucher et dormir à côté de maman. Ce serait mal... Reste bon chrétien. Jacques Rude... La lettre ?... J'avais pensé à l'oncle... Eh non ! C'est un marchand qui voudrait acheter la Bringée ou la Noire. Mon propriétaire sait qu'elles sont à vendre. Il ne faut pas s'illusionner... Ma mère et moi étions nés pour souffrir. Le Bon Dieu nous le revaudra là-haut...

Cependant, il déchirait machinalement l'enveloppe de la lettre et lisait :

« Mon cher neveu,

« J'ai commandé à not' Marie, qui était la plus savante des filles instruites par l'institutrice de chez nous, de mettre la main à la plume pour te

dire que nous avons renvoyé notre premier valet, et ne l'avons point remplacé, parce que nous comptions sur toi. La femme est consentante, sois tranquille, à trente francs par mois, comme c'était convenu, et puis tu seras traité comme le fils de la maison. Amène, si tu viens, la Noire, la Bringée, et Coco, ton cheval dont nous te tiendrons compte, foi de Simon! L'argent de ton mobilier que tu m'avais expliqué être prêt à vendre, les écus de ta dernière récolte ne sont peut-être pas dépensés. Nous pourrions t'indiquer un placement. Réponds, vu qu'on voudrait se mettre en train de remplacer le valet. Faudrait nous arriver vers Noël, plutôt avant qu'après. Est-ce que tu sais notre adresse? Monsieur ou Madame (c'est tout un, ici, attendu que la bourgeoise est entendue en affaires,) Simon Rude, à la ferme des Quatre Châtaigniers, Saint-Sénier, par Avranches.

« Ta tante et ta cousine t'embrassent.

« Ton oncle pour la vie,

« SIMON RUDE. »

C'était tout.

Le paysan relisait maintenant la dernière phrase : « Ta tante et ta cousine t'embrassent ». Ainsi, il avait une tante, une cousine... qui l'attendaient... On ne lui disait pas un mot de sa peine! Est-ce que quelqu'un pouvait comprendre comment il y pensait toujours... La

cousine écrivait proprement, et mettait à peu près l'orthographe... Donc, ils le logeraient, le nourriraient, et lui donneraient trente francs par mois; trois cent soixante francs par an pour s'habiller, payer des messes à ses défunts; certes, il réaliserait des économies... Allons, il était bien décidé; il s'en irait chez son oncle Simon, et donnerait dix francs chaque année au père Marchemal, le fossoyeur, pour l'entretien de la tombe. Sa mère priait pour lui, du haut du ciel.

Oui, la ferme des Quatre Châtaigniers deviendrait sa maison. Il ne se traînerait plus, abandonné, de par le monde, comme un chien perdu. Et, parce que M. le Curé avait été excellent pour lui après la mort de sa mère, il annoncerait, dès le lendemain, sa résolution à M. le Curé.

Bouillant sur le feu, sans surveillance, l'eau de la marmite soulevait le couvercle, s'échappait à l'entour, éteignait la flambée. Jacques le remarqua.

— Ma soupe ne sera pas cuite à midi aujourd'hui, songea-t-il, et il ne put s'empêcher de sourire.

Or, Jacques n'avait pas souri depuis le dernier mois d'octobre.

Le lendemain, du reste, comme il l'avait projeté, il se rendit au presbytère afin de demander conseil, ou plutôt d'annoncer sa décision à M. le Curé.

Le pasteur le félicita chaudement. Certaine-

ment, il regretterait son départ. Mais il l'engageait cependant à quitter sa vie solitaire, à s'en aller vers sa famille. Comment ne l'avait-il pas encore entendu parler de cet oncle ?

— Monsieur le Curé, expliqua le paysan, nous ne nous connaissions guère du temps de ma mère. Il n'était même pas venu à l'enterrement de son frère, mon père. Il m'a pris en pitié quand il m'a su orphelin. Je le croyais dur, orgueilleux, avare. Je m'étais trompé, puisqu'il m'offre l'hospitalité. Il est riche, il cultive une superbe terre qu'il tient de sa femme. Je travaillerai chez lui ; il me payera trente francs par moi.

Le prêtre toussa légèrement.

— Vous êtes en état de rendre d'immenses services dans une grande ferme fit-il. Intelligent, travailleur... Votre salaire ne sera pas trop élevé... Enfin, si l'on vous fait la vie bonne... Allons, courage, mon enfant. Arrangez bien vos petites affaires.

— J'emmènerai avec moi mes vaches et mon cheval. J'ai vendu ma récolte ; je vais liquider aussi mon mobilier. Il n'y en a pas pour cher. J'emporterai mes vêtements, mes livres, ma Bonne Vierge, le crucifix que maman avait entre les mains sur son lit de mort.

Une larme voila l'œil du curé.

— Bien, mon fils, approuva-t-il. Qu'il vous suive partout, le Christ béni ! Il sera votre ami, votre modèle, votre consolateur. Avec Lui, tou-

jours, vous saurez aimer, pardonner, souffrir. Si vous avez des ennuis dans l'avenir, souvenez-vous toujours de votre ancienne paroisse et de votre pasteur.

— Merci, monsieur le Curé.

Jacques but un verre de cidre et rentra chez lui, d'où il écrivit à l'oncle Simon qu'il lui arriverait vers Noël. Il n'osait fixer exactement une date à son départ. Le pays, sa chaumière, lui tenaient soudain au cœur d'étrange sorte.

Les jours suivants lui furent particulièrement pénibles. Il lui fallut aviser à la vente de ses outils, de ses pauvres meubles. Il les pleura, comme on pleure de vieux amis. Combien il regrettait aussi la tombe chérie où il s'agenouillait chaque dimanche ! Certes, il ne pourrait se défendre d'y apporter des fleurs au prochain printemps !

Enfin, tout étant réglé autour de lui, ses adieux faits aux quelques personnes de sa connaissance, il se mit en route pour Saint-Sénier, la veille de Noël, à midi, avec cinq cents francs dans sa poche, tenant Coco par la bride, poussant devant lui la Noire et la Bringée, sans regarder en arrière. Le temps était vif, le ciel haut et bleu, la route durcie par la gelée ; un pâle soleil d'hiver illuminait la campagne.

Douze kilomètres séparaient la Lucerne de Saint-Sénier. Le voyageur comptait arriver chez son oncle à la fin de l'après-midi, car il ne voulait

point fatiguer ses bêtes, et désirait les laisser se reposer, quelques instants dans une auberge, vers le milieu du chemin.

Jusqu'à la sortie de la commune, il marcha vite, s'efforçant de ne rien voir, le front appesanti sous le poids de ses souvenirs. Mais, bientôt, l'âpre bise le fouettant au visage, la marche détendant ses nerfs et donnant à son cœur des battements plus rapides, il releva la tête et se prit à songer, à espérer, à vivre.

Des champs fraîchement labourés où germait déjà le grain nourricier, des prairies, vertes et fertiles en dépit de l'hiver, s'étendaient le long de la route, derrière de hautes haies enguirlandées de ronces sauvages, plantées de chênes et de châtaigniers. Une cabane d'où s'échappaient des voix d'enfants, un village d'où s'élevaient les bruits du travail, égayaient, de distance en distance, le paysage solitaire. Hors de ces milieux habités, c'était le grand silence de la nature, les seuls gémissements du vent à travers les arbres dépouillés. A peine, de temps en temps, le roulement d'un chariot lointain parvenait-il aux oreilles de Jacques. Chacun en cette veille de Noël, se préparait, à son foyer, à la fête du lendemain. Déjà commençaient le repos et la joie.

Bientôt, lui aussi étendrait, devant un bon feu, ses mains engourdies par le froid ; il s'assoirait à une table hospitalière, il dormirait sous un toit familial. Inconsciemment il se hâtait, tirait le

licou de Coco, pressait, de la voix et du geste, ses deux vaches. Dociles, elles trottinaient, les vaches, et, comme s'il eût voulu répondre aux espérances de son maître, le cheval hennissait, joyeux.

De belles et bonnes bêtes vraiment : un alezan vigoureux, résistant au travail, bien qu'il eût un peu de sang, point abîmé du tout par le labeur ; deux Cotentines larges à souhait, bonnes à beurre, excellentes reproductrices. Le neveu du riche Simon ne se présenterait point en mendiant dans sa famille.

Sur les deux heures et demie, à trois kilomètres environ de Saint-Sénier, il passa devant une confortable auberge sise à deux cents mètres d'un passage à niveau, où les trains stoppaient le jour du marché d'Avranches. Il se décida à s'y arrêter, afin de permettre à ses animaux de souffler et de manger leur pitance. Ses bêtes installées et soignées, il entra dans la salle de l'établissement, et demanda qu'on lui apportât un café bien chaud avec une bouchée de pain et de beurre. Deux charretiers buvaient du cidre, assis sur des bancs de bois, à l'extrémité d'une longue table. Le nouveau venu s'assit à l'autre bout, sur les mêmes bancs. L'hôtesse, cependant, peu occupée à cette heure, s'empressait à le servir, et, la face avenante, entamait un brin de causette.

— On vous a trouvé un bout d'écurie pour le

cheval et les vaches ? demandait-elle. Les belles bêtes ! A quelle foire les conduisez-vous donc ? Il n'y en aura point par ici avant huit jours.

— Votre valet a tout arrangé pour le mieux, répondit polimentle jeune homme. Je n'emmène point mes bêtes à la foire. Je m'en vais à Saint-Sénier.

— Vous êtes de Saint-Sénier ? interrogea encore la femme. C'est drôle, je connais tous les gens de par là...

— Je m'en vais chez Simon Rude.

L'un des charretiers prit la parole.

— Vous êtes peut-être son nouveau valet ? fit-il. Il en cherchait un ces temps derniers.

— Je suis le neveu de Simon qui était le frère de mon père, expliqua Jacques. Mes parents sont morts ; je m'en vais demeurer chez lui. J'emmène avec moi des bêtes auxquelles je tiens.

— Faites excuse, reprit le charretier, quand on ne sait pas..

— Y a pas d'offense, remarqua le voyageur.

L'aubergiste écoutait bouche bée. Quand les buveurs eurent fini de parler, elle recommença à s'empresser.

— Votre oncle est un de nos meilleurs clients, monsieur Rude, dit-elle. Il ne passera pas une fois devant la porte sans entrer. Et toujours le mot pour rire. En voilà une ferme, les Quatre Châtaigniers ! Ainsi, vous l'habiterez désormais ? Il

y a sûrement moyen d'y occuper bien des bras. Vous portez une vingtaine d'années. Pas marié encore ? Alors, vous vous en allez vivre chez l'oncle ? Il y a là une petite cousine, jolie et futée. Ah ! ah! vous n'êtes point à plaindre ! Un fier domaine, les Quatre Châtaigniers !

Jacques sourit à la femme ; ses paroles lui plaisaient. Les Rude jouissaient, évidemment, d'une véritable considération dans la contrée à cause de leur situation aisée, sans doute ; grâce aussi, peut-être, à leur honorabilité, leur bienveillance leurs qualités de toute sorte. L'oncle Simon était en effet apparu tout rond et bonhomme à son neveu qui se félicitait, de plus en plus, d'avoir accepté son hospitalité. Néanmoins, il s'attardait en l'hôtellerie, un peu effrayé, quoiqu'il n'osât même se l'avouer, d'avoir à se présenter, dans une heure à peine, à sa tante et à sa cousine. Quel accueil lui réservait-on ? Le traiterait-on vraiment en parent ou en domestique chargé d'accomplir une rude besogne ? Il se décida enfin à payer son écot et à se remettre en route, emmenant ses bêtes. Une caisse de bois blanc contenant ses vêtements, ses livres, sa Bonne Vierge, son crucifix, avait été expédiée par lui, l'avant-veille, à la gare d'Avranches, où le courrier traversant Saint-Sénier devait la prendre, et la porter à destination.

La nuit tombait ; il était vers les quatre heures

et demie quand Jacques arriva à ce dernier village. Le maréchal-ferrant, debout au seuil de son hangar, lui indiqua la voie conduisant aux Quatre Châtaigniers : un chemin vicinal, à gauche, à la sortie du hameau. La ferme se trouvait presque en bordure, à trois cents mètres. Elle était précédée d'une grande cour ; une barrière blanche y donnait accès.

— Merci, mon brave homme ! Hue ! Coco ! Allons, la Noire ; allons, la Bringée !

— Dépêchez-vous, mon gars ; il fera meilleur aux Quatre Châtaigniers qu'à la belle étoile. Pour un beau froid, c'est un beau froid, cette vesprée.

— Oui, bonsoir.

Le paysan se hâtait vers sa nouvelle demeure.

Bientôt, il rencontra la barrière blanche. Au fond de la vaste cour, il aperçut la ferme, haute, large, solide, et ses importantes servitudes, le tout se dessinant en vives arêtes dans des tons d'ocre, au milieu d'une brume opaque surgie, à cette heure du soir, des champs et des prairies. Des ombres circulaient dans la cour ; des bruits de voix montaient dans la nuit ; une lumière, aperçue à travers l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, piquait les ténèbres d'un point, rouge.

Jacques s'arrêta. C'était, bien sûr, le logis d'un riche ; lui, jusqu'à présent, il avait habité

une maison de pauvre. Qu'en serait-il de sa nouvelle vie ? Son cœur se gonflait, très gros. Ah ! si. là, tout à coup, il avait dû retrouver sa mère !

Soudain, il franchit la barrière, tête levée, le pas vif. Coco hennit, et la Bringée beugla. Vingt cris d'animaux répondirent à ces appels. Un juron retentit. Des sabots claquèrent dans la direction de l'arrivant. Un homme l'abordant, remarqua :

— Vous nous amenez des bêtes bien tard. Est-ce que vous ne vous tromperiez point de domicile ? Vous êtes ici chez not' maître, Simon Rude.

— Je cherche justement Simon Rude, répondit Jacques. Je suis son neveu. Prévenez-le que j'arrive parce qu'il m'a mandé.

L'homme se gratta la tête.

— Ah ! nom d'une pipe ! s'écria-il, c'est vous le neveu du maître ! Fallait le dire tout de suite ! C'est tout de même vrai qu'il vous attend... Hé !... Hé !... Not'maître, not'maître !

Le serviteur hurlait.

La sihouette de Simon apparut au seuil d'une écurie qu'il inspectait. Il s'avança, une lanterne à la main. Les vaches, le cheval, le neveu lui apparurent, immobiles au milieu de la cour. Joyeux, il courut à eux.

— En vérité, te v'là, mon gars ! Nous comptions sur toi pour ces jours. Ta malle est ici

depuis ce matin. Et cet imbécile de François qui te laisse, piqué comme un mai, par un froid pareil ! Va-t-en prévenir la bourgeoise, François, et toi, neveu, viens rentrer tes bêtes. Il y a place pour elles dans l'étable aux Cotentines. On installera Coco tout seul, au bout de la petite écurie.

Il se dirigeait vers les bâtiments, et Jacques, le suivant, expliquait :

— Je me suis mis en chemin sitôt mes affaires réglées. Je savais que vous aviez besoin de votre premier valet. La route est longue de la Lucerne à Saint-Sénier. Me voilà content d'être à destination. Mes animaux ne sont pas en mauvais état.

— Ma foi non ! Tu ne les laissais pas mourir de faim ! Que penses-tu de mon étable ? Dix Cotentines, la Noire et la Bringée, ça fera douze...

— Oh ! la magnifique étable ! s'exclama le jeune homme regardant, avec admiration, à la lueur de la lanterne que portait le maître, la pièce spacieuse, soigneusement dallée, merveilleusement aérée, où il venait d'entrer. Vos Cotentines n'ont pas l'air non plus d'être en souffrance.

Tout en parlant, on conduisait, à leurs places, la Noire et la Bringée. Coco était demeuré dehors, bien tranquille, entendant tout près la voix de son maître. Confortablement, à son tour, on l'installa dans la petite écurie.

— Tu retrouveras demain tes bêtes reposées et gaillardes, observa l'oncle.

Le neveu ne répondit point. Une voix féminine interpellait Simon.

— Hé ! dis donc, notre homme, François m'apprend l'arrivée de ton neveu. Que ne l'amènes-tu à la maison ? Fait-il si bon dehors ?

— C'est la bourgeoise, une maîtresse femme, annonça le propriétaire des Quatre Châtaigniers, avec une nuance de vanité.

Puis il cria à pleins poumons :

— Il est là, le neveu, oui, not'femme, et ses bêtes aussi. Les bêtes avant tout. On s'en est occupé. Viens donc voir la petite écurie et l'étable aux Cotentines.

Une grande ombre traversa la cour ; une femme haute et maigre s'approcha. La clarté du falot ne montait point jusqu'à son visage. Elle se mit tout de suite à parler à Jacques. D'un ton dur, elle voulut dire des choses accueillantes.

— Nous vous avons attendu longtemps. Vous ne serez point de trop ici. Faut aller vite à la maison vous réchauffer et manger un morceau... Voyons les bêtes...

— Je suis venu le plus tôt possible, balbutia le jeune homme. L'oncle a trouvé mes animaux en bon état.

La fermière examinait les jambes et l'encolure de Coco.

— Gentil petit cheval ! fit-elle au bout de

quelques secondes ; et elle retourna vers la Noire et la Bringée.

Dame Rude leur tâta la panse, leur caressa les flancs, puis demanda :

— Bonnes à beurre ?

— Oui, plutôt.

— Eh bien, rentrons !

Rapide, elle aiguilla ses longues jambes dans la direction du logis, tandis que, sans répliquer, les hommes emboîtaient le pas derrière elle. La première, après avoir franchi deux marches en granit, elle pénétra tout droit, par la porte demeurée ouverte, dans une immense cuisine. Son mari la suivit. Jacques s'arrêta sur le seuil.

A la lueur de la grosse lampe de cuivre suspendue par une chaîne de fer au plafond à poutres noircies, il contemplait, bras ballants, la pièce avec ses armoires ventrues en chêne ciré, ses deux lits aux rideaux de cretonne, bondés de couettes et de matelas sous d'épaisses couvertures, son buffet à la crédence chargée de vaisselle à fleurs, sa longue table aux bancs de bois, sa vaste cheminée où brûlaient, en se tordant, des troncs de hêtre supportant une marmite de fonte qui bouillait à gros bouillons au bout d'une crémaillère. Pour un logis cossu, c'était un logis cossu.

Une invitation de la tante arracha le méditatif à sa contemplation.

— Entrez donc. Toi, Simon, ferme la porte. Le vent souffle fort.

Le nouveau valet obéit. Il avança lentement, et vit alors en pleine lumière, la dame de ces lieux.

Elle se tenait, les poings sur les hanches, toute en angles, le front têtu, les yeux petits, noirs et vifs brillant, à cette heure, d'une lueur de contentement, nu tête, avec des cheveux grisonnants tirés sur les tempes, vêtue d'une courte jupe de droguet, d'un juste de drap brun et d'un fichu de laine noire, les pieds chaussés de sabots, de chaussettes de laine grise, et de bas noirs. Facilement, n'eût été son air d'autorité, on l'eût prise pour la servante de la riche maison.

Cependant, elle avançait vers le feu une chaise de paille et ordonnait à son neveu : « Chauffez-vous ! »

Le neveu s'assit ; l'oncle qui avait fermé la porte, prit un siège à ses côtés, et demanda :

— Que vas-tu manger, garçon ?

— Oh ! fit le voyageur, je n'ai pas grand'faim encore. J'ai collationné vers les quatre heures, dans une auberge superbe où l'on vous connaît. A quelle heure trempez-vous la soupe ?

— Vers les sept heures, pas vrai, Fanchette ?

Fanchette inclina la tête en signe d'assentiment, et expliqua :

— Dam oui ! Nous ne mangerons pas la soupe

avant trois quarts d'heure. Il n'est guère que six heures. Acceptez une bouchée, si le cœur vous en dit.

— Ma foi, non ! merci, refusa le jeune homme.

La ménagère n'insista point ; toutefois, elle alla au buffet, y prit trois verres, une respectable bouteille, et posa le tout sur la table, disant :

— Allons, un verre de blanche, avant que nos gens n'arrivent.

Il était vraiment impossible d'accueillir par un nouveau refus cette offre séduisante. Simon s'était levé, du reste, et s'était placé sur l'un des bancs de bois, devant les verres et la bouteille, les coudes appuyés sur la table. Jacques se hâta de l'imiter.

Et dam ! il était content, maître Simon ! Il lançait sa langue contre son palais : il clignait de l'œil à l'intention de sa femme.

— Une riche idée, Fanchette, disait-il, une riche idée ! Tu vas me goûter ce Calvados, fiston, et tu m'en diras des nouvelles. Eh bien, not'femme, j'avais t'y raison de les réclamer, les bêtes au neveu ? Elles t'ont plu, on voit ça tout de suite. Il ne nous les comptera pas à des prix exagérés, va ! Vu qu'il vivra avec nous comme notre enfant, quoi !

— C'est bien, on réglera les affaires en leur temps, interrompit Fanchette qui débouchait la bouteille et se préparait à emplir les verres.

Le jeune homme retira vivement le sien quand la fermière y eut versé quelques gouttes du brûlant breuvage. Poliment, avant de le porter à sa bouche, il prononça :

— A votre santé !

Le mari et la femme répondirent :

— A la vôtre ! et vidèrent, d'un coup, leurs coupes.

— Ça réchauffe ! remarqua Fanchette.

S'adressant à Jacques, elle interrogea :

— Ça n'a pas trop mal marché, la vente de votre mobilier ?

Un pli se creusa au front du neveu.

— Je n'avais pas grand'chose à vendre, observa-t-il. Seulement, mes récoltes avaient donné cette année. Je les ai cédées à bon compte.

— Alors, vous avez quelque argent ?

— Un billet de cinq cents francs dans mon porte-monnaie, au fond de la poche de mon gilet.

— Pas un sou de dettes derrière vous ?

— Pas un sou de dettes.

Les yeux de la femme étincelèrent de plaisir et de convoitise.

— Vous pourrez, s'il vous convient, placer votre argent dès après Noël, déclara-t-elle, puisque vous serez défrayé de tout, ici, et payé, par-dessus le marché. Trente francs par mois, c'est bien convenu ?

— Hé, oui ! Et je vous remercie du fond du cœur. Rares sont les gens qui, à l'heure pré-

sente, se soucient des parents pauvres. Dieu vous le revaudra.

— Ah ! mon pauv' gars ! s'exclama Simon, entre parents, c'est tout de même bien la moindre des choses.

Son épouse n'écoutait plus. Rapidement, elle serrait les verres et la bouteille. L'heure s'avançait.

Soudain, la porte extérieure s'ouvrit, des sabots légers résonnèrent sur le plancher. Une jeune fille entrait, toute blonde, toute rose, l'œil brillant et limpide, un sourire aux lèvres, des fossettes aux joues, un air de santé et de belle humeur, la taille ronde et bien prise, vêtue d'une robe marron et d'un corsage en flanelle bleue, de la façon d'une ouvrière de ville, tête nue, les cheveux ébouriffés par le vent. Au bout de la table, opposé à celui des buveurs, elle se tint un instant immobile.

— C'est la Marie, annonça Simon, une fille solide et travailleuse. Elle vient d'avoir vingt ans. As-tu peur du cousin, petite ? Tu nous as lu sa lettre, l'autre jour. Tu disais qn'il écrivait comme un notaire. Je te prévins qu'il était aussi savant que M. le Curé.

Jacques s'était levé ; il ôtait son chapeau qu'il avait jusque-là gardé sur ses cheveux noirs, et il avançait de trois pas, disant :

— Bonjour, ma cousine.

La rieuse fille courut à lui, main tendue.

— Bonjour, mon cousin, répondit-elle. Vous avez eu grandement raison de nous arriver aujourd'hui. Je viens d'aider Brigitte à ranger la laiterie. Tout est enfin en place. Nous irons tous ensemble à la messe de minuit. Il y a du boudin et de la saucisse pour le réveillon.

Dame Rude intervint.

— Crois-tu donc, demanda-t-elle, qu'un garçon qui a ses douze kilomètres dans les jambes soit en train de passer la nuit ?

— Pourquoi pas en train ? interrompit le jeune homme. Puisque ma cousine m'invite, j'irai faire un bout de toilette, et je serai de la messe et du réveillon.

— Papa a promis de venir avec nous, continua Marie.

La fermière haussa les épaules.

— Puisqu'il a promis, il ne se dédira pas, déclara-t-elle. Nous ne te laisserons sûrement pas partir toute seule avec nos gens. Je vous attendrai ici, moi, en compagnie de François. Si ce coquin restait en surveillance, il percerait un de nos bons tonneaux. Il serait gris pour le reste de la nuit, voire aussi pour le lendemain. Une vraie femme de ménage n'abandonne point sa maison. Allons, not'fille, la soupe doit être cuite, les ouvriers ne tarderont pas. Pose les écuelles sur la table, et taille le pain. Toi, Simon conduis ton neveu à son logement. Il y trouvera

sa malle, et, sur le lit, des draps propres et des couvertures.

Entre le buffet et l'un des lits, il y avait une porte donnant sur un escalier étroit. Simon s'engagea dans cet escalier que son neveu gravit après lui. En haut, ils débouchèrent dans un corridor sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres ; à l'extrémité du couloir, le fermier introduisit Jacques dans un réduit meublé d'un lit, d'une armoire en châtaignier, d'une table en bois blanc. Des planches, disposées en étagères, s'accrochaient aux murs décrépits ; des toiles d'araignées décoraient les encoignures.

— C'est la chambre du premier valet, annonça le maître. Tu l'occuperas. Tu y seras tranquille et à l'aise.

Jacques remarqua sa caisse s'étalant au beau milieu de l'étroite pièce, une large porte-fenêtre propre à laisser entrer à flots le grand air et le soleil, communiquant avec la cour par un escalier de pierre. Il se jugea parfaitement bien logé.

— Me voilà joliment installé, dit-il. Je ne suis pas fâché d'avoir une chambre à moi seul. Je dormirai content chez vous, mon oncle.

— Demain, jour de fête, tu pourras dormir à l'aise, mon garçon. Pas de besogne pour toi demain. Si tu veux, tu iras aux offices, et puis, tu visiteras les bâtiments et un bout de la terre. Je t'expliquerai aussi comment prendre ton ou-

vrage, parce que, dam ! dès mercredi matin, au travail, avant le jour. Nous ne saurions chômer longtemps...

— Je ne suis point venu habiter les Quatre Châtaigniers pour y chômer, mon oncle.

— J'y compte bien. La bourgeoise et la petite ne t'ont pas déplu, pas vrai ? Deux gaillardes. La Marie est déjà intéréssée comme père et mère, Plus d'un gars de la commune désire l'épouser. Mais dam ! Elle ne tient pas à se marier si tôt. Elle prend le temps de soupeser les bourses. Fanchette et moi avons d'ailleurs assez de bien pour prétendre à un gendre riche. Allons, descendons, tu arrangeras plus tard le contenu de ta malle. J'entends, en bas, les sabots de nos gens qui arrivent souper. Tu dois avoir besoin de manger, toi aussi, garçon.

En quelques enjambées, ils regagnèrent la cuisine. Une soupe à la graisse, fleurant bon les légumes, fumait sur la table dans neuf écuelles en faïence brune. La plupart des convives étaient déjà à leur poste, une cuiller d'étain en main. La maîtresse de maison s'asseyait dans une chaise, tournant le dos au feu. Près d'elle, sur l'un des bancs, était placée sa fille Marie. C'était ensuite la mère Perrine, une vieille et rusée dure à cuire élevée avec Fanchette et préposée, tant à la direction de la vacherie, qu'à la surveillance générale ; puis, François, le second valet, Joseph, le bouvier, Brigitte, la laitière, Yaume, le pas-

tour. On indiqua une écuelle au neveu entre Yaume et le propriétaire qui, suivant sa coutume faisait face à sa fille et côtoyait sa femme.

Tout en enfonçant sa cuiller dans son écuelle, Simon présenta le nouvel arrivant :

— Voilà mon neveu, Jacques Rude, fils de Pierre Rude, mon frère défunt, notre premier valet désormais. Faudra lui obéir, les hommes ; vous aussi, les femmes.

— Convenu, not' maître, grommela François.

Le reste des assistants ne souffla mot, et continua à produire un bruit énorme de cuillers et de mâchoires en travail. Alors, à l'intention du premier valet, Simon les nomma tous, les uns après les autres :

« Perrine, François, Joseph, Brigitte et Yaume.

Jacques sentait tous les yeux fixés sur lui : les yeux scrutateurs et durs de sa tante, les yeux rieurs et brillants de sa cousine, les yeux malins et goguenards de son oncle, les yeux clignotants et mauvais de la vieille Perrine, les yeux ronds et bêtes du valet François, les yeux striés de rouge du bouvier Joseph, les yeux louches et effrontés de Brigitte, la laitière, les yeux craintifs et mouillés du petit Yaume. Il s'efforçait d'avoir fière contenance, et de manger de bel appétit.

Les écuelles étant vides, la vieille Perrine alla

chercher dans le foyer un énorme gril où rôtissaient des harengs salés ; elle l'apporta sur la table. Chacun prit un poisson avec une tranche de pain bis. Yaume, toutefois, fut réduit à la demi-portion. La fermière lui octroya une tête de hareng. Joseph s'était occupé du cidre. Un pichet de boisson un peu aigrelette circulait à la ronde. Les maîtres, y compris leur neveu, étaient munis de verres. Les serviteurs buvaient dans leurs écuelles. La conversation engagée depuis les premières gorgées ne tarissait point. On parlait du temps et du travail; de la fête du lendemain.

Jacques observa bientôt que dame Fanchette et Perrine devaient être les deux doigts de la main, que l'oncle obéissait en tout à sa femme, que Marie n'obéissait à quiconque. François se rangeait évidemment toujours du côté du plus fort ; le bouvier Joseph en voulait à tout le monde, et Brigitte cherchait uniquement à plaire au bouvier Joseph. Quant au petit Yaume, il était, à n'en pas douter, le souffre-douleur de tous.

Quoique fort maigre, le repas se prolongeait. Joseph ne put s'empêcher de le remarquer.

— Personne ne mord très fort à la cuisine de ce soir. Mauvais fricot, les veilles de fêtes. M. le Curé ne manque jamais de nous mettre en pénitence ces jours-là : sardines, harengs, œufs quand on n'en veut plus au marché. Je payerais deux sous pour un morceau de lard.

4

— Te v'là gêné, gourmand, s'écria Perrine. Manques-tu de pain ou de cidre, par hasard ?

Le bouvier allait répliquer, mais la rieuse Marie éleva la voix.

— Dépêchez-vous donc, les hommes et les femmes, lança-t-elle. On grillera des châtaignes quand vous aurez fini. Papa a promis trois pots de cidre doux, en l'honneur de la veillée de Noël. Les châtaignes mangées, il faudra s'habiller de bonne heure pour arriver à Saint-Sénier. Dans ces occasions, l'église est comble. Impossible d'y entrer la messe commencée.

L'assistance entière, à l'exception de Perrine et de Jacques, eut un grognement de satisfaction. Dame Fanchette, elle, haussa les épaules et murmura :

— Des châtaignes, trois pots de cidre ! Comme tu y vas, mon homme ! Tu ne regardes guère à la dépense ! On dirait vraiment que nous roulons sur l'or. Enfin, une fois n'est pas coutume.

Yaume ne put s'empêcher de battre des mains à ces derniers mots.

— Des châtaignes ! du cidre doux ! balbutiait-il, se léchant les lèvres.

Pauvre petit Yaume ! Une exclamation de Mme Simon Rude l'arracha à son rêve.

— Ah ! vraiment ! Des châtaignes et du cidre ! Pas pour toi, fainéant. Va te coucher, si tu as fini ta tête de hareng. Tu assisteras demain à la

grand'messe. Il te faudrait aussi de la saucisse et du boudin pour réveillonner, pas vrai ? et dormir après la grasse matinée ?

Yaume avait rougi sous son masque de hâle ; des larmes emplissaient ses yeux, et tous les camarades riaient d'un gros rire.

Tous... excepté, pourtant, le nouveau premier valet.

Une grande pitié avait envahi le cœur de celui-ci. Il se sentait transporté au temps de son enfance. Il aurait été bien malheureux, lui aussi, quand il avait treize ans, si sa mère ne l'avait mis à l'abri des coups du père, si elle ne l'eût choyé, dorloté, entouré de tendresse... Elle partie, on l'eût placé chez des riches avares et mauvais... Mais, pour s'en aller, elle avait attendu qu'il fût grand et fort, habile à se défendre... Alors, pour qu'elle pût, de là-haut, lui sourire, pour que le Dieu né petit enfant pauvre, dans une humble crèche, l'aimât en cette nuit de Noël, il résolut d'élever la voix en faveur de Yaume, au risque de déplaire à ses hôtes dès la première soirée.

— Not'maîtresse, dit-il, employant le langage usité par ses compagnons, à l'âge du pastour, on aime se coucher tard et se lever matin. Laissez-moi emmener Yaume à la messe de minuit. Je vous garantis qu'il n'ira pas courir ailleurs. En ce qui concerne le réveillon, je partagerai, avec le gamin, mon boudin et ma saucisse.

Ces paroles prononcées, le jeune homme se tut, et ce fut, dans la cuisine, un si grand silence, qu'on eût entendu la souris courir. Simon avait mis le nez dans son verre afin de n'avoir pas à regarder sa femme qui appuyait rageusement ses poings sur la table. Les autres semblaient pétrifiés à leur place.

Certes, elle rageait ferme, la Fanchette, mais elle ne voulait point ouvertement se mettre en colère. Et, pourtant, c'en était un drôle de valet, ce neveu ! Oh ! mais, patience ! il ne la contredirait pas une autre fois, la patronne. Toutefois, comme il avait amené des vaches et un cheval, qu'il possédait cinq cents francs, qu'on n'avait encore rien réglé avec lui à ce sujet, il serait peut-être prudent de ne pas le contrarier trop fort. A charge de revanche, le diable n'y perdrait rien. La tante Rude accorda donc :

— Ma foi, si c'est votre idée à vous, neveu, de l'emmener, cet imbécile de Yaume, ne vous gênez pas. Pourvu qu'il soit levé à temps demain ! Quant à un bout de boudin de plus ou de moins, je ne suis pas si regardante. Tu t'habilleras, entends-tu, gars, et tu t'arrangeras pour ne pas perdre les camarades en route.

Le pastour bondit sur ses pieds. Quel reconnaissant regard il lança à son protecteur ! Ce dernier en eut le cœur retourné.

Yaume prononçait, cependant :

— En vous remerciant, not' maîtresse ; et Marie éclatait de rire sans cérémonie, pendant que Perrine examinait, en dessous, la fermière.

Un qui n'était pas content, c'était le bouvier Joseph. Quand tous sortirent pour aller s'habiller, il glissa à l'oreille de François, dès qu'ils eurent ensemble mis le pied sur le seuil de la ferme :

— Drôle d'histoire, tout de même. Compte-t-il donc tout mener dans la maison, ce grand-là ? On dirait une espèce de monsieur déguisé en paysan. Faudrait pas qu'il vînt se mêler de mes affaires, par exemple. J'ai des poings, des griffes et de la langue...

— Ne te fâche pas, vieux, conseilla François, c'est le neveu du patron. Attends un peu, on verra. On en a déjà vu d'autres.

. . . .

Dans sa chambre où il était monté vider sa malle, et procéder à sa toilette, Jacques contrairement à ses compagnons, trouvait que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. En vérité, il avait eu raison d'accepter cette situation de premier valet. Il ne semblait point devoir être malheureux ainsi, en famille. Ses riches parents l'avaient bien reçu. Ils paraissaient, peut-être, un tantinet avares, regardants pour leur monde ; mais dam ! ils s'étaient tout de même accordés à payer leur neveu trente francs par mois. Il y avait bien encore le sort de

Yaume qui ne prévenait guère en faveur de son entourage. Seulement, dans les fermes, on se croit obligé de façonner ainsi la jeunesse, de l'endurcir de bonne heure à la misère. Du reste, sitôt priée par son neveu, la tante avait accordé, à l'enfant, la joie souhaitée: les châtaignes, la messe, le réveillon.

Elle était plus brutale que méchante, cette femme... accoutumée dès l'enfance à vivre pour son bien, plutôt que de son bien ; entourée de flatteurs à cause de sa richesse. Une autre femme tendre, dévouée, que n'embarrassaient l'argent ni les terres, avait enseigné à son fils à aimer, à pardonner, à souffrir sans se plaindre. Mourante, elle lui avait recommandé : Sois bon. Il serait bon, et, semant la bonté, il récolterait l'amour. Les travailleurs de la ferme ne trouveraient point son autorité pesante ; vaillamment, il obéirait, lui aussi, à qui de droit.

Oh ! l'excellente soirée de Noël !

Tous, maintenant, étaient rangés qui sur des chaises, qui sur des escabeaux autour de la cheminée. Maître Rude grillait les châtaignes, sur la flamme ardente d'un fagot de hêtre, dans une poêle à longue queue percée de trous. Bientôt, les beaux fruits rôtis à point, le cidre doré circulèrent à la ronde. Et les plaisanteries d'aller leur train.

On partit vers les dix heures et demie, par un admirable clair de lune, pour se rendre à Saint-

Sénier. Les arbres poudrés à blanc par le givre, les ronces des haies parées de girandoles de glace étincelaient sous le feu des étoiles. Les sabots claquaient joyeusement sur la route gelée; des bandes de vieux et de jeunes débouchaient de tous les chemins creux. Les échos se renvoyaient les refrains des anciens cantiques. C'était un froid superbe, une nuit bénie, et le petit Yaume, pour une fois, se jugeait heureux, heureux. Il marchait, reniflant et chantant, à côté de son protecteur qui ne songeait point à s'étonner de n'être plus triste.

A l'église, nul ne lança les accents du *Gloria in excelsis* avec plus d'allégresse que ce protecteur. Il croyait voir, dans la crèche, l'Enfant Jésus lui sourire, et l'âme de sa mère planer, avec les anges, au-dessus de la grotte de papier peint illuminée de bougies roses dans des chandeliers d'argent.

IV

Ces fêtes chrétiennes réchauffent le cœur et donnent du courage. Le lendemain, Noël, Jacques retourna à la grand'messe, visita la terre, conduit par son oncle, et apprit de lui quelle serait sa besogne.

Il s'éveilla de très bonne heure, le mercredi matin, frais, dispos, ardent au travail. Il faisait nuit noire. Ayant allumé sa chandelle, il s'habilla en hâte, afin de descendre voir aux bêtes et aux autres domestiques.

— L'oncle Simon et la tante Fanchette dorment encore, songeait-il, la cousine Marie aussi. Elle n'est pas fière, la cousine, et elle a la gaieté d'un pinson. A-t-elle ri, l'avant-dernière nuit, en allant à la messe !

Le jeune homme se trompait, en ce qui concernait son oncle et sa tante. Apres au gain, fermiers modèles, ils s'éveillaient en toute saison avant leurs gens, et souvent avant leurs coqs. A cette heure matinale, encore étendus côte à côte

dans l'un des lits de la cuisine, ils parlaient déjà d'affaires, précisément à propos de leur neveu.

— On le verra à l'ouvrage aujourd'hui, le gars, disait Fanchette, piocher, mener son monde et ses bêtes. Tout de même, notre homme, je ne crois pas qu'il nous reste. Il est fort, et taillé pour en abattre, mais, quand il est en habit du dimanehe, il a un faux air de l'intendant de M. le marquis du château. Tu racontes qu'il est savant comme un notaire. Ça nous avance! Réglons-nous pas nos écritures suffisamment, toi, moi et Marie? Personne autre n'y viendra voir, dam non!

Simon se dressa sur son séant, ôta son bonnet de coton, et le jeta au pied du lit d'un geste impatient.

— En v'là des raisons! grogna-t-il. Ainsi il ne te plaît pas, le gars de mon frère?

— Non, répondit délibérément la fermière. Il a commencé par se mêler de ce qui ne le regardait pas au sujet du pastour. S'il se met à prendre le parti des domestiques contre nous, je ne le garderai pas. Il a été gâté par sa mère, accoutumé à être son maître.

— En connais-tu si épais des valets, toi, ma femme? riposta Simon. Et puis, combien le payes-tu, celui-là? Trente francs par mois. Et les autres? Quarante, quarante-cinq. Tu as offert cinquante francs à un individu duCotentin qui n'a pas voulu entrer ici. Tu as la réputation

de ne pas attacher tes chiens avec des saucisses, et, je passe pour ne point plaisanter, quand il s'agit de travail. Ne va pas te monter contre le neveu. Patiente. Tu t'imagines qu'il voudra nous commander, nous autres ? Sois tranquille. Tu le mèneras par le bout du nez.

Fanchette hocha la tête.

— Il est plus rusé que toi, le gaillard, fit-elle.

— Rusé ! lui ! Seigneur mon Dieu ! s'exclama le Normand. Bête comme un Breton ! Comme il convient au fils de sa mère... S'il n'était pas bête, nous serait-il venu pour trente francs, ce grand gars qui s'y connaît en culture ? Et ses deux vaches, son cheval, combien paries-tu qu'il nous les vend pour rien ou à peu près, et que je lui soutire ses cinq cents francs pour les placer à ma guise ? Dans son intérêt, bien sûr... Je veux perdre mon nom de Simon Rude, si ce n'est pas un homme incapable de se garder deux sous. Ça n'aime ni l'eau-de-vie ni la bamboche, mais ça ne comprend pas la valeur de l'argent. Ça n'a jamais eu le sou, malheur ! Et ça ne sait pas désirer en avoir !

— Faudrait, dès demain, lui donner un prix de ses bêtes, voir aussi pour les cinq cents francs. D'ici que cette affaire-là ne soit réglée, on le ménagera, pas vrai, et il prendra de mauvaises habitudes.

— On s'en occupera dans la journée.

Rude s'asseyait sur le bord du lit, et passait

son pantalon ; sa douce moitié avait mis un jupon et ses bas.

— Ecoute, dit-elle, une autre chose qui m'ennuie. Il peut être bête, mais vilain, il ne l'est pas. La Marie le regarde trop, et Perrine m'a raconté qu'elle ne l'avait jamais vue tant rire que la nuit de Noël, en allant à la messe de minuit.

Le maître enfilait son gilet.

— J'avais pensé à cette histoire dès le premier jour, observa-t-il. Mais, je connais not'fille. Pour elle, un homme sans écus ne vaudra jamais rien.

— Je l'espère, soupira Fanchette. Du reste, le père Branchu me l'a déjà demandée pour son Pierre.

— Il sera riche, Pierre Branchu, plutôt vilain, par exemple... Une tête de bouledogue et des jambes croches...

— On a vu plus vilain, on a vu plus beau... plus riche aussi... Si M. Michon, le propriétaire des Piquets savait ce que j'ai économisé pour la Marie...

— Ne radote pas, not'femme. M. Michon, des Piquets ! Cinq mille francs de rentes et un seul gars !

— Il n'a pas réussi dans ses études, son gars. Il est revenu à la terre ; il travaille un peu ; il chasse. Ni prodigue ni méchant. Epais, par exemple, il bedonne. Il a bien trente ans. Mais

il s'habille en monsieur. Ça ne déplairait pas à Marie.

— Ne compte donc pas sur M. Michon. Pour le neveu, j'y aurai l'œil. Toi, surveille ta fille. Préviens-la que le premier valet est un gueux admis chez elle par charité !

— C'est fait.

— Bon ! Le jour où Jacques nous donnera du fil à retordre, ni vu ni connu, va te promener, mon vieux. S'il nous prête ses cinq cents francs, il nous les réclamera quand nous aurons des difficultés ensemble... Je m'arrangerai. Il faut penser à tout ce qui peut arriver.

— Assurément. Quelle besogne, aujourd'hui ?

— S'occuper du purin, veiller aux raies d'écoulement. Perrine et Marie ne sont pas matinales.

— J'entends le sabot de Perrine dans l'escalier. Quant à Marie, elle allumera le feu dans un instant. Pourvu qu'elle soit descendue à six heures et demie, afin de préparer le déjeuner...

La fermière se pressait d'achever sa toilette ; le fermier venait de terminer la sienne.

— Je vais jeter un coup d'œil du côté du premier valet, déclara-t-il.

Et il y alla, non sans passer par le cellier où il ingurgita une pleine écuelle de cidre, destinée à lui permettre d'attendre la soupe trempée seulement vers les sept heures, en cette saison tardive.

Au moment où il sortait, Perrine pénétrait dans la cuisine et annonçait :

— La jeune maîtresse ne tardera point à nous rejoindre. Le plus tôt sera le mieux. Les lendemains de fête, il y a double besogne, et je ne pourrai guère m'occuper du ménage. Il me faudra couper des tas de racines pour les bêtes. La paille et le foin sont brûlés cher, et les greniers se vident.

— Marie et moi suffirons à l'ouvrage de la maison, répondit Fanchette.

. . . .

A cette heure, dans la chambre qu'elle occupait, la nuit, avec la vieille Perrine, la jeune Marie s'étirait paresseusement entre ses draps de toile bise. Son coude s'enfonçait dans l'oreiller ; elle appuyait, sur sa main brune, sa tête blonde ; un sourire entr'ouvrait sa bouche aux lèvres rouges largement fendues, découvrant, parmi des dents blanches et solides, des canines un tantinet aiguisées. Se remémorait-elle son dernier songe ?

— Il n'a pas l'air d'un valet, murmura-t-elle tout à coup. Pourquoi s'est-il placé garçon de ferme ? Sa mère était une pauvresse. Il nous a tout de même amené trois belles bêtes. Il n'a pas le sou. Puisqu'il est savant, comment n'est-il pas devenu un monsieur de la ville ? Le père raconte qu'il n'a pas pour deux sous de ruse dans son sac. Ça ne mène pas à grand'chose

d'être savant. S'il était habillé comme Pierre Branchu... Antoine Michon, des Piquets, avait hier un costume à la mode de... de Paris, bien sûr. La veste du cousin Jacques était râpée. Marion Deslandes des Rivières m'a demandé à la sortie de la grand'messe : « Qui est ce beau garçon que vous emmenez avec vous depuis hier ? » J'ai répondu : « Un de nos valets ». Elle a levé les épaules. « Ma chère, a-t-elle affirmé, celui-là ne vous restera pas. » Qu'il reste ou parte, peu importe. Il a déjà contrarié maman à propos du pastour. Elle n'a pas sourcillé, mais elle changera quand ils auront fini de débattre le prix des vaches et du cheval... Joseph et François sont difficiles à mener, et, s'ils ne s'entendent tous trois comme larrons en foire... La mère a passé la revue de sa chambre pendant que papa lui montrait la terre. Il a une rangée de livres sur une planche, un crucifix, une Bonne Vierge, de l'encre, des plumes, du papier.

Le monologue s'arrêta court. L'enfant se voilait le visage de ses cheveux ébouriffés. Puis, tout à coup, elle se leva, et s'habilla à la hâte, quitta la chambre, sur ses bas, oubliant volontairement ses sabots, enfila le couloir, sa chandelle à la main, arriva, en un instant, à l'extrémité, devant la porte de son cousin sorti depuis longtemps, elle en avait la certitude, et pénétra en coup de vent dans le réduit. Une seconde,

elle le parcourut des yeux, ce réduit, et hocha la tête d'un air satisfait. C'était plus propre que du temps de Claude, le vantard. Il y avait quelques livres, en effet, sur les planches, un livre ouvert aussi, sur la table. La curieuse se pencha... Singulière écriture, dessins bizarres auxquels elle ne comprenait rien. Elle savait lire le latin pourtant, mais, ce grimoire!... Mlle Rude ignorait Homère... Alors, le cousin Jacques... La demoiselle en question rougit jusqu'à la racine des cheveux. Ce cousin-là n'était sûrement pas un homme ordinaire. Au plus vite, l'indiscrète souffla sa chandelle, referma la porte, revint chez elle, y prit ses sabots et descendit l'escalier intérieur en menant grand bruit.

— Mon Dieu! En v' là du tapage, s'exclama Fanchette occupée à recouvrir son lit d'une superbe courte-pointe de cretonne à fond rouge, tandis que Perrine activait le feu sous la marmite. Et comme sa fille, arrivée à la dernière marche, sautait lestement, d'un bond, dans la cuisine, elle ajouta:

— Sept heures moins le quart. Tu fais la grasse matinée. Ne nous recommence pas cette histoire-là. Les hommes travailleurs et riches ne recherchent point les femmes qui ne savent, le matin, être les premières sur pied. Maintenant, à l'ouvrage. Mets les écuelles sur la table et coupe le pain dedans.

Sans répliquer, la rieuse enfant obéit.

Bientôt, sept heures sonnèrent à la grosse horloge enfermée dans une boîte vernie à fleurs ; le maître et ses serviteurs pénétrèrent à la queue leu-leu dans la cuisine. La soupe fumait sur la table. Chacun prit sa pitance et l'ingurgita en silence. Il y en eut pour un quart d'heure. Les hommes ensuite allumèrent leurs pipes au foyer, et dame Fanchette donna aux femmes quelques ordres.

— Perrine, je n'ai pas besoin de toi, ici. Marie m'aidera dans la maison. Va-t-en voir aux litières des vaches. Toi, Brigitte, ne t'avise pas de me saler du beurre ! Il est cher, les fourrages étant rares. C'est le cas de le vendre au marché.

La pièce se vidait. Jacques avait déjeûné de bon appétit. Il s'apprêtait à suivre ses camarades. Un mot de sa tante le retint.

— Attendez. Nous avons à causer un brin, Simon, vous et moi. Monte ranger là-haut, Marie. Yaume, fainéant endurci, que restes-tu à traîner dans les cendres ? Allonge-lui donc un coup de sabot, mon homme.

L'enfant, rapidement, s'élança au dehors. Le maître sourit de l'à-propos de sa femme.

La fermière, le fermier et leur neveu demeuraient seuls dans la salle, ces deux derniers interrogeant Fanchette du regard. Ils étaient debout tous les trois.

— C'est par rapport à vos bêtes, neveu, qu'il

faut en finir, expliqua la ménagère. Asseyez-vous donc. Le patron se plaît à tirer les choses en longueur. Moi, pas.

Docile, Jacques enfourcha l'un des bancs de bois, et son oncle s'installa à ses côtés, remarquant :

— Je pensais qu'on aurait toujours le temps de régler. Entre parents, pas vrai. Enfin, ma femme a peut-être raison. Les bons comptes font les bons amis.

Serrant autour de ses maigres hanches son cotillon court, dame Rude s'était placée en face de son mari, plongeant des yeux aigus dans les siens, et le jeune Rude disait doucement :

— Ce n'était pas pressé, ce règlement-là.

Le mari s'empressa d'interrompre :

— C'est bien ce que je disais, mon pauv'gars. Ah dam ! nous v'là contents de t'avoir chez nous. Un enfant que j'ai vu si petit ! Le fieu de mon unique frère ! Il était dans la cour à cinq heures, ce matin, ce gaillard-là, not' femme ; puis, à la grange, à l'écurie, partout, quoi ! Il a remonté le brabant à lui tout seul. Joseph et François vont trouver à qui parler, ma vieille... Quel prix que ça vaut, tes bêtes, à ton idée, mon petit gars ?

— Faut pas nous surfaire, pas vous voler non plus, ajouta Fanchette, d'une voix presque anxieuse. On vous veut du bien, ici, pour sûr.

Le maître souriait, d'un sourire bonhomme ;

la maîtresse esquissait une grimace engageante. Le jeune homme sentit une larme au coin de sa paupière.

— J'étais tout seul, murmura-t-il, et vous m'avez invité à venir chez vous. Vous m'avez accueilli avec bonté. Vous êtes riches, je suis pauvre. Vous m'avez offert de me payer mon travail. J'ai cru devenir fou après la mort de ma mère. Mais, ayant retrouvé une famille, j'ai repris courage. Coco, la Noire et la Bringée sont à vous et à moi, parbleu ! Je ne veux point vous les vendre. Ce serait mal de prendre votre argent.

Dame Rude ne put retenir un geste étonné.

— Ce n'est pas une façon de décider les affaires, fit-elle, branlant la tête. Heureux que vous soyez tombé parmi des parents, mon gars ! Simon m'avait prévenue. Ecoutez. Il faut s'attendre à tout dans ce bas monde. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. Nous avons à nourrir vos vaches et votre cheval. S'il vous prend fantaisie de vous marier dans six mois, ne devra-t-on pas vous fournir de l'argent ? Si vous réclamez un trop gros prix ou emmenez les bêtes... Et puis, des animaux à moitié dans les étables des Quatre Châtaigniers ! Nos gens croiraient vraiment que nos fonds sont en baisse. Ça pourrait nuire à not' Marie qui trouve déjà de beaux partis. Allons, voyons, votre dernier prix.

Simon se chargea de répondre à Fanchette.

— Laisse le petit faire à son idée, vois-tu, not' femme, conseilla-t-il. Il n'est point question de bêtes à moitié. C'est comme s'il nous donnait Coco, la Noire et la Bringée. Nous sommes ses seuls parents, à cet enfant, et il ne se mariera pas de si tôt, parce qu'il ne sera pas malheureux avec nous. Dis à tes gens que tu les lui as achetées, ses bêtes. Il ne te le défendra pas, va !

Jacques soupira.

— Dites ce que vous voudrez, ma tante, acquiesça-t-il, et soyez bien tranquille. Vous n'aurez jamais de difficultés avec moi à propos d'argent. Je ne suis point un ingrat... Je comptais aussi vous confier les cinq cents francs de ma vente. Mon oncle m'avait parlé d'un placement.

— Donne-les toujours à la bourgeoise, tes cinq cents francs, s'empressa de conseiller le maître. Elle les serrera avec sa bourse, au fond de son armoire, et personne n'ira les y voler.

— Pour ce qui est du placement, ajouta la fermière, nous avons l'intention d'acheter une nouvelle pièce de terre accotée au dernier de nos champs. Elle sera vendue dans trois ou quatre mois. Le patron mettrait votre argent au bout du sien.

— Et l'on te signerait un billet en règle. Quant aux intérêts, cinq pour cent. Dam oui !

Vingt-cinq francs tous les ans à ajouter à tes gages.

— Vingt-cinq francs ! s'exclama Fanchette. Enfin, le patron l'aura voulu ! Ça vous convient ?

— Vous êtes bons, balbutia Jacques. Je monte les chercher, les cinq cents francs.

On n'essaya point de le retenir, et, deux minutes plus tard, le ménage Rude palpait en tous les sens le billet bleu. La femme enfin le plia avec soin et le dissimula dans son corsage. Elle le mettrait en place plus tard, quand elle serait seule : le neveu n'avait pas besoin de savoir l'endroit où dormaient leurs fonds en attendant l'achat d'un nouveau bien. Méfiance est mère de sûreté.

Simon commençait à parler du labeur de la journée.

— D'où en seras-tu ce soir du labour du champ du Gros-Hêtre ?

— Fini, je pense. Vous avez de bons chevaux et de fameux outils.

— François n'est pas mauvais travailleur.

— Je l'espère bien. Mais dam ! J'ai envoyé François fumer le grand pré. Yaume me suffira pour toucher les chevaux.

Le maître cligna les yeux d'un air satisfait.

— C'est de la bonne besogne, remarqua-t-il. Une journée d'homme bien gagnée. En menant Yaume un peu raide, tu t'en tireras.

— Me voilà en retard, observa Jacques. Le gamin m'attend.

— Ne garde donc pas ton neveu ici, recommanda Fanchette. L'ouvrage presse.

Alors, le jeune paysan se leva et sortit au plus vite.

Quand il eut disparu, l'homme et la femme se regardèrent.

— Eh bien? interrogea Simon, triomphant.

Sa douce moitié, hélas! n'était ni convaincue ni satisfaite.

— Ce n'est pas une affaire arrangée, grogna-t-elle. Nous aurons, fois ou l'autre, maille à partir avec ton neveu à propos de ce marché-là!

Le fermier cogna de son poing sur la table.

— Non! s'exclama-t-il, tu en as une tête! Puisque je vais raconter aujourd'hui, à tout mon monde, que je les ai payés, le cheval et les vaches, en belles et bonnes pistoles, et que le gars ne me démentira pas. Y a-t-il, oui ou non, dans ton étable, trois animaux qui ne t'ont rien coûté, et, dans ton armoire, un billet de cinq cents francs que tu as pris seulement la peine de serrer? Et puis, le neveu a-t-il, en sa poche, des reçus de notre part? Ah! nous le tenons, va, le gaillard. Nous sommes les maîtres. Le pauvre nous a quasiment abandonné son avoir.

La fermière se gratta le front.

— Le fait est qu'il ne faudra pas l'envoyer tout seul aux foires, notre premier valet, remarqua-t-

elle. Il n'est guère fin. C'est bouché comme un Breton. Ça se laisserait voler.

— Ah ! dam ! C'est vrai, tout de même, confirma Rude. Il n'aura pas tous les jours affaire aux propriétaires des Quatre Châtaigniers. Nous ne le volerons pas, nous autres ; nous le payerons, nous le nourrirons. Le voilà, grâce à nous, à l'abri de la misère... Il travaille depuis ce matin, et il s'y connaît aux choses de la terre. On me l'avait bien dit.

— A savoir si ça marchera avec les autres, répartit dame Rude. Enfin, qui vivra verra.

— Des autres, je m'en moque, lança Simon. S'ils ne sont pas contents, ils prendront la peine d'aller voir ailleurs si j'y suis.

Comme, à cet instant, Marie rentrait dans la cuisine, il se tut, et quitta la place afin de retourner à sa besogne.

V

Depuis l'aurore, sous un pâle soleil de février, Jacques travaillait à perdre haleine. A travers la pièce de terre fraîchement labourée, destinée à recevoir, dans quelques jours, de la semence d'avoine, il guidait Coco attelé à la herse qui, en tous sens, brisait les mottes de terre rejetées par la charrue, et comblait à moitié les sillons. Encourageant la bête de la voix et du geste, dirigeant l'instrument, il se dépensait, énergique et superbe, le front levé vers le ciel, la poitrine gonflée d'air pur, les bras et les jambes également alertes. En dépit du froid sec et vif, une moiteur montait à ses tempes ; des crins fauves de son cheval, s'échappait une vapeur légère..., et le sol, vallonné d'une belle teinte brune, préparé par ses soins, s'étendait à ses pieds, vaste, ameubli et riche, comme désireux d'accueillir la graine féconde.

La besogne était faite. Tout en haut du champ, le jeune homme arrêta Coco. Au repos, sur ses

quatre pieds, l'animal se mit à renâcler lentement la terre, tandis que son maître, immobile à ses côtés, regardait devant lui, songeur, la ligne bleue infiniment lointaine de l'horizon, les chaumières, les prés, les bois disséminés à portée de son œil, les arbres dépouillés encore, mais où l'on entendait monter, déjà pourtant, la sève printanière, le tout estompé, vers les confins, d'une brume transparente, paysage de clarté, égayé de chants d'oiseaux, de bruits de grelots et de roues sur la route prochaine, de sons de cloches mises en branle au bourg voisin.

Jacques murmura soudain :

— J'ai fini de bonne heure une rude tâche.

Une expression joyeuse illumina son œil brun. Il sentait bouillonner, en lui, de la santé, de la force : sa jeunesse. Mais bientôt, rapide et froide, une pensée le poigna :

« A quoi bon? A qui ce champ? Pour qui ce travail ? Quel sourire payera, au retour, l'annonce de mon effort ? »

Il avait vécu des temps plus heureux... Temps où, parfois miséreux, souvent inquiet, il avait cependant, toujours chaud au cœur. Sa sainte mère était près de lui, alors, et, maintenant, elle vivait au ciel. Après sa mort, nul ne l'avait aimé sur la terre, nul n'avait mis de baisers sur son front le matin et le soir. Depuis Noël, il buvait, mangeait, travaillait comme François et Joseph, serviteurs de son oncle Simon. Ce der-

nier le payait régulièrement chaque mois et ne lui adressait aucun reproche. Sa tante semblait se tenir vis-à-vis de lui en perpétuelle méfiance, mais, elle ne le tourmentait pas, ainsi que le pauvre Yaume. Sa cousine Marie ne se montrait point fière à son endroit ; elle lui riait, en découvrant ses dents aiguës, plaisantait et chantait à ses oreilles. Ses camarades paraissaient lui avoir voué une antipathie profonde, mais ils se croyaient obligés de piocher dur et longtemps, à son exemple, et n'osaient lui désobéir.

Yaume, qui recevait de bons traitements de sa part, et, grâce à lui, mangeait à sa faim, lui témoignait sa reconnaissance en lui disant chaque jour :

— Le gros Joseph ne peut pas vous sentir. Un soir qu'il sera saoûl, il vous battra. J'ai entendu François vous débiner à l'auberge. Il racontera contre vous des mensonges au patron qui vous mettra à la porte, et je serai battu à cause de vous quand vous n'y serez plus.

Cet ensemble, c'était la vie, une vie pareille à celle de tous, dont il ne savait rien quand il demeurait à la lisière de la forêt. Les gens de son nouvel entourage agissaient dans l'accoutumance les uns des autres, unis et guidés par des intérêts communs. Ses parents prisaient au-dessus de tout leur argent et leur bien : Simon et dame Fanchette admirant et gâtant leur fille, sans doute parce qu'elle serait l'héritière de leur

richesse ; Marie, liée à ses pèreet mère de par le respect que lui inspirait la situation où ils l'avaient placée. De tendresse, dans ce milieu, nul n'avait cure

Jeanne Rude ne possédait, au contraire, de son vivant, ni sou ni maille, mais une âme de chrétienne, aimante et douce, animait son corps débile. La pauvre femme vivait haut, parce qu'elle hantait Dieu, et elle avait modelé, sur le sien, le cœur de son fils.

Oh ! assurément, les propriétaires des Quatre Châtaigniers étaient un peu chrétiens aussi ; ils assistaient à la messe chaque dimanche et ne refusaient point leur cotisation à la quête du denier du clergé. La maîtresse, même, se confessait à Pâques, et sa fille, un peu plus souvent, aux quatre grandes fêtes. Que fussent-ils devenus, mon Dieu ! s'ils eussent abandonné ces pratiques ! N'eût été son annuelle confession, Fanchette eût volé l'argent dans les poches de ses propres domestiques, conseillé à son mari toutes les indélicatesses, et si le patron n'eût rougi à certains sermons de M. le Curé il aurait maquillé ses bêtes à vendre dans des proportions phénoménales, prêté ses économies à la petite semaine, dépouillé des orphelins et mis des veuves sur la paille... Enfin, ils étaient chrétiens encore, sinon au point de s'élever jusqu'à l'amour, assez toutefois pour redouter l'enfer.

Leur neveu, songeant à ces choses rougissait d'avoir murmuré : A quoi bon ?

A quoi bon ? Pourquoi l'effort ? Pour devenir meilleur, malgré les méchants. Pour être aimé de Dieu. Pour obéir à sa mère ; pour jouir d'elle plus tard, dans le Christ, après le labeur de toute la vie.

D'un revers de main, Jacques essuya une larme qu'il sentait couler le long de sa joue. Réfléchissant, tout à coup, qu'il était tard, grand temps de rentrer s'il voulait assister au repas de midi, il guida son cheval vers la grand'route, et s'y engagea au pas de sa bête, dans la direction de la ferme.

Cinq minutes qu'il marchait sans avoir rencontré personne, quand le bruit sonore de deux sabots claquant sur la terre durcie, et l'aboiement d'un chien retentirent derrière lui. Il tourna la tête. Le bouvier Joseph et son chien Faraud le suivaient. Ils l'eurent même bientôt rejoint. Faraud bondissait joyeusement autour de Coco et du maître de Coco, mais Joseph semblait vouloir passer en sifflottant, l'air boudeur. Le jeune Rude l'interpella, le premier, demandant de sa voix bien timbrée :

— D'où viens-tu, camarade ?

Le bouvier eut un grognement, un haussement d'épaules, mais il se mit néanmoins à marcher aux côtés du valet.

— D'où je viens ? grommela-t-il après un ins-

tant. De plus loin que toi, c'est sûr. Le Pré neuf est à cinq cents mètres du champ du Meunier où, ce matin, tu as hersé à ton aise. J'ai mené Pionnier, le boucher d'Avranches, voir les bœufs qui sont au vert. Il est en train d'en marchander deux. J'ai dû détacher l'une de ces satanées bêtes. Ah ! mon ami ! Elle nous en a fait voir de rudes. Elle nous a échappé. J'ai mouillé ma chemise à la rattraper, et couru le risque d'être éventré. Pionnier qui m'avait conduit en voiture jusqu'au Pré neuf m'a naturellement planté là quand il en a eu assez de la visite. Il a filé, me tournant le dos, afin de ne pas allonger son chemin. Pourtant, il les trouve à point, les bêtes, et il les payera un fier prix au patron. Quant au bouvier, il sera toujours le dindon de la farce. Ma journée n'est pas à moitié, et me voilà déjà éreinté. Si le dîner devait vous remettre, encore, mais quoi, du lard rance, et bien juste, pour vous donner du cœur. Ça ne durera pas. Le maître et la maîtresse sont trop durs à la détente. Depuis Noël surtout, on ne peut plus résister chez eux. Je suis sûr que le père Pionnier m'enseignerait une place. Il sait si je m'y connais en bêtes.

Ayant ainsi parlé, le bouvier lança un énorme juron. Ce compagnon qui, après l'avoir pour ainsi dire contraint à accepter sa société, paraissait vouloir demeurer sourd à ses récriminations, lui portait singulièrement sur les nerfs.

Il se décida donc à l'apostropher directement.

— Nos misères te sont indifférentes, à toi, commença-t-il. Tu es le neveu des maîtres. Tu leur raconteras peut-être mes idées de derrière la tête. Ah ! nom d'un chien, tant mieux. Ils peuvent chercher ailleurs. François pense comme moi. Toi, je le parierais, ils te payent grassement. Si tu travailles, c'est qu'il y a des arrangements entre vous.

— Grassement ou non, interrompit Jacques désolé de s'être imprudemment imposé cet homme, les maîtres me payent et me nourrissent. Je leur dois tout mon temps. Ils ne me refusent ni le pain, ni le cidre, ni la soupe. Je ne leur demande rien de plus.

— Parlons-en de la soupe, reprit Joseph dans un éclat de rire. Ils y mettent de la graisse avec une alène. Ah ! ah ! ah ! mon gaillard ! La vieille Perrine a conté plus d'une fois à Brigitte que tu regardais trop la belle Marie qui se moque de toi. Ils sont presque arrangés avec les Branchu, mon pauvre. Pierre Branchu est un vilain singe aux jambes croches, mais il a de beau bien au soleil. Dame Fanchette criaille aux oreilles d'un chacun que tu n'as pas le sou, qu'elle t'a reçu par charité. Ne te monte pas la tête rapport à la Marie. Ne te tue pas sans raison, mon gars. Mets-toi plutôt avec les camarades.

Un terrible coup d'œil du laboureur arrêta

net les mauvaises raisons du meneur de bœufs. Baissant la tête, ce dernier dut écouter Jacques qui déclarait à son tour :

— Je n'ai jamais pris parti contre personne. Je demande seulement qu'on ne s'occupe pas plus de mes affaires que je ne m'occupe de celles des autres. Si quelqu'un se permet de me mettre en cause à propos de la fille des maîtres dont je n'ai à me soucier d'aucune façon, ce quelqu'un-là portera la marque de mon poing sur sa figure. Soit dit sans t'offenser, pour aujourd'hui, camarade. Tu viens du Pré neuf t'occuper de tes bœufs. C'est ton métier. Moi j'ai hersé dans ma matinée, seul avec Coco, le champ du Meunier. J'ai fini. Je rentre la bête et l'instrument. Je t'affirme que je n'ai pas perdu mon temps.

Une exclamation échappa à Joseph.

— Hersé le champ du Meunier à toi tout seul ! Sûr, qu'ils ne te remplaceraient pas !

Une lueur mauvaise passa dans son œil gris.

— Ce que je t'en disais, tout à l'heure, continua-t-il, je m'en moque, tu sais, mon vieux ; tu es libre, moi aussi. Pourvu que tu ne te mettes pas en travers de ma route... Ah ! mille bombes ! Ah ! tonnerre ! V'là Palmyre et sa fille. Il ne manquait plus qu'elles à cette heure. Tu m'en diras des nouvelles. Ma foi ! tu es peut-être aussi savant que la vieille sorcière... Si j'en crois ta façon d'avancer à la besogne. Ne lis-tu pas des livres écrits à rebours ?

— Palmyre et sa fille ! Des livres écrits à rebours ! répétait, machinalement, Jacques interloqué.

Au milieu de la route, venant vers lui et son compagnon, il apercevait une vieille, vieille femme, si grande, si desséchée qu'il semblait qu'on dût entendre ses os s'entrechoquer. De cette distance, on ne lui découvrait point de visage, tant sa tête se courbait sur sa poitrine. Coiffée d'un fichu de dentelle noire devenue verte, d'où s'écnappaient de folles mèches de cheveux blancs, chaussée de sabots rouges, enveloppée d'une mante de paysanne, laissant apercevoir une robe d'étoffe sans couleur, délavée par la pluie, elle avançait d'un pas rapide, s'aidant d'un très long bâton qu'elle tenait par le milieu, fantastique apparition surgie dans le lumineux paysage. Une jeune fille, presque une enfant, aux cheveux blonds dorés comme le rayon de soleil où elle se mouvait, toute frêle, toute mince sous d'invraisemblables loques, marchait à ses côtés... Etrange assemblage !

D'un geste inconscient, Rude arrêta Coco et demeura immobile. Joseph leva les épaules, mais se figea à ses côtés ; Faraud s'assit à côté de son maître. Arrivée devant les deux valets, la vieille, du reste, étendait son bâton pour barrer la route, et, s'adressant au bouvier :

— Salut à toi, bouvier, raillait-elle d'une voix grêle presque dépourvue d'accent bas-normand.

Personne ne répondit, et elle continua :

— Aurais-tu, par hasard, aujourd'hui, mes deux francs dans ta poche ? T'ai-je, oui ou non, indiqué, en novembre dernier, l'herbe qui guérit la grippe, lu dans la main ta bonne aventure, enseigné à connaître ton chemin le soir, en regardant les étoiles ? Le tout pour une pièce de vingt sous que tu m'avais avancée, t'engageant en même temps à me remettre deux francs encore quinze jours plus tard ? Parle ou paye. Je réclame mon dû. Palmyre n'a jamais volé personne ; mais, Palmyre se venge quand on l'offense, et tu lui as dit des injures, et tu as renié ses services.

En vérité, la face congestionnée du gros bouvier était un peu moins rouge; on eût juré qu'il avait peur, et presque envie de donner, à cette femme, les quarante sous qu'il lui avait promis un soir d'ivresse. Cependant, il tenait à son argent. Jugeant d'ailleurs qu'il avait déjà trop payé les confidences de Palmyre, se sentant appuyé, tant par son chien que par son camarade, il résolut de protester.

— Ne sois pas méchante, Palmyre, pria-t-il. Je l'ai achetée, ma bonne aventure, et ton herbe qui ne m'a jamais servi, et le nom des étoiles auxquelles je ne comprends goutte. Vingt sous le tout, dix sous de plus que ça ne vaut. On ira chez le juge de paix, nous deux, s'il te plaît. J'étais gris quand je t'ai promis une autre pièce blanche.

Le grand Michel Poitevin m'avait entraîné chez toi pour rire. Penses-tu que nous croyions à tes calembredaines ? Passe ton chemin, et laisse les braves gens tranquilles.

Palmyre approcha son bâton du bouvier qui, impressionné malgré lui, recula d'un pas.

— Te voilà presque poli, aujourd'hui, bouvier, remarqua-t-elle. Tu as peur du neveu de ton maître. S'il allait conter aux Quatre Châtaigniers comment, courant le guildou une des nuits qui suivit la Toussaint, tu vins trouver la vieille Palmyre et lui demander certains secrets... qu'elle ne te vendit pas. Pourquoi es-tu vert, à cet instant, si tu ne crois à mes calembredaines ? Tu étais gris, cette nuit de novembre ? Si tu n'avais été gris, tu aurais eu peur. Palmyre vous reçut, toi et Michel . La fille de Palmyre n'y était point... La fille de Palmyre ne sera point la femme d'un homme de chez vous... Mes quarante sous, bouvier Joseph.

— Passe ton chemin, Palmyre.

— Bouvier Joseph, tu mourras sur la paille en dépit de ton avarice... Méfie-toi du bouvier, Jacques Rude. Il te hait. Il t'assommera dans quelque coin noir.

Pour le coup, Joseph bondit en avant. Un cri lui échappa :

— Damnée sorcière ! Ici, Faraud, pille !

Le chien s'élança.

Mais déjà, entre lui et l'horrible vieille, une

forme svelte, un gracieux visage apparaissaient. L'enfant défendait sa mère. Elle attachait, sur les deux hommes, de grands yeux bleus suppliants et noyés de larmes. Un morceau de sa lamentable jupe pendait aux dents du dogue en fureur.

Jacques alors saisit Faraud par le collier et le maintint sans peine, demandant en même temps, sur un ton de commisération profonde :

— Vous a-t-il blessée?

La petite ne lui répondit point. Toutefois, elle lui sourit, d'un sourire si doux, si clair ! Le jeune homme eut presque envie de pleurer. Sortant de la poche de son gilet son gros porte-monnaie de cuir, il y prit deux pièces d'un franc qu'il tendit à la vieille.

— Prenez-les, proposa-t-il. Vous avez faim, peut-être.

La sorcière eut un éclat de rire.

— Palmyre a toujours mangé à sa faim, déclara-t-elle. Garde ton argent, Jacques Rude. Ceux des Quatre Châtaigniers ne te ressemblent guère. Ils te mangeront. Ma fille est à ses père et mère... Sa mère me l'a donnée. Ils n'étaient gens comme toi ni moi... Méfie-toi, méfie-toi, Jacques Rude. Bouvier Joseph, tu me rendras mes quarante sous.

Elle s'éloignait, suivie de son enfant.

Jacques cria : « Hue, Cocotte ! » et se remit en marche tandis que son camarade, l'imitant, maugréait :

— Ah ! la damnée vieille sorcière ! Je t'avais bien prévenu ; vrai ! tu écoutais ses fadaises ! Ne crois donc pas un mot de ce qu'elle raconte. Je n'ai pas voulu me laisser voler ; elle me brouillera avec toi, avec le patron. Tu lui proposais quarante sous ? Pour les beaux yeux de sa fille ? Pourquoi n'as-tu pas laissé Faraud les manger, ces créatures ?

« Le monde aurait été bien purgé... Le pire de tout c'est que nous sommes en retard. Nous mangerons froid. Si tu crois qu'on va nous tenir notre lard au chaud.

Le premier valet ne fut point ému par ce flot de paroles. Il demanda simplement : — D'où sort-elle, Palmyre ?

Joseph ricana.

— Elle sort du chemin creux qui borde le grand pré, fit-il. Sa hutte y est placée, à cinq cents mètres en amont de la route. Tu iras lui acheter ta bonne aventure ? A ton aise. Ça ne vaut pas une pièce de dix sous, par exemple.

Jacques reprit, suivant le cours de ses pensées :

— Y a-t-il longtemps que cette femme habite le pays ? Comment me connaît-elle ? Errant le long des chemins et des sentes, elle recueille facilement les nouvelles. On lui donnerait cent ans. Et sa fille est si jeune ! »

— Sa fille qui n'est pas sa fille, quoi ! expliqua le bouvier. Je me suis laissé dire qu'elle

l'avait trouvée, une nuit, sur la grand'route, il y a vingt ans... Une enfant volée, ou vendue par des saltimbanques pour servir à quelque manigance. Paraîtrait qu'elle a été élevée à coups de bâton, celle-là. Tu n'avais pas encore rencontré ces deux particulières ? La vieille gredine est la plus âgée de chez nous, disent les anciens, elle et M. le marquis de Saint-Loup. Ils sont du même âge. Tu connais le château, hein, tout de même ? La grande bâtisse de l'autre côté du bourg. Palmyre y est née, y a poussé. Ah ! dam ! elle en sait des histoires du temps passé. Elle ne les conte à âme qui vive, ni pour or ni pour argent. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne met jamais, jamais les pieds chez M. de Saint-Loup, après avoir été avec lui et les siens à tu et à toi. Elle avait déjà alors cédé sa vilaine âme au diable. Tous les de Saint-Loup sont morts, excepté le vieux marquis, et son neveu l'Intendant qui fait ses affaires. De drôles de gens, ceux-là encore. Perrine te renseignerait mieux que moi là-dessus. Il court des inventions de toutes les couleurs sur leur compte. Seulement, la futée commère de Perrine a toujours peur d'être prise par la langue.

On arrivait à l'entrée du chemin vicinal conduisant aux Quatre Châtaigniers. Rude laissa tomber la conversation. Sitôt dans la cour de la ferme, tandis que son compagnon se dirigeait vers la maison, il se hâta de dételer Coco et de

l'installer à l'écurie, puis, à son tour, il s'empressa du côté de la cuisine.

En y pénétrant, il reçut de sa tante une amère admonestation.

— Faudrait pas se mettre en retard. Si chacun s'en permettait autant. Passe pour le bouvier occupé avec le boucher. Le lard est froid. Il n'y a plus de choux. Il reste seulement deux pommes de terre. Tant pis pour vous.

Sans broncher, le jeune homme répliqua :

— Le lard froid vaut le lard chaud. Tonton Simon, j'en ai fini avec la pièce du Meunier. Coco et moi, nous avons sué ce matin. Je viens de donner une large pitance à la brave bête.

— C'est de la bonne besogne, crut devoir avancer Simon, et sa douce moitié ne put s'empêcher de répéter : C'est de la bonne besogne.

Elle ajouta même :

— Si vous mettiez votre lard à griller sur la braise du foyer.

Mais Jacques déclara :

— Ça n'en vaut pas la peine.

Le gros Joseph qui, pour rattraper le temps perdu, avalait les bouchées doubles, ayant lancé au premier valet un regard furibond, raconta :

— C'est Palmyre qui nous a retardés. Nous l'avons rencontrée, la satanée sorcière. Elle nous a barré le passage de son bâton. J'ai voulu la faire manger par Faraud qui, déjà, avait trouvé moyen de déchirer le cotillon de sa pe-

tite. Mais votre neveu, ici présent, patron, a défendu la drôlesse. Il avait, ma foi, l'air de juger la jeunesse à son goût.

Brigitte, la laitière, fut saisie d'un accès ds fou rire.

— Las, mon Dieu ! t'y possible ! s'exclama-t-elle. La fille à la Palmyre ! Une chercheuse de pain, en guenille, vilaine comme le diable, pour un si beau valet !

Le beau valet ne prêta nulle attention à la réflexion de la servante, mais il dit, s'adressant au domestique :

— Qui de toi ou de moi a eu maille à partir avec la sorcière, bouvier ? Si elle m'avait rencontré seul sur la route, penses-tu qu'elle m'aurait arrêté ?

Le bouvier ne s'attendait point à cette réplique ; il craignit de s'être trop avancé. Si ce madré garçon allait raconter aux maîtres que leur toucheur de bœufs courait la nuit jusque chez Palmyre.

— Plaisanteries, toutes ces raisons, annonça-t-il bien vite. Tout le monde, ici, connaît la Palmyre, et nul n'ignore qu'elle interpelle n'importe qui, à tort et à travers.

— Et puis, ajouta dame Fanchette, s'il plaisait à not'neveu de rechercher en mariage la fille à Palmyre, c'est pas moi qui l'en empêcherais. Chacun son goût. Quand on n'est pas riche, on n'a pas tant de choix.

— L'assistance rit aux larmes, et François approuva :

— Ça, c'est tout de même vrai, not'maîtresse !

Marie seule, qui, pourtant, faisait partie de l'assistance, n'avait pas ri. Elle parla après François.

— La fille à Palmyre s'appelle Diane, dit-elle, un nom de chien bien plus que de chrétienne. Si cette mendiante revient par chez nous, je mettrai à ses trousses nos gardiens aux crocs pointus, tout comme Joseph. Elles s'en prennent à tout le monde, ces créatures. Je n'entends pas qu'à cause d'elles, on mette des bruits à courir sur le compte des gens de la maison. En voilà des inventions par rapport à Jacques Rude. Il nous est trop près parent, après tout, ma mère, pour épouser une chercheuse de pain.

Jacques, ainsi mis en cause, ne put se défendre plus lontemps d'intervenir.

— Ne vous tourmentez donc point, mamz'elle Marie, fit-il, d'un ton légèrement narquois. — Il avait pris l'habitude de l'appeler ainsi, Mamz'elle, ne voulant pas s'autoriser de son titre de cousin pour se montrer plus familier envers elle que les autres domestiques. — De me marier, je ne me soucie guère, à l'heure présente. D'ailleurs, je l'ai déjà assuré. Ce n'était point à moi qu'en voulait la sorcière... Ensuite, personne ne rougira jamais à mon sujet. Je pourrai toujours hardiment traiter de men-

6.

teurs ceux qui me reprocheraient une action malhonnête ou méchante. Ce matin, j'ai hersé mon champ tout seul, sans perdre une seconde, et je rentre le cœur content, et je mange de bon appétit, et je me moque de ceux qui, en pensant trop long, vont chercher midi à quatorze heures.

— Attrape, bouvier ! lança joyeusement Marie. Tout le monde sait ici, Jacques Rude, que vous êtes notre cousin, point un chemineau à appareiller avec Palmyre. Vous gagnez votre vie chez nous, parce que votre père était le frère du mien, mais vous êtes savant, et vous sauriez, à l'occasion, vous occuper à la ville, dans une étude de notaire ou d'huissier, et devenir un monsieur habillé de drap fin.

Personne ne répliqua, mais le bouvier eut un grognement inquiétant, et Perrine lança à dame Fanchette un regard en dessous très perçant. Dame Fanchette avait, elle, froncé les sourcils, et pensait :

« Tiens, tiens ! Marie se représente le premier valet en monsieur habillé de drap fin, le tout parce qu'il sait lire le latin ni plus ni moins qu'un prêtre. Ah ! mais ! lui tournerait-il la tête avec ses turlutaines ? Drôle de domestique ! On y veillera. Sa vache et son cheval sont à nous. J'ai ses cinq cents francs dans mon armoire. Il n'a même pas tiré de reçu. Un imbécile ou un rusé compère. Il ne plaît pas à grand monde par

chez nous. S'il déguerpissait, en vérité, j'en serais bien aise. Il vous prend des airs de maîtrise ! Seulement, le patron l'a amené, et il travaille plus que tous les autres. Notre intérêt n'est tout de même pas de le mettre à la porte ; il n'est exigeant ni sur les gages ni sur la nourriture. C'est égal, j'en reparlerai à Simon par rapport à not' fille.

Simon, lui, se réjouissait de bon cœur de la sortie de la petite.

« Pour être fière, elle est fière, bien sûr, la Marie, songeait-il. Ah ! dam ! il lui en faudra un épouseur calé. Exigeante comme la mère, voilà. Tu es un gueux, c'est possible, premier valet. Tu vis chez nous par charité, mais tu t'appelles Jacques Rude, et je m'appelle Marie Rude. Je ne souffrirai point qu'on t'accuse de rechercher une mendiante. Tu es mon cousin, sinon riche, du moins savant, tiens-toi à ta place. La gaillarde ! Enfin, suffit ! J'ai introduit, dans ma ferme, une fière recrue, le jour où j'y ai fait entrer Jacques. Il n'y a pas dans tout le canton de meilleur laboureur. Il s'y entend à tout, en matière de culture... Point dégourdi, par exemple... Pas fichu de chercher femme ni de régler une affaire. Il nous servirait jusqu'à sa mort sans réclamer un sou d'augmentation. Penser que la patronne ne peut pas le sentir ! Une idée de femme. Il ne se montre pas assez petit devant elle. Pour nos gens, c'est autre

chose. Ils sont furieux de le voir se tuer à la besogne. Il ne leur crie pas dessus, mais il trouve moyen de les tenir à l'ouvrage. La bourgeoise voudrait bien l'avoir découvert, ce travailleur-là. Elle m'avait tant prôné qu'un garçon élevé par ma belle-sœur serait forcément un fainéant.

Cependant, Jacques avalait sa dernière bouchée de pain, buvait une gorgée de cidre, fermait son gros couteau, le glissait dans la poche de son pantalon, et se levait d'un mouvement vif.

Simon demanda :

— Où vas-tu, garçon ? Tu pourrais prendre le temps de fumer une pipe.

— Grand merci, mon oncle, répondit le jeune homme. Je m'en vais au taillis du Bois-l'Evêque surveiller les gens qui taillent les fagots, leur donner un conseil et un coup de main si c'est nécessaire.

La fermière avait, elle aussi, précipitamment quitté sa chaise.

— Parbleu ! s'exclama-t-elle, l'heure s'avance. Avec vos histoires de sorcière, nous n'avons pas pensé finir de dîner aujourd'hui. Yaume en a profité pour se gaver comme une bête. La soupe, ce soir, et rien après, scélérat, tu m'entends ? Allons, au travail, et vivement, tout le monde. Quand tu en auras assez de me regarder effrontément, Brigitte ?

Brigitte, la première, s'élança dehors, suivie de François et de Joseph. Ils se rejoignirent au

milieu de la cour et se regardèrent tous trois. Brigitte s'épancha près de ses camarades.

— Ah bien ! c'est amusant d'avoir un neveu de patron comme chef de culture. Perrine a beau nous chanter que la maîtresse ne l'aime pas, elle ne l'en écoute pas moins plus que nous autres, la maîtresse. En voilà un particulier ! C'est à peine s'il prend le temps de manger et de boire. Et mal poli ! Pas une chiquenaude pour rire quand il vient à table. Il n'a pas encore eu la délicatesse de me payer un café à l'auberge, le dimanche. Tu voudrais épouser ta cousine, mon vieux, mais tu es trop gueux. Attendez un peu, les gars ; je serais bien étonnée s'il n'avait pas son tour.

— En tous les cas, déclara le bouvier, il me passera sous la patte. Mendiant, va ! Je le rencontre ce matin, il m'arrête malgré moi. Palmyre nous accoste ; je lui raconte des bourdes, histoire de s'amuser ; je plaisante en rentrant, et il se fâche. Il voudrait faire croire que j'ai eu maille à partir avec la sorcière.

— Ecoute, camarade, interrompit François, tout le monde sait, dans le pays, qu'elle t'a tiré la bonne aventure.

— Et puis, après ?

— A moi aussi, et à beaucoup d'autres... Quant au premier valet, c'est un vilain gars. Plus moyen de percer les tonneaux de pur jus, ni de boire l'eau-de-vie, depuis qu'il y est. S'il savait

ce que ça lui rapportera. Ah ! il peut y penser longtemps, à sa cousine. Un homme sans le sou ! Il ne connaît pas la bourgeoise, ni sa demoiselle... Si elles pouvaient croire qu'il a des intentions de ce côté-là !... On arrivera peut-être à s'en débarrasser, du neveu du patron.

L'ouvrier des champs branlait d'un air satisfait sa tête d'ivrogne, une idée surgissait dans son cerveau épais. La femme allait entrer dans l'étable, les deux hommes la quittèrent et pénétrèrent dans la grange.

— J'ai compris, murmura Joseph, mais ne parle pas trop vite. Si mamz'elle Marie nous prend en grippe, il nous faudra déguerpir avant lui. L'as-tu entendue le défendre ?

— On attendra, on attendra, sois tranquille, reprit François, mais on ouvrira l'œil, et si la petite maîtresse n'est pas d'avec nous, Perrine préviendra la bourgeoise.

— De quoi la prévenir ? Ce garçon-là s'en va le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, évite les promenades où il rencontrerait la fille des maîtres, et travaille d'arrache-pied les autres jours.

— L'été viendra, on travaillera aux champs tous ensemble. Du reste, imbécile, quand on n'en sait plus, on en devine.

— S'il a hersé un champ à lui tout seul, ce matin, c'est qu'il est aussi sorcier que Palmyre. Perrine n'a-t-elle pas trouvé chez lui des livres

écrits à rebours ? Qu'ils gardent un sorcier, il leur en cuira.

— Perrine est une vieille et mauvaise bête, bouvier, ricana François. Des sorciers, il n'y en a plus de not' temps !

— Irais-tu tout seul, le soir, chez la Palmyre, mon brave ?

— Nenni, et toi, bouvier ?

— Eh bien ! mon gars, rapportons-nous-en à Perrine, quand il faudra se plaindre de Jacques.

Dans la cuisine de la ferme, Perrine aidait la maîtresse à desservir la table et à rétablir l'ordre dérangé par le grand repas de la journée. Installé près de la fenêtre, le maître, tout en fumant sa pipe, jetait un rapide coup d'œil le long des pages d'un livre de comptes. Debout, sur le seuil de la porte, Marie avait suivi des yeux son cousin, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

Il s'était éloigné d'un pas rapide, la tête haute, la taille droite, l'allure décidée. Certes, il n'y avait point de plus beau gars dans tout le pays à cinq lieues à la ronde, et la jeune fille se disait qu'il aurait bien dû céder ses jambes à Pierre Branchu... Seulement, c'était un pauvre diable, simple d'esprit par-dessus le marché, toujours prêt à se laisser voler par les finauds. N'ayant jamais eu l'accoutumance du bien, il n'en connaissait la valeur ni l'usage ; il serait condamné, son entière vie, à languir

au service d'autrui. Pourtant, il n'avait point la tournure d'un valet, et il menait en maître la besogne et les ouvriers. Le bouvier le détestait par jalousie, et l'histoire de la fille à Palmyre ne tenait pas debout.

— Marie ! appela soudain la voix de dame Fanchette. Jusqu'à quelle heure vas-tu muser sur la porte ? Tu as encore à raccommoder un tas de linge de la dernière lessive. Ce serait tout de même le moment de t'y mettre.

Docilement, Marie entra, demandant :

— Combien a-t-il donc ajouté de vergées de terre à son domaine, le père Branchu ?

— Ma parole ! s'exclama le fermier, tu n'es pas pour rien la fille de ta mère, petiote. Allons, je m'en vais au taillis, moi aussi.

Il sortait, après avoir remis son cahier en place. Sa femme ordonna, s'adressant à l'enfant :

— Allons, Marie ! Attire les torchons, les draps, ton aiguille. Est-ce le temps de rêvasser ! Le père Branchu a de beau bien au soleil, et de bons écus dans sa bourse.

— Jeanneton et Pierre Branchu seront de riches partis, ajouta Perrine.

Dame Fanchette eut un dédaigneux sourire.

— Pas plus riche que Mlle Rude des Quatre Châtaigniers, rectifia-t-elle. Marie, ma fille, méfie-toi des épouseurs trop pressés. Pierre Branchu n'est pas un mauvais gars ; il ne bru-

talisera ni ne ruinera une femme. Mais dam ! on n'est pas à ça près.

Marie eut un coquet mouvement de tête.

— A qui le dites-vous, ma mère ? fit-elle. J'en connais plus d'un qui tournerait volontiers autour de moi sur le chemin de messe ou dans les assemblées. Je laisse venir, je ne m'avance point... Ce n'est pas pour dire que je méprise Pierre Branchu. Autant vaudrait celui-là qu'un autre, quand le moment sera venu.

Elle se mit à rire, à coudre, à chanter, la blonde Marie, et elle continua ainsi jusqu'à la fin du jour. Le soir, dans son lit, comme elle ne pouvait dormir, il lui tomba dans l'idée, encore, que Pierre Branchu avait les jambes croches, tandis que le cousin Jacques était droit comme un I... Le pauvre Jacques, hélas ! ne deviendrait jamais un épouseur. Tant pis pour lui !... S'en souciait-il beaucoup vraiment ? Le gros bouvier Joseph, le vieux François flattaient, à qui mieux mieux, la jeune maîtresse ; les ouvriers la reluquaient sans se lasser ; le grand Claude, parti depuis cinq mois, se pâmait d'aise ou rougissait jusqu'au blanc des yeux, quand elle daignait lui lancer une sottise... Mais, le nouveau valet !... Ah ! bien ! Il savait uniquement s'occuper de sa besogne, ou se désennuyer avec ses livres. On ne le rencontrait même pas aux fêtes de la contrée, et il ne regardait pas plus la belle Marie que la Brigitte aux yeux louches... Il n'osait

peut-être pas, cet homme... Si aux époques de la fenaison et de la moisson, il ne savait, gaiement, mettre en train son équipe, on s'arrangerait pour s'en débarrasser... Des Quatre Châtaigniers, le rire et les chansons ne seraient point bannis... Drôle de neveu, que le père avait là... Un sot, s'attirant, chaque jour, des désagréments en défendant, envers et contre tous, le petit gredin de Yaume ; un benêt, ayant la larme à l'œil quand il parlait de sa pauvresse de mère. Il apparaissait pourtant, à ses actes, qu'il aurait su, pour son compte, tenir une ferme... Il n'aurait point déparé une salle comme celle de M. Michon où il y avait un bureau et de quoi écrire, et dam ! il s'en serait tiré, plume en main, mieux que le fils de M. Michon. Celui-ci n'avait, paraît-il, pas appris grand'-chose au collège... Marie soupira... Ce fils Michon épouserait une belle demoiselle de la ville... Et, sans doute, le premier valet des Quatre Châtaigniers ronflait à cette heure, alors que sa jeune maîtresse... La jolie fille s'en voulut de ne point dormir encore ; elle ramena son drap sur sa tête, se condamna à ne plus rêver éveillée, et, bientôt, sentit ses paupières s'appesantir.

. . . .

Retiré aussi dans son réduit, débarrassé enfin des êtres vils qu'il avait côtoyés tout le jour, Jacques s'était étendu sur sa paillasse, se trou-

vant bien, au chaud, sous une épaisse couverture verte et une vieille limousine. Il ne dormait point, il ne rêvait pas ; il se remémorait seulement les principaux événements de la journée. Et, toujours, il en revenait à cet instant où Palmyre et sa fille lui étaient apparues sur la route ensoleillée, l'une si étrange, si vieille, si horrible, fée malfaisante des anciennes légendes, sorcière ou furie des temps reculés; l'autre, si frêle, si blonde, si jolie sous ses haillons. Les cheveux d'or de l'enfant, ses grands yeux bleus, surtout, touchants d'effroi lorsque le chien furieux s'était élancé sur elle, reconnaissants ensuite et si tôt rieurs devant un mot de sympathie, son sourire, pareil à celui des anges emportant au ciel la Vierge Marie, emplissaient l'âme du jeune homme.

Les racontars du bouvier lui hantaient aussi l'esprit... Volée, cette enfant, recueillie pour servir à des manigances? Il s'en défendait, le gros Joseph, mais il redoutait les sorts et l'esprit malin...

Breton par sa mère, Rude ne pouvait s'empêcher de frissonner en songeant à ces choses.

Elle se trouvait donc être un suppôt de Satan, la douce enfant... Oh! l'accusation injuste... Elle était plutôt une malheureuse créature vouée à la misère... Le domestique avait dit : Celle-là a été élevée à coups de bâton. Des coups!

Ah ! elle avait dû en recevoir, celle qui s'appelait Diane (un nom de chien), pour qu'on le sût dans tout le pays... Ainsi, sur la terre, il y avait des êtres plus délaissés, plus pauvres, plus misérables que Jacques Rude ! Nul ne se souciait de lui, pourtant, de par le monde.

Et cependant, à cette heure, il remerciait Dieu de lui avoir autrefois donné sa mère pour lui apprendre la bonté, l'amour, la résignation dans la souffrance, l'espérance d'éternels revoirs ; de l'avoir fait fort, afin qu'il pût résister aux méchants et défendre les faibles. Les faibles ? Des pareils à Yaume, à Diane... Yaume n'était ni heureux, ni bon. Les chagrins d'autrui ne trouvaient nul écho dans son cœur, et il se vengeait sournoisement des misères endurées. Mais Diane ! De quel sourire elle avait récompensé son sauveur !

En vérité, l'idée de s'en aller à travers la nuit, dans la direction du chemin creux longeant le grand pré, à la hutte de Palmyre, prenait naissance dans l'esprit de ce fou de Jacques. Il écouterait à la porte, il entendrait les pleurs de l'enfant, les jurons de l'horrible vieille. Alors, il entrerait, dompterait la sorcière, la livrerait aux gendarmes... Et après ? Qu'adviendrait-il de lui et de Diane !... Le pauvret s'enfouit plus avant sous ses couvertures. Pourquoi se montait-il la tête à propos des récits du bouvier ? Lui, le neveu du maître, se sauver ainsi, nui-

tamment, pour se rendre chez la sorcière !... Ni Perrine, ni dame Fanchette n'avaient narré d'histoires fantastiques à propos des deux femmes en question ; on paraissait les détester aux Quatre Châtaigniers simplement à cause de leur pauvreté... Le jeune homme en arrivait à rougir de son idée saugrenue et formait le projet de se renseigner le dimanche suivant, après les vêpres, sur Palmyre et sa fille, près de M. le Curé. Ils faisaient souvent ensemble un bout de causette dans le cimetière, à la sortie des offices, le bon curé de la Lucerne s'étant donné la peine d'écrire à son confrère, pour lui recommander son ancien paroissien.

Cette résolution prise, Jacques s'endormit sans en penser plus long.

VI

Le dimanche suivant, après les vêpres, Jacques aborda M. le Curé qui sortait de la sacristie, accompagné de son custos.

— Comment te portes-tu, mon garçon ? s'informa le prêtre.

— Parfaitement bien. Vous de même, monsieur le Curé ?

— Pas mal, pas mal, petit. Je me porterais mieux encore si mes paroissiens n'avaient oublié, depuis longtemps, le chemin des vêpres. L'église se vide, les cabarets s'emplissent, au grand détriment de tous. Etiez-vous vingt, à l'office de l'après-midi ? Tu étais seul, des Quatre Châtaigniers... Ton oncle n'a jamais été dévot, et ses valets ne valent guère... Mais, dame Fanchette et ses servantes, et ta cousine Marie, donc ! Elles se mettent à nous manquer trois dimanches sur quatre.

— Les Branchu, père et fils, doivent passer la vesprée à la ferme, expliqua le jeune homme.

— Ah ! fit le pasteur. Y aurait-il entre eux quelque arrangement ?

— Pas encore, ça pourrait se faire... Pierre Branchu est riche.

— Pas tant que ta cousine, mon gars. La bonne affaire serait de son côté. Il n'est pas mauvais garçon, mais, hélas ! je ne le vois plus guère au confessionnal. L'argent, la terre absorbent ces gens-là. Ils ne savent plus lever les yeux au ciel, prier Notre Père à tous. Alors ils vivent rivés au sol comme leurs grands bœufs. Les journaux, qu'ils achètent un sou et qu'ils savent à peine lire, appellent ça le progrès. Tu es mieux partagé qu'eux, va, mon garçon. Viens donc avec moi au presbytère. Tu goûteras mon cidre bouché de l'an passé en mangeant une croûte de pain.

— Ce n'est pas de refus, monsieur le Curé.

Cinq minutes de marche, et l'on s'installait dans la cuisine du presbytère, sur des chaises de paille, devant un bon feu : le curé, le custos, la vieille servante et Jacques, tous munis d'énormes tranches de pain bis et de jambon. Derrière eux, sur la table de chêne, des verres remplis d'un cidre d'or pétillant étaient posés. Le jeune Rude s'empressa de s'informer de l'objet de ses dernières préoccupations.

— Il y a donc une sorcière dans le pays, monsieur le Curé ?

— Une sorcière ! Notre sainte religion nous

défend de nous occuper de ces gens-là, mon ami. Du reste, il n'en existe point dans ma paroisse.

— Revenant l'autre jour de mon travail, en compagnie de notre bouvier, j'ai rencontré deux femmes extraordinaires, l'une très vieille, l'autre fort jeune. Le bouvier m'a raconté mille histoires au sujet de la vieille.

— C'est de Palmyre qu'il s'agit, monsieur le Curé, s'exclama le custos. Toute la contrée l'accuse d'être bien avec le diable, et Joseph, le bouvier des Quatre Châtaigniers, passe pour aller la consulter.

—Tu as la langue bien affilée, pour un homme d'église, Victor Périnel, remarqua Nanon, la servante, à l'adresse du custos ; et le prêtre approuva Nanon d'un signe de tête.

— Il ne faudrait pas parler à tort et à travers, Victor, recommanda-t-il ensuite à son sacristain ; puis, se tournant vers Jacques : « Tu es trop intelligent pour ajouter grande foi aux histoires de sorciers, mon enfant, dit-il. En ce qui concerne Palmyre, je ne la crois pas plus sorcière que toi et moi. Ce dont je suis certain, par exemple, et c'est mon devoir de te le révéler, afin que tu ne te laisses pas entraîner chez elle, par tes camarades, sous un prétexte ou sous un autre, c'est qu'elle est une rusée commère et une méchante femme, toute disposée à voler l'argent de la jeunesse et à l'entraîner au mal. Si,

après l'avoir confessée et absoute, je la voyais s'en aller vers l'autre monde, je remercierais Dieu d'en avoir débarrassé ma paroisse.

Un mot brûlait les lèvres de Jacques : Et sa fille ? Il se contint, et demanda seulement :

— D'où sort cette femme ?

— Je l'ai toujours connue dans la commune, vieille et cassée, habitant sa hutte, le long du chemin creux voisin de votre grand pré. Quand j'étais jeune vicaire à Avranches, mon saint prédécesseur, l'abbé Lebon, nous racontait déjà comment elle avait, à Saint-Sénier, une influence mauvaise. Elle était de son âge, de celui du marquis de Saint-Loup, sœur de lait de ce dernier, même. Elle a donc quatre-vingt-cinq ans. Elle avait été élevée au château, en demoiselle. A vingt ans, elle possédait l'entière confiance des maîtres. On la disait plus savante que tous les savants de chez nous. Le marquis est, lui aussi, un homme très instruit, bien malheureux, par exemple, puisqu'il a vu mourir sa femme et deux de ses fils. Le troisième partit pour l'Angleterre où il se maria, malgré son père, qui appela alors, à Saint-Loup, à titre de compagnon et d'intendant, un arrière-cousin, lequel vit encore au château aujourd'hui. Le cousin fut chargé, peu de temps après son arrivée, de recherches relatives au jeune de Saint-Loup. Il passa la Manche, et rapporta un

acte de décès. Dans sa jeunesse, M. le marquis avait eu deux sœurs qui s'en étaient allées de consomption. Il s'était marié cinq ans après leur mort, comme il atteignait la trentaine. Mais préalablement, il avait renvoyé Palmyre. On raconta qu'elle lui avait volé des mille et mille francs, une fortune. Le fait est qu'elle acheta les Piquets, en sortant de chez lui, la propriété habitée maintenant par les Michon. Et puis dam ! elle se mit à mener une existence de païenne. Tant et si bien qu'au bout de dix ans elle était sur la paille. Alors, elle se retira dans sa hutte, posa pour la sorcière, vendit de mauvaises drogues, de sales recettes, et la bonne aventure à qui voulut l'écouter, sans qu'on pût arriver jamais à la faire prendre par la justice.

— Mais la jeune fille qui vit avec elle ? interrogea enfin le valet des Quatre Châtaigniers.

Le pasteur joignit les mains.

— La fille à Palmyre, comme on dit dans le pays, fit-il. Pauvre innocente ! Malheureuse victime ! Ah ! certes, elle ne fut jamais l'enfant de cette femme. Voilà une lamentable histoire, arrivée, celle-là, depuis que je suis curé de Saint-Sénier. Figure-toi, mon gars, qu'il y aura dix-neuf ans à la Toussaint prochaine, vers les cinq heures du matin, — il faisait noir comme dans un four, et la pluie tombait drue et serrée,

— je fus requis, par un gamin d'une dizaine d'années que je ne connaissais point, d'avoir à me rendre chez Palmyre pour administrer une femme qui allait trépasser. Nanon me conseillait de rester tranquillement chez moi, m'insinuant que cette mauvaise bête de Palmyre voulait me jouer quelque tour de sa façon, que je ne serais point rentré pour dire la première messe, etc. Je n'écoutai point Nanon. Ma conscience m'ordonnait de partir, j'obéis à ma conscience, non sans avoir toutefois envoyé ma servante chercher le père de Victor ici présent, mon sacristain alors, afin qu'il m'accompagnât. A deux, nous n'avions rien à redouter. Nous nous munîmes donc des saintes huiles, d'une lanterne, et de deux solides bâtons ; puis, nous nous mîmes en route, suivis du gamin qui m'avait prévenu. Or, savez-vous ce que nous trouvâmes, en arrivant à la hutte de la Gautheraie, mal éclairée par une chandelle de suif ?... Une femme morte, étendue dans le lit de la soi-disant sorcière ; une enfant de quelques mois enveloppée de guenilles, vagissant dans un coin, sur un paquet de chiffons. Je commençai par dire un *De Profundis* à l'intention de la défunte. Et puis, je m'informai, un peu brusquement peut-être... Eh bien ! Palmyre était, ce matin-là, tout miel et tout sucre. C'est la Toussaint, monsieur le Curé, me rappela-t-elle doucement. Vous auriez préféré ne point être

dérangé avant l'aube ? Ah dam ! je l'ai bien été, moi, il y a déjà deux heures. Vers les trois heures, on a cogné, on a gémi à ma porte. J'ai mauvaise réputation, et pourtant, j'aime à soulager mes semblables. Je me suis donc levée, et j'ai recueilli cette femme, cette enfant tombées sur le chemin. Je les ai soignées, réchauffées dans mon propre lit. D'où viennent-elles ? J'ai questionné la mère et n'ai pu comprendre son langage. C'est une étrangère, abandonnée, sans doute, par des saltimbanques de passage, parce qu'elle n'était plus en état de gagner son pain. Pure supposition, ceci, du reste. Elle n'avait pas de papiers sur elle, pas de linge marqué, des loques seulement, pareilles aux miennes. Après une demi-heure, le délire l'a prise. J'ai pensé, tout de suite, à courir demander du secours. Mais comment abandonner ces deux créatures ? J'ai attendu... et me suis précipitée dehors au premier bruit de sabots entendu dans le chemin. Le gamin qui vous accompagne vous racontera comment je l'ai dépêché chez vous. La mendiante n'était point morte alors ; elle a rendu le dernier soupir dix minutes plus tard. Vous savez tout, monsieur le Curé. Ma responsabilité est à l'abri. De quoi ne pourrait-on point accuser Palmyre, alors même qu'elle a rempli tout son devoir ?

Que dire, que faire ? J'examinai l'enfant ; elle paraissait bien faible. Avisant au plus pressé,

je demandai de l'eau et la baptisai sous condition. « Dieu vous récompensera de votre charité, déclarai-je à la mégère. Périnet va s'en aller de ce pas prévenir notre maire. Les recherches concernant ces gens sont de sa compétence. » Elle m'interrompit. « Penser que, depuis deux ans, notre maire n'est plus M. de Saint-Loup ! » ricana-t-elle. Je feignis de ne pas entendre, et continuai : « On vous débarrassera de la petite... » Mes amis, cette petite, sous ses guenilles, avait un teint et des allures d'enfant de riches, et la défunte était belle comme un ange du bon Dieu...

Que vous raconterai-je de plus ? Le maire fut prévenu ; il appela un médecin. Celui-ci constata comment la mendiante — car il s'agissait évidemment d'une mendiante — était morte d'une congestion causée par le froid. Les gendarmes enquêtèrent et ne découvrirent jamais d'où étaient sorties ces inconnues. Je voulus persuader, à tout le monde, d'enlever l'enfant à Palmyre, et de la placer dans un orphelinat. Mais, la vilaine commère jeta les hauts cris, déclara qu'elle s'était ainsi attachée, tout d'un coup, à l'abandonnée, qu'elle l'élèverait sans demander un sou à la commune, que c'était bien mal à un prêtre de vouloir lui enlever le bénéfice de sa charité. Elle cria, elle tempêta, elle injuria, elle menaça. En fin de compte, on la laissa agir à sa guise et garder sa trouvaille...

C'est grande pitié... Pauvre petite ! Penser qu'elle l'a appelée Diane ! Moi, je l'ai inscrite sur mes registres paroissiaux sous le nom de Sainte, et j'ai exigé, et j'ai pu obtenir, qu'elle suivît le catéchisme, et fît sa Première Communion. Je n'eus jamais, dans ma paroisse, de fillette plus intelligente ni meilleure. Depuis sa sortie de l'école, Palmyre l'envoie mendier... Je suis certain que Sainte est une brave enfant... Elle est tourmentée, battue, dit-on, par sa marâtre ; elle ne se plaint pas. Elle semble même avoir, pour cette femme, une sorte d'affection. Elle sait qu'elle n'est point sa fille. Quand elle vient demander l'aumône au presbytère, je m'informe de ses besoins ; je lui parle du bon Dieu, de ses devoirs religieux. Parfois, elle pleure. Elle n'a point de vêtements convenables pour se présenter à l'église, parmi nos gens qui souvent l'injurient, lui imputant les fautes de son extraordinaire bienfaitrice... Bientôt, elle aura vingt ans... J'essaierai de la placer dans une famille chrétienne et charitable quand disparaîtra Palmyre... Vous, mes enfants, si vous la rencontrez, ne lui jetez point la pierre... Passez votre chemin, et plaignez-la. Elle sera peut-être, un jour, dans le ciel plus près que nous tous du Christ, notre Sauveur.

Jacques faillit crier :

« Diane est une sainte, une martyre ; je l'avais deviné ».

Il dit seulement :

— Quand j'ai rencontré votre petite Sainte, je ne l'ai point insultée, monsieur le Curé.

Le bon curé répondit :

— Je sais que tu es un brave garçon.

— S'il fallait même, maintenant, la défendre, reprit Rude, contre dix, contre cent, contre mille, je ne reculerais point. Ainsi, on croit qu'elle est battue par Palmyre ?

Nanon se permit d'intervenir.

— Mon gars, fit-elle, je vous engage à ne point vous mêler des affaires de cette particulière-là. Que Sainte soit battue ou non par sa soi-disant mère, nous n'y pouvons rien. La petite n'avouera jamais aucun mauvais traitement, et la vieille sorcière est méchante. Gare à vous, si vous vous placez en travers de son chemin.

— Il ne faudrait pas, en effet, chercher noise à Palmyre sans de graves raisons, appuya le pasteur. Ce n'est point à toi de défendre Sainte, mon pauvre ami. Dans le pays, on n'y comprendrait pas grand'chose. Du reste, je veille sur l'enfant... dans la mesure de mes moyens.

Le jeune homme avait rougi. Cependant il recommanda avec un sourire :

— Soyez tranquille, monsieur le Curé. Je n'ai nulle envie d'avoir maille à partir avec les sorcières de la contrée.

Se levant, et achevant son verre de cidre, il ajouta :

— Le cru du presbytère est fameux. Bien des fois merci pour toutes vos bontés. Voilà l'heure de rentrer. Les bêtes mangent, bien que ce soit dimanche. Je vais voir si mes gens ne les ont point oubliées. A revoir, monsieur le Curé. Bonsoir à vous, Victor Périnet et Nanon.

Une poignée de mains à la ronde, et Jacques se trouva dehors. Il était déjà tard, cinq heures du soir. Il n'y avait plus de soleil, et le froid avait considérablement augmenté ; dans une heure, ce serait presque la nuit noire. Le valet marchait d'un bon pas sur la route gelée, l'âme singulièrement bouleversée, la tête en feu.

— M. le Curé a raison, songeait-il. Pourquoi me prendrait-il fantaisie de m'occuper de Sainte? Je lui nuirais terriblement. A moi aussi. J'augmenterais ses maux... Certains malheurs sont des abîmes. Les côtoyer, c'est y tomber. Il est, ici-bas, des misères inguérissables, de pauvres innocents traités en réprouvés... Oh ! les tristesses de la terre... Il fera bon, là-haut, près de maman, de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, lui, secourait même les possédés du diable... Et nous, les siens... M. le Curé veille sur Diane... Maman et moi, nous étions deux pour souffrir...

Il soupira, et prit, sur sa gauche, le chemin conduisant aux Quatre Châtaigniers. Bientôt, il pénétra dans la cour de la ferme, assombrie par la brume du soir.

Pimpante et coquette, Marie se tenait au seuil du logis, les poings sur les hanches. Devant la grange, Joseph et François, vêtus de leurs habits du dimanche, se narraient bruyamment l'emploi de leur après-midi. Vers eux, Yaume, crotté comme un barbet, chargé d'un énorme faix de paille, marchait à pas lents. Pourquoi s'arrêta-t-il près des deux amis ? Il avait besoin d'un renseignement, sans doute. Mal lui en prit, car le robuste poing du bouvier l'envoya rouler à dix pas avec son fardeau.

Jacques, de loin, avait vu ces choses... Yaume! Un de plus, condamné à subir, sans rime ni raison, la loi du plus fort. Une indignation lui montait au cerveau. Celui-là, il le défendrait, par exemple, dût-il risquer d'être assommé par le bouvier probablement gonflé d'eau-de-vie et de cidre comme une outre, après une si belle journée.

Hardiment, sans hâte toutefois, Jacques alla droit à ses camarades, et, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Pourquoi as-tu corrigé le pastour si fort, tout à l'heure, bouvier ? demanda-t-il.

Le gros Joseph se contenta de hausser les épaules, et de continuer la conversation commencée avec François.

—Je l'ai gagné, mon pari, mon cher, une pinte de cidre, un café, un petit pot d'eau-de-vie, et un verre de fine.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! ricanait François. Non, mais il en a perdu ses sabots, le pastour. Cherche, mon vieux. Hé ! ramasse donc ta paille, sacripant !

— Gare la seconde pile ! cria le bouvier.

La voix du jeune Rude tremblait quand il répéta :

— Pourquoi as-tu battu le pastour !

Joseph, alors, daigna regarder le parleur, et railla :

— J'ai des comptes à te rendre ?

Jacques reprit :

— Je te défends d'assommer le pastour. Tu l'abrutis.

— J'ai mené cette fripouille avant toi.

Les deux hommes se parlaient face à face, se brûlant mutuellement le visage de leur souffle haletant.

Soudain, le bouvier, d'une vigoureuse poussée, s'efforça de se débarrasser du premier valet.

Mais celui-ci s'attendait à l'attaque. Le choc ne l'ébranla point. Prenant l'offensive à son tour, il saisit la brute à pleins bras, et l'étendit, de tout son long, sur le sol.

Deux éclats de gaieté retentirent. Le rire frais de Mlle Marie criant : Attrape, bouvier, tu as trouvé ton maître ! et le sifflet moqueur du petit Yaume : Uh ! uh ! corrigé à son tour le grand Joseph !

Plus prudent, François riait sous cape, murmurant :

— Faudrait tout de même se déshabiller, et penser à sa besogne.

Puis, il s'éloignait du champ de bataille d'où son compagnon se relevait fripé, sali, et... sans blessures.

Ah dam ! le vaincu menaça le vainqueur, une fois sur les jambes, de la voix et du geste, sans oser risquer un pas vers lui. Très digne d'ailleurs, le vainqueur se retirait. Arrivé à la maison, il salua sa cousine :

— Bonsoir à vous ! je regrette ce qui vient de se passer, je ne suis point un querelleur. Mais le bouvier est mauvais. Il aurait, un beau jour, assommé le pastour si je n'y avais mis ordre.

— Le bouvier a eu son compte, répondit Marie, riant encore. Il se croit tout permis parce qu'il est fort. Vous n'avez pas eu tort de le corriger.

— Qui parle de correction ? demanda, de la cuisine, la voix du maître.

— Moi, papa.

— Avec qui bavardes-tu !

— Avec le cousin.

— C'est lui qui a été battu ? Rentrez tous les deux, et renseignez-nous.

Les jeunes gens pénétrèrent dans la cuisine. Simon y était assis devant la table, en train de

lire son journal, tout en dégustant un verre de cidre bouché. Fanchette, toujours active, s'agitait de droite et de gauche. Perrine suspendait une marmite sur le feu.

Mlle Rude annonça :

— C'est le bouvier qui a été battu ; et elle s'assit en face de son père. Le cousin demeurait debout.

— Fort ? interrogea Perrine.

— Bast ! expliqua l'enfant, pas assez.

— Le fait est, observa le fermier, que ce gaillard a toujours maille à partir avec quelqu'un. S'il recevait, par hasard, une leçon soignée... Qui l'a rossé ?

— Le cousin... Joseph avait commencé.

La fermière eut un rire moqueur.

— Je vous croyais aux vêpres, vous, premier valet, railla-t-elle. Vous aurez tôt fini d'être un homme de poids si vous administrez des coups à vos camarades. Un premier valet doit avoir de la conduite.

— J'arrive justement des vêpres, répondit Jacques sans se déconcerter, et si Joseph ne m'avait poussé le premier, je ne l'aurais point étalé dans la cour. Il était gris, il ne tenait guère sur les jambes. Je n'attaque personne, mais je me défends, et je défends aussi qui bon me semble.

— Ça peut mener loin, de s'attirer de mauvaises affaires, grommela Perrine.

— Suffit, interrompit le maître. Veux-tu un verre de cidre, garçon ?

— Non, merci. J'ai collationné chez M. le Curé.

— Drôle d'idée, pour un jeune gars, de tant fréquenter les curés. Ah dam ! ça n'aurait pas été de mon goût, à moi. Le petit Branchu, lui, nous est venu cette après-midi. Ta cousine lui plaît. Tu seras de la noce, mon vieux.

— Vous êtes bien honnête.

Marie avait hoché sa tête blonde.

— Le père va vite en besogne, observa-t-elle.

— Je suis de ton avis, ma fille, approuva Fanchette, venant se placer debout, à côté de son mari, vis-à-vis son neveu. On ne s'engage point ainsi, du premier coup, sans avoir pesé longtemps les deux apports. Cependant, il n'est pas nécessaire de décourager les Branchu. Il nous faut, à nous, un gendre qui prenne la tête des Quatre Châtaigniers, quand nous nous retirerons. Pierre ne demanderait pas mieux. Il céderait la Hautière à sa sœur, et nous apporterait sa part en argent.

Marie soupira :

— Serait-elle si lourde, sa part en argent ?

Simon frappa sur la table un joyeux coup de poing, disant :

— Est-elle assez intéressée, la gaillarde ! Enfin, te plaît-il, oui ou non, Pierre Branchu ?

— Comme un autre... C'est-à-dire assez, pour

que je me marie avec lui, s'il est aussi riche que moi.

Elle baissait les yeux, et laissait tomber cet aveu d'un air enchanté.

La mère se rengorgea.

— Parbleu ! s'exclama-elle. Ma fille ne se laissera voler ni par Pierre Branchu ni par un autre.

— La rusée commère ! appuya Perrine à son tour.

Marie se leva soudain.

— Ecoute, Perrine, dit-elle, et elle essaya de plonger ses yeux dans ceux de Jacques, mais celui-ci regardait loin, très loin devant lui. Ecoute... L'homme qui me prendrait pour rien devrait être grand, fort et brave, capable de mener à lui tout seul les plus grands domaines du pays.

— Et de te gagner des écus à pleins sacs? ajouta le père en riant aux éclats.

Le premier valet dit :

— Faites excuse ; je vais me déshabiller et voir aux bêtes ! Puis il sortit.

Simon se prépara à se replonger dans son journal, ne pouvant s'empêcher de murmurer :

— Quand celui-là fera fortune... Un brave garçon au service des autres, par exemple... pas ivrogne, des curés pour amis. Il m'a hersé le champ du Gros-Hêtre à lui tout seul, la semaine dernière !

— Il n'est guère aimable, avança Marie, avec une mine dépitée, tout à fait cocasse.

— S'il joignait cette qualité à toutes les autres que je lui connais, cria sa mère, il ne nous resterait pas longtemps.

Perrine continua :

— Il a eu tort de s'en prendre à Joseph: Fois ou l'autre, il se fera assommer.

— Ça, je n'y crois point, acheva Marie.

Et elle s'élança à travers l'escalier donnant dans la cuisine, afin de gagner sa chambre et d'y revêtir ses vêtements de travail.

VII

Jacques ne cessa de rêver de Sainte la nuit suivante.

La sorcière voulait noyer l'enfant, et celle-ci appelait Jacques à son secours... La sorcière criait : Ma fille est à ses père et mère, ils n'étaient gens comme toi ni moi... Et le vieux marquis de Saint-Loup, le marquis à barbe blanche (le jeune homme l'avait parfois aperçu se promenant au bras de son intendant derrière la grille de son parc), tuait Palmyre d'un coup de fusil !

Ce coup de fusil l'avait réveillé en sursaut, le pauvret, et il ne s'était rendormi jusqu'au matin...

Ce lundi-là, il fut encore le premier à la besogne. Les jours suivants, quand il se trouva travailler à la ferme ou dans les environs, il guetta les mendiants de passage. Si, par hasard, Palmyre et Sainte s'avisaient de venir solliciter une aumône, on les recevrait avec des injures, des coups, peut-être... Peu importait Palmyre au jeune homme, mais Sainte ! Malheur à qui

désormais l'insulterait ou la toucherait devant lui du bout du doigt !

Or, le jeudi l'après-midi, les pauvresses n'avaient point encore paru aux environs des Quatre Châtaigniers.

Vers le soir, à l'heure de la soupe, Jacques ayant croisé son oncle dans la cour, l'arrêta net, demandant :

— Avez-vous un ouvrage particulièrement pressé à m'indiquer pour demain ?

Simon le regarda, surpris.

— Ma foi non ! fit-il. Te prendrait-il fantaisie de chômer demain ?

Le premier valet eut un geste de dénégation.

— Chômer ! s'exclama-t-il, je n'y pense guère. Je voulais au contraire vous parler d'un nouveau travail à mettre en chantier. Avez-vous vu le grand pré depuis quelques jours ?

— Pas depuis trois semaines.

— Eh bien ! il a plu, depuis ce temps-là, et si l'on n'y prend garde, la pièce sera inondée avant peu ; les bœufs auront les jambes dans l'eau, à moins qu'on ne les mène plus au vert, et alors, le fourrage sec déménagera du grenier.

Le maître leva les bras au ciel.

— Chien de temps ! grommela-t-il. Je n'y peux rien. Aurais-tu trouvé un remède, toi, neveu ?

— Dam ! reprit le neveu, j'avais l'intention de me rendre demain, vers le milieu de la vesprée, au grand pré, et de voir s'il y aurait moyen d'y

faire creuser des rigolee aboutissant au ruisseau de la Gautheraie. L'eau s'écoulerait, et les bêtes se retrouveraient au sec.

— C'est à creuser tout de suite, ces rigoles-là, décida l'oncle. Vas-y demain, au grand pré, et emmène avec toi qui bon te semblera. Ce grand idiot de Joseph ne m'avait jamais touché un mot de l'état de l'herbe ni de ses bœufs... Toi, veille au grain, tu es l'enfant de la maison.

Très peu impressionné par cette parole qu'il appréciait à sa juste valeur, le neveu planta là son oncle et rentra tranquillement dans sa chambre par l'escalier extérieur, pour redescendre, un instant après, dans la salle commune ; puis, le lendemain, sitôt le repas de midi achevé, il se rendit au grand pré, tout seul et tout droit, comme un homme pressé, sans regarder de ci de là, ni écouter le gazouillis des oiseaux annonçant le printemps, ni admirer le soleil brillant dans le ciel bleu pâle.

A l'entrée du chemin de la Gautheraie, où résidait la sorcière, il eut un clignement d'yeux, mais il passa outre. Cinq minutes plus tard, dans la prairie, il examinait le terrain, descendait au ruisseau, et indiquait des tracés de rigoles le long du sol humide, à l'aide d'un bâton qu'il avait coupé avec son couteau, dans un coudrier. Il en eut pour trois quarts d'heure. Ayant devant lui du temps de reste, puisque, le sachant occupé, on ne le réclamerait nulle part, l'habile

valet pensa pouvoir se lancer, au retour, à travers le chemin des écoliers. Il abandonna donc la grand'route et prit par les champs, histoire de visiter quelques pièces éloignées où l'on n'avait guère occasion de passer. Il s'arrêta bientôt au centre d'une lande bordant un champ de luzerne en bel état pour la saison.

— Une vergée perdue, remarqua-t-il. Des ajoncs, de la fougère et des cailloux. Si l'oncle Simon n'y plante point, rien n'a chance d'y pousser... De l'autre côté, c'est le chemin de la Gautheraie... La maison de Palmyre ne doit pas être loin...

Une rougeur monta au front du jeune homme... Il y était venu, et, ce dernier dimanche, M. le Curé lui avait dit clairement :

— Ce n'est point à toi à défendre Sainte. Je m'arrange pour veiller sur elle dans la mesure de mes moyens.

N'importe, il marchait vers la haie surplombant le chemin... Puis, s'abritant derrière un énorme châtaignier, il explorait le sentier.

Eh bien ! juste là, au-dessous de lui, il y avait une cabane dont le toit de chaume touchait le tronc de l'arbre, et c'était celle qu'il avait cherchée sans le vouloir, et à l'abri de la haie opposée, de l'autre côté de la voie tortueuse, Sainte était assise à l'abri du vent, dans un rayon de soleil ; les yeux baissés, elle tricotait de gros bas de laine de toison.

Afin de se dissimuler sans le moindre risque d'être découvert, Jacques se coucha à plat ventre, toujours derrière son châtaignier, et retint son souffle.

L'enfant lui apparaissait plus blonde encore et plus belle, toute rose et blanche, sous ses haillons, fleur d'églantier précoce, avec des mouvements doux comme en ont sans doute les anges, quand, envoyés sur terre par le Seigneur, ils ont revêtu une forme humaine.

Alors, il la contempla, et, curieux encore plus, il écouta de toutes ses oreilles.

La voix de Palmyre, partant du seuil de la chaumière, lui arrivait, nette et fêlée à la fois, bien qu'il ne vît point l'affreuse mécréante.

— Le temps est clément, aujourd'hui, ma fille, disait la vieille. Travaille, travaille... Le printemps vient, la saison où les jeunesses de ton âge s'en vont cueillir les violettes et les primevères... où elles entendent, le long des sentiers verts, les mensonges qui tuent... Toi, tu ne quitteras jamais Palmyre, et, elle seule, t'apprendra que la vie est mauvaise, qu'il fait bon, pour les misérables, les jours seulement où ils haïssent, où ils se vengent... Travaille... Quand tu auras achevé ces bas, nous les porterons à Avranches, chez Mme Daumel, la grosse cabaretière, qui a daigné nous en commander la façon. Elle nous payera à peu près. Tu tricotes fin et solide, mais les paysannes des villages voisins

ne nous confieraient, pour rien au monde, leurs chausses ni leurs jupons. Elles ont peur de nous. Ah ! ah ! ah ! Palmyre et sa fille sont, à leurs yeux, des bêtes malfaisantes, des loups-garous. Ah ! S'il est vrai que les morts entendent... Tes parents, Diane, frémissent dans leur tombe. Tu n'étais point née pour les mépris... Si certains vivants pouvaient savoir... Ils croiraient peut-être, ils seraient moins malheureux... Non !... Ils souffriront. Tu es désormais à moi toute seule. T'auraient-ils recueillie sur le grand chemin si tu étais tombée à leur porte ? J'en connais un qui t'aurait étouffée. Les papiers seraient détruits. Celui-là surveille un héritage. Ta mère mourut de froid et de misère. Je n'y suis pour rien. On ne tue pas sans motif. C'est moi, maintenant, qui suis ta mère.

— Vous m'avez arrachée à la mort, interrompit la douce voix de Sainte ; vous êtes ma mère ; je vous aime et je vous bénis.

Un rire de métal, sarcastique et mauvais, répondit à ces paroles.

— C'est le printemps, ma fille, reprenait Palmyre sur un ton de plaintive mélopée ; le soleil, déjà, réchauffe tes doigts engourdis. La saison des pauvres va naître ; nous aurons plus chaud, nous aurons moins faim. Des voix chantent dans ton cœur ; tu bénis et tu aimes ! Si je mourais demain, tu irais trouver le prêtre de Saint-Sénier, et tu lui dirais : Défendez qu'on brûle la

paillasse de Palmyre. Penserait-il y trouver de l'or ou des billets de banque ? Il se tromperait. Un jour, toi, tu deviendras riche, s'il me plaît, à moi. Je suis si vieille, si vieille... Ai-je fini de mourir ? Tu n'as pas souffert, comme moi, de ce pénible hiver. Tu as vécu toujours ici, en cette hutte infecte... Il y eut autrefois une autre Palmyre, celle-là naquit et fut élevée au château, en compagnie du marquis de Saint-Loup et de ses sœurs... des femmes qui sont mortes... je sais pourquoi. Elle était belle, jeune, aimable, intelligente, savante, gâtée, la Palmyre d'autrefois... Tu as vingt ans ; tu ne m'as point échappé encore... Elle souffrit les tourments de l'enfer, la Palmyre dont je parle, mais elle se vengea. Elle se venge encore. Connais-tu l'intendant du château ? Il s'appelle Saint-Loup. C'est un petit cousin du maître. J'ai osé aller mendier chez le concierge, il y a six mois. L'intendant s'y trouvait. Il me fit jeter à la porte sans un morceau de pain, disant : Le marquis défend qu'on reçoive cette misérable. Mais les domestiques vont colportant partout, que M. l'Intendant est dur au pauvre monde, et le marquis bien malheureux. La marquise est morte, ses fils aussi. Je n'y suis pour rien. Son plus jeune fils vivait encore il y a vingt ans. Maintenant, il est mort. Palmyre est sorcière. Prends garde à l'intendant du château. Cache-lui ton visage. Il est le seul héritier du marquis. Une belle fortune, celle de M. de Saint-Loup. De

l'argent, des terres, des diamants, et des livres... où l'on apprend à ne pas redouter le ciel, et à dérober à l'enfer ses secrets... Allons, debout, fainéante, il n'y a plus chez nous une goutte d'eau pour la soupe. Va-t-en au puits, emplir les pots en grès... Tricoter ! Ouvrage de demoiselle. Toi, tu es la fille à Palmyre.

Jacques voyait, maintenant, la soi-disant sorcière au milieu du chemin, menaçant l'enfant de son bâton. Celle-ci s'était levée, une larme coulait sur sa joue. Elle pénétra dans la chaumière, et en ressortit bientôt, munie de deux buires de respectable grandeur. Puis, lentement, elle se mit à remonter le chemin creux, dans la direction de la fontaine, sans doute. Rampant le long de la haie, le jeune homme la suivit.

— La mégère est folle à lier, songeait-il. Elle se souvient du temps passé, et elle est toujours en colère. Les livres trop savants, la boisson, la misère, la vieillesse lui ont troublé la cervelle. Elle finit par se croire, pour de bon, un peu sorcière, et elle emmêle des tas d'histoires dans sa pauvre tête... Si une innocente ne subissait les caprices de son cerveau fêlé... Que la misérable ne batte pas Sainte aujourd'hui, par exemple... Je surveille ! Sans faire tort à mon oncle Simon, je puis aller voir au moins jusqu'à la fontaine.

. . . .

Sainte marchait le long du chemin creux, agile et gracieuse. Dès le premier tournant, ayant

oublié sa misère, elle avait lancé à travers les airs un gai refrain appris autrefois à l'école :

« Pilons, pilons, pilons l'orge,
« L'orge pilée reviendra.
« Passe par ici et moi par là,
« L'orge pilée reviendra.
« Pilons, pilons, pilons l'orge :
« L'orge pilée reviendra. »

La fontaine jaillissait à cinq cents mètres, au pied de la haie. Une étroite margelle de granit retenait ses eaux limpides et profondes. L'enfant, y étant parvenue, s'agenouilla sur le bord. Elle posa près d'elle l'un de ses vases, et plongea l'autre dans l'onde claire, après avoir relevé sa manche jusqu'au coude. Son corps frêle ployait démesurément sous le fardeau de la buire pleine qu'elle s'efforçait de tirer à elle...

Une voix partie du champ voisin, l'interpellant, la fit tressaillir.

— Espérez-moi un peu. Ces pots sont trop lourds pour vous. Je vais vous aider...

Ayant réussi à mettre en sûreté le récipient, elle leva les yeux et, sur la haie, au-dessus de la fontaine, elle aperçut Jacques Rude.

Or, dans ces yeux fixés sur lui, le jeune homme n'ayant lu ni crainte ni colère, bondit dans le chemin, leste comme un chevreuil. Et, sans parler, prompt et adroit, il remplit le second vase en un tour de main.

Alors, la jeune fille lui sourit et lui dit doucement :

— Merci, Jacques Rude. Voilà deux fois, depuis peu de temps, que vous me rendez service. Je ne l'oublierai jamais, n'y étant guère accoutumée, et le bon Dieu vous le rendra.

— Entre pauvres gens, c'est bien le moins qu'on s'oblige, Sainte, répondit Jacques d'une voix qui tremblait.

Sainte l'interrompit. Une lueur joyeuse brillait dans ses yeux bleus.

— Vous savez mon nom, mon vrai nom, mon nom de chrétienne, remarqua-t-elle, émue. Qui vous l'a dit ? Palmyre m'appelle Diane, les autres me nomment la fille à Palmyre.

Il conta simplement :

— Monsieur le Curé est mon ami et le vôtre. Il m'a parlé de vous. Je tiens de lui que vous n'êtes point la fille de Palmyre.

— Palmyre m'a recueillie, nourrie, élevée, reprit la petite. Elle m'aime à sa façon. Je ne puis me tourner contre elle avec tous ni l'abandonner. Cependant, quand elle me menace très fort, je me prends à songer à ma vraie mère qui, sans doute, veille sur moi du haut du ciel.

— Ma mère est aussi au ciel, murmura Jacques. Nous nous aimions tant ! A cette heure, je suis comme vous, bien seul et bien triste... Sainte, si, quelque jour, vous aviez besoin d'un ami, si vous aviez peur, appelez, je viendrai.

Sainte baissa les yeux. Une rougeur envahit ses joues.

— Je vous appellerai quand j'aurai grand peur ou très mal, promit-elle naïvement, et j'expliquerai à M. le Curé comment, nous étant rencontrés, nous sommes devenus amis. Au revoir. Le temps passe vite. Il n'y a pas une goutte d'eau dans la maison. La mère va s'impatienter.

Elle se baissait, et saisissait ses deux buires. Il se précipita.

— Laissez, pria-t-il, je les porterai jusque chez vous.

Mais, déjà, elle s'éloignait, lui disant adieu d'un gracieux geste de sa tête mignonne, et, l'avertissant :

— Non, non, ce n'est pas possible. Palmyre se mettrait en colère. Il ne faudrait pas, croyez-moi, chercher à nous revoir souvent. Au revoir... Ah ! comme je suis contente, aujourd'hui !

Le fameux premier valet demeura planté comme un mai auprès de la fontaine, tant qu'il put suivre des yeux la vision printanière...

Etait-elle assez accorte, avenante et jolie, la pauvrette ! Une vraie princesse des antiques poèmes, en dépit de ses haillons. Certes, la cousine Marie, si riche et si cossue, n'aurait pu rivaliser avec elle, en matière de beauté. Aussi, combien elle en était jalouse ! Elle disait, en parlant de la pauvre enfant : laide comme le diable, et méchante comme sa mère.

Le rêveur s'empressait de reprendre le chemin de la ferme, en évitant la sente de la sorcière. Pourtant, il aurait désiré, une fois de plus, apercevoir Sainte... Il ne le fallait pas, crainte de l'exposer à la colère de la vieille... Sainte !... Il se prenait à murmurer ce nom pour l'unique plaisir de l'entendre... Qui donc avait été sa mère ?... Une mendiante morte de froid, une nuit d'hiver, sur la route... Le poupon avait l'air d'un enfant de riche, déclarait M. le Curé. Palmyre, alors que Jacques l'écoutait derrière le châtaignier, avait raconté d'étranges histoires... Elle avait parlé de papiers, de haine, de vengeance, de richesses qu'elle pourrait donner à Diane, des habitants du château, de l'intendant qui les détestait, elle et sa fille...

Comment donc n'avait-il pas songé à se renseigner, près de sa jeune amie, sur toutes ces choses ?... A quoi bon ?... Elle lui eût confié, peut-être, comment Palmyre, déraisonnant à cause de son grand âge, embrouillait, en un écheveau confus, les événements passés et les présents, comment, se posant en devineresse, elle avait pris l'habitude de feindre de tout savoir.

Cependant, si elle disait vrai, Palmyre !... Si elle rendait Sainte riche, riche, plus tard... Quand Sainte serait riche, hélas ! elle ne serait plus l'amie de Jacques Rude, ils se trouveraient séparés pour toujours, parce que, lui, resterait toujours pauvre. On gagne bien peu d'argent

lorsqu'on va droit son chemin, et qu'on a une grande fierté dans l'âme, l'horreur de flatter les forts et de s'agenouiller dans la boue.

Le jeune homme soupira longuement. Deux minutes plus tard, il riait bien fort. Sainte serait bien vieille, quand elle deviendrait riche, et elle lui avait promis de l'appeler si elle avait grand peur ou très mal.

Il riait encore, et sifflait, et chantonnait en pénétrant dans la cour des Quatre Châtaigniers, où, dès l'entrée, il croisa sa tante qui, goguenarde, l'interpella.

— Dites donc, le beau valet, vous voilà de bien bonne humeur, aujourd'hui. Vous regardez plutôt noir à l'ordinaire. N'auriez-vous pas été boire un coup de trop au bourg, sous prétexte de visiter le grand pré?

En vérité, le neveu ne se fâcha pas ; il rit encore plus fort.

— Not' maîtresse, répondit-il, je ris parce que je suis content, et je suis content d'avoir préparé de l'ouvrage. Nous creuserons des rigoles, encore des rigoles ; nous récolterons de bon foin, nos bœufs auront les jambes au sec.

— C'est bon, c'est bon, approuva Fanchette, d'un air vexé. Où vous en allez-vous, à cette heure ?

— Donner un coup de bêche au potager. Il est temps de penser aux semis de printemps. C'est l'avis du patron.

Il partit sur ces mots, résolu à ne point entendre de nouvelles observations.

La fermière continua vers la laiterie.

— Un drôle de gars, songeait-elle, un singulier domestique ! Il ne se plaint jamais, ni du traitement, ni de la nourriture ; il travaille comme dix ; il ne nous a pas encore réclamé un sou pour ses bêtes, et il nous a donné son argent sans reçu. Le domaine lui semble aussi cher qu'à nous. Quel intérêt peut-il bien y avoir ! Il paraît se soucier de notre Marie comme d'une guigne... C'est de ce côté-là qu'il faudrait chercher, tout de même. Ah ! mon gaillard, tu es rusé peut-être, sous tes airs d'imbécile, mais, tu n'en remontreras pas à Fanchette Rude !... Il en ferait, ma foi ! accroire à son oncle. Simon n'est pas un peu fier d'avoir découvert cette merveille de valet. Tant mieux, si ça dure ! Nous en profitons. Je ne me débarrasserai point sans raison d'un neveu qui ne coûte guère et travaille dur. Mais, je le surveillerai ferme, et ne lui passerai pas plus à lui qu'à un autre.

Ah ! dam ! C'était une maîtresse femme, Fanchette Rude, tenant sa maison, et menant son monde. Elle fit comme elle l'avait dit, du reste ; elle surveilla le neveu, ferme et longtemps, mais elle ne le prit jamais en défaut. Pour un drôle de valet, c'était un drôle de valet.

Le printemps passa, vint le temps des foins,

époque des journées brûlantes, des travaux à la fois pénibles et joyeux.

Pierre Branchu continuait à fréquenter, le dimanche, la ferme des Quatre Châtaigniers. M. et Mme Rude le recevaient bien. Marie l'accueillait gaiement, sans cependant s'engager, vis-à-vis de lui, par une promesse formelle.

Jacques, le jour du repos, se rendait aux offices et au presbytère. De loin, quelquefois, il entrevoyait Sainte. Suivant les avis de M. le Curé renseigné par l'enfant sur leur rencontre à la fontaine, il n'avait point tenté de se rapprocher d'elle, et la jeune fille ne l'ayant point appelé, il en déduisait qu'elle n'avait eu ni très peur ni très mal. Occupé d'ailleurs du matin au soir, durant la semaine, il en arrivait à songer uniquement à l'herbe odorante qu'il soignait pour le plus grand profit de maître Simon et de son épouse. L'aube le voyait souvent seul, assis sur la faucheuse ou le râteau mécanique, guidant, rênes en main, à travers les prés, les chevaux vigoureux attelés aux lourds outils. Solitaire et splendide, les bras agiles, le torse solide, la poitrine dilatée sous la chemise de toile gonflée par la brise, le front fièrement levé vers le ciel illuminé de merveilleuses teintes d'aurore, il semblait un jeune dieu, maître du monde.

Cette heure matinale, la meilleure, s'écoulait vite. Les compagnons, nombreux en cette saison, arrivaient très tôt. Il fallait, en même temps, gar-

der une autorité suffisante, et ménager la susceptibilité des ouvriers agricoles. Le maître et la maîtresse étaient là, il est vrai, veillant à tout, et piochant comme les autres, mais trop contents de pouvoir rendre le premier valet responsable de ce qui clochait parmi la gent ouvrière.

Marie travaillait à la tête des faneuses, un peu ennuyée parce que les jeunesses de son âge, gaies et coquettes, n'avaient guère accepté de venir faner aux Quatre Châtaigniers, cette année-là. Dame Fanchette exigeait un tel labeur de ses servantes, et regardait de si près aux vivres !

Quelques vieilles, infirmes ou mal cotées dans le pays, qu'on ne payait pas cher, composaient, en partie, l'équipe des femmes. Après tout, Mlle Rude y trouvait son avantage. Elle était bien la reine de ces lieux. Cependant, au fond d'elle-même, il y avait un regret de ne point l'emporter de plus haut.

Or, un dimanche de ce mois de juillet, où l'on fanait si fort, vers les six heures du soir, les propriétaires de la grande ferme, père, mère et fille, venant de reconduire Pierre Branchu, s'asseyaient à l'ombre, sur un banc, devant le logis. Ils devisaient des charretées de foin sec et beau que l'on avait déjà remisées dans les greniers, de l'aide promise, pour la semaine suivante, par le futur fiancé, de la mauvaise foi et de la paresse des salariés.

— Vous n'oserez plus me reprocher d'avoir amené mon neveu, remarqua Simon.

— Il travaille en propriétaire, c'est vrai, fit Marie ; le gros Joseph, et François le fainéant, se croient obligés de l'imiter.

— Ce gars-là n'est point franc, ne put s'empêcher de récriminer Fanchette.

— Un vrai chef de culture, tout de même, insista sa fille. Adroit, beau garçon. S'il était plus aigrefin, il se tirerait, pour son compte, à la tête d'une métairie...

— Faudrait voir, ricana dame Rude... Et puis, vraiment, je ne m'en vais point le lui apprendre. Qu'il en fasse à son idée. Où prendrait-il de l'argent ? Un sans le sou ne saurait songer à se mettre à son compte. Qui nous arrive ?

Une forme svelte apparaissait à l'extrémité de la cour. Attachés, les chiens aboyaient en tirant sur leurs chaînes. Marie s'était mis la main en abat-jour devant les yeux. Elle déclara, après un instant :

— C'est la fille à Palmyre. Ah ! l'effrontée ! Elle sait bien que nous ne voulons point lui donner, pourtant.

— Laissez-la approcher, dit la mère. Elle aura son compte.

Tous les trois alors se prirent à rire, contents et féroces.

L'enfant s'avançait, très pauvrement vêtue

d'une jupe de cötonnade d'un bleu passé, lui descendant à la cheville, d'un corsage de toile bise voilé d'un fichu rouge. Elle était chaussée de sabots et coiffée des lourdes nattes de ses cheveux blonds. Elle s'arrêta devant les riches fermiers.

— Bonjour, la compagnie ! dit-elle de sa voix claire et douce. Nanon, la servante de M. le Curé, m'a appris que vous aviez encore besoin de faneuses. Voulez-vous me prendre ? La mère est malade ; elle ne peut guère sortir ces jours-ci. Nous avons besoin de gagner quelques sous pour acheter du pain.

Le fermier eut un gros accès de gaieté.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Tu en as un aplomb, la fille ! Ainsi, quand la vieille Palmyre ne maraude plus, il n'y a pas de pain dans votre huche ? Et c'est la servante de M. le Curé qui t'adresse à nous ? Ils ne redoutent donc point la graine de sorcière au presbytère ? Ils n'y manquent guère d'eau bénite, évidemment.

Déconcertée, la jeune fille baissa la tête, mais répondit :

— M. le Curé ne m'a jamais refusé une aumône. Il sait bien que je ne suis pas sorcière. Sa servante m'a envoyée chez vous parce que, dans les grandes fermes comme la vôtre, on manque généralement de bras au moment des travaux.

— Parbleu ! c'est si simple ! approuva Fanchette. Vous n'en pensez guère long, maître Si-

mon, et ce n'est vraiment pas le cas de le prendre sur ce ton vis-à-vis de M. le Curé, de sa servante et de l'eau bénite du presbytère. Nous n'avons jamais été mal avec la cure, Dieu merci. Un rapport est un rapport. Surveille la langue, mon homme. As-tu trop ou pas assez de faneuses ? Viens donc travailler demain, la fille. On te payera en apprentie. Tu n'as guère l'habitude de notre ouvrage. Vingt sous sans la nourriture. Tu nous arriveras à six heures, et tu t'en iras à huit. Ça te convient ? Sinon, cherche dans le pays qui voudrait t'occuper.

Sainte se prit à sourire.

— Je vous remercie, dame Rude, dit-elle. Je serai contente d'avoir vingt sous. J'apporterai mon pain.

La belle Marie leva les épaules.

— Je parierais que tu nous serais venue pour dix sous, railla-t-elle. Tu pourrais chercher longtemps qui t'occuperait dans le pays.

S'adressant à sa mère, elle continua :

— Pourvu que les femmes ne se gagent pas dans les fermes voisines quaud elles se verront en si bonne compagnie... Du reste, c'est au premier valet à choisir ses ouvriers et ouvrières. Peut-être a-t-il son compte pour la semaine qui vient.

— Je me moque du premier valet, s'exclama dame Rude presque en colère. Deux bras à vingt sous ne représentent pas une mauvaise af-

faire. Si la petite paresse, on la congédiera le premier soir. Le jour où l'un de mes domestiques s'avisera de me contredire, il pourra prendre la porte. Quant aux femmes occupées aux Quatre Châtaigniers, elles y resteront, et pour cause. Va-t-en, la fille, et rejoins-nous demain à six heures. Vingt sous par jour, et pas nourrie. C'est entendu.

— Oui, Madame Rude. Bonsoir la compagnie, et merci.

L'enfant tournait les talons rapidement, franchissait la cour, et disparaissait derrière la barrière. Elle se sentait le cœur léger, la petite Sainte, et elle marchait allègrement. Vingt sous, c'est une grosse somme. Peut-être n'aurait-elle pas besoin de l'entamer pour se nourrir si le pain du logis y suffisait. On recevrait bien encore de ci, de là, quelques aumônes. En admettant qu'on l'occupât une semaine, elle aurait gagné six francs... Douze francs en deux semaines... Combien elle serait fière de remettre son trésor à Palmyre ! Celle-ci n'oserait plus proférer l'ordinaire plainte : « Tu m'as été, tu m'es encore une lourde charge ». Lui avait-elle assez répété aussi : « Cherche de l'ouvrage ! » Pour lui obéir, Diane en avait demandé à Nanon, la gouvernante de M. le Curé, qui l'avait envoyée aux Rude, et les Rude avaient daigné accepter ses services bien que le maître l'eût d'abord plaisantée et rabrouée. La fille des ri-

ches fermiers, non plus, ne s'était point montrée accueillante. Une belle fille, si bien vêtue d'une robe cossue faite à la mode! Sans doute, elle croyait Sainte sorcière, connaissant seulement son nom de Diane, et rougissait à l'idée de faner le lendemain à ses côtés. N'avait-elle pas mis en avant, vis-à-vis de ses parents, les droits du premier valet, pour les dissuader d'employer la fille à Palmyre?

Eh bien! le premier valet était l'ami de cette pauvre fille. Certes, il ne lui ferait point mauvais visage, et même elle se réjouissait grandement à la pensée de le revoir. Mais, prudemment, elle avait tenu cachée sa joie, tout au fond de son cœur, bien qu'elle ne doutât point de son ami, le seul qu'elle eût rencontré en ce monde. La souffrance éveille dans l'âme d'exquises pudeurs, une précoce expérience, le sûr instinct du péril prochain.

Sainte cheminait donc fort contente, sur la grand'route, dans la fraîcheur du soir.

Dix minutes après son départ de la ferme, Jacques arriva du potager où, depuis son retour des vêpres, il s'était occupé à faire filer des pois de senteur le long d'un mur.

Passant à portée des maîtres, il s'approcha d'eux, et entama même un bout de conversation.

— Voilà un temps qui promet. Le baromètre est à beau fixe. Si nous n'avons pas de pluie

9.

d'ici la fin de la semaine, les foins seront rudement avancés, patron. Moyennant cinq ouvriers de plus, la récolte serait achevée dans quinze jours.

— Où les prendre, les cinq ouvriers ? interrompit le patron, goguenard. Aujourd'hui, les gars ne veulent plus rester aux champs. Ils s'en vont travailler sur les lignes de chemins de fer, et, au bout de six mois, ils se mettent en grève parce qu'ils crèvent de faim. Enfin, ta tante vient tout de même d'engager une ouvrière, une bonne.

— Un fameux numéro, appuya Marie. Vous chercheriez longtemps avant de découvrir son nom.

— Son nom ? répéta le jeune homme. Je ne tiens guère à le connaître. La maîtresse sait choisir son monde. Je ne lui en remontrerai point là-dessus.

— Je le pense bien, fit Fanchette flattée, mais ne voulant point le laisser voir.

— J'avais pourtant répété au père et à la mère, reprit Mlle Rude, qu'ils auraient au moins pu vous consulter puisque vous êtes chargé d'organiser les équipes. La nouvelle venue apportera peut-être le désordre avec elle.

Un pli soucieux se creusa au front du domestique. Sa tante, qui ne l'aimait point, se serait-elle amusée à lui jouer un mauvais tour pour avoir le plaisir de se plaindre de lui, ensuite ?

Avec un peu d'anxiété dans la voix, il demanda :

— S'agit-il de Marion l'alcoolique ?

Marie dit non d'un signe de tête.

— De Xandrine la voleuse ? De Célina l'idiote ? De Jeannette la paresseuse ?

— Non, non, non.

— Alors, ça m'est égal ! s'exclama Jacques. On tirera parti de toutes les autres femmes.

Le père et la mère Rude eurent alors un rire narquois, et Marie se leva d'un bond ; puis, se dressant toute droite devant son cousin :

— Il s'agit de la fille à Palmyre, lui cria-t-elle.

Elle le regardait dans les yeux.

Quand, il y avait environ six mois, ayant rencontré, pour la première fois, Palmyre et sa fille, il avait été tourné en ridicule à propos de la soi-disant attention qu'il avait prêtée à ces femmes, elle, Marie, avait pris sa défense, et l'avait renseigné au sujet de ces créatures. Jamais depuis il n'en avait été question aux Quatre Châtaigniers, jamais il n'avait été rapporté par personne que Jacques eût revu les sorcières. Il leur réservait probablement tout son mépris. Que dirait la mère, s'il se fâchait tout net de e voir imposer Diane ?

Evidemment, il se fâchait, il avait un peu rougi, et il se grattait l'oreille.

Tout à coup, il envoya d'un coup de poing son chapeau sur le derrière de sa tête.

— Ce n'est pas après moi qu'elle a demandé, la fille à Palmyre ? s'informa-t-il.

Et, vivement, avant que personne eût eu le temps de lui répondre, il continua :

— C'est bien à moi, n'est-ce pas, de gager les ouvriers ?

Ah ! mais ! ces fanfaronnades.

Dame Rude éclata tout net.

— Est-ce qu'elle vous connaît, cette fille ? lança-t-elle. Elle s'est adressée aux maîtres, et elle a bien fait. Je l'ai louée parce qu'elle a deux bras et deux jambes solides, parce que je la payerai seulement vingt sous par jour et que je ne la nourrirai pas. Auriez-vous eu l'esprit de conclure un marché pareil, vous qui vous posez en chef de culture ? Ça vous offusque d'avoir une sorcière demain dans les prés ? Sorcière ou non, je m'en moque ; elle ne me coûte pas cher. Du reste, c'est la servante de M. le Curé qui nous l'a envoyée. Ceux-là nous prisent pour d'honnêtes gens.

Jacques répétait machinalement :

— Vingt sous par jour, sans la nourriture ! d'un air si complètement ahuri, que son oncle ne put s'empêcher de le secouer par le bras, conseillant :

— Remets-toi, garçon. La patronne a dit vrai. Pas la peine d'essayer de rien déranger après elle, crois-moi. C'est une maîtresse femme.

Marie crut devoir intervenir.

— Vous êtes surpris, furieux ? observa-t-elle. Je l'ai été aussi. Ajouter une païenne à notre équipe ! Ça nous portera malheur. Nous l'aurons assez dit, vous et moi.

Là-dessus, le jeune Rude se réveilla :

— Je n'ai rien dit, moi, ma cousine, fit-il, et, si je suis surpris, je ne suis pas furieux. La fille à Palmyre est à plaindre ; l'occuper, c'est faire une charité. Puisqu'elle a des bras et des jambes solides, on verra à lui donner du travail demain. Du reste, je n'ai point à contrecarrer les projets de la maîtresse.

Il se retira lentement.

Mlle Rude exultait.

— Un qui fait contre fortune bon cœur, remarqua-t-elle, et qui n'est pas content.

— Ah ! ça ne me gêne guère ! grommela Fanchette.

Simon ajouta :

— Bast ! un bon garçon ! Il n'aime pas à contrarier son monde.

Marie pensa :

— C'est égal, Diane, la païenne, devra trimer demain.

Elle eût été bien étonnée si elle eût pénétré l'intime pensée de Jacques.

Certes, le bon garçon, n'aimant pas à contrarier son monde, était plutôt en colère, à cette heure, et, s'il n'eût été excellent chrétien, il eût volontiers étranglé sa tante. Car, il jugeait

monstrueuse l'injustice de l'avare ménagère à l'endroit d'une enfant sans défense. Oser offrir vingt sous par jour à une fille de vingt ans, bien campée, pour l'occuper de six heures du matin à neuf heures du soir ! Ne pas la nourrir, alors que les moins ingambes des femmes gagnaient trente sous, leur pitance et du cidre ! Et se vanter d'avoir conclu semblable marché ! Le père, ainsi que l'héritière, du reste, en étaient, eux aussi, pâmés d'admiration. Pour la première fois, le valet osa penser que ces gens-là n'avaient ni cœur, ni conscience.

Et puis, il se reprocha tout de suite de l'avoir osé. C'était mal à lui. Ces gens étaient sa famille, famille hospitalière pour lui, après tout. Mis en leur place, il eût été, lui aussi, peut-être, dur au pauvre monde. L'amour de la terre et de l'or vous emplit entièrement un homme.

En ce qui concernait la fille à Palmyre, Jacques s'efforçait de se raisonner. D'abord, il ne pouvait se défendre de se sentir l'âme ensoleillée, à l'idée de la revoir le lendemain. Ensuite, il saurait, sans lui attirer de désagréments ni se compromettre lui-même, tout arranger pour le mieux, amener les maîtres à lui permettre le cidre et le lard, ménager ses forces, choisir les endroits où elle aurait à faner. Nul, devant lui non plus, ne devrait insulter la pauvre créature à cause de sa prétendue mère. Sur ce point comme sur tant d'autres, il exigerait, de

ses subordonnés, l'obéissance, ou bien il se fâcherait net, et planterait là les travaux. On tenait à lui encore, l'hiver était loin.

Ainsi, grâce à lui, Sainte serait moins malheureuse, et gagnerait en paix ses vingt sous. Que fût-il advenu d'elle, dans une autre ferme ? L'y eût-on même engagée ? Dans tout le pays, on fuyait le contact de la sorcière et de Diane. L'avarice seule de dame Fanchette valait du travail à la petite ; l'important était de le lui conserver.

Après souper, le jeune homme s'en alla dans la grange et mit en réserve, à l'intention de Sainte, une fourche légère et commode ; puis, il s'attarda longuement dans la cour, en compagnie des autres habitants de la ferme. Il chantait, il riait, il causait, s'amusait à tirer les oreilles de Yaume, et osait plaisanter agréablement sa cousine.

— Le gars me sait gré de l'avoir soutenu contre le père et la mère, songeait cette dernière. Je pensais bien arriver à le dérider à quelque détour.

VIII

La belle héritière des Quatre Châtaigniers n'aimait ni la tristesse ni les gens moroses. Au cours du dernier hiver, elle s'était dit, en pensant à Jacques :

— Si aux époques de la fenaison et de la moisson, il ne sait gaiement mettre en train sa bande, on s'arrangera pour s'en débarrasser.

Cependant, de le faire mettre à la porte, à cette heure, elle n'avait cure, bien qu'il se fût toujours plus soucié du travail que du plaisir, et qu'il n'eût point réussi, comme le grand Claude, le précédent chef de culture, réputé pour ses facéties spirituelles, à attirer, parmi ses ouvriers, nombre de jeunes fous et quelques jeunes folles. Elle le jugeait timide, et il lui plaisait ainsi. Sa tenue parfaite, ses vêtements cossus et simples, ses relations avec M. le Curé honoraient la maison. S'il eût possédé les écus de Pierre Branchu, elle l'eût volontiers choisi pour mari. Pierre Branchu était un bon garçon,

pas beau, mais suffisamment riche. Il devait venir aider à faner et à rentrer le foin chez son futur beau-père dès les premiers jours de la semaine.

Sa promise l'attendit le lundi matin pour se rendre dans les prairies. La journée s'annonçait belle et chaude. Il arriva vers les neuf heures. Il portait un costume de toile kaki flambant neuf, où flottait son corps un peu grêle. Elle était vêtue d'une robe de cotonnade à fond blanc, à fleurs bleues, et ses yeux noirs brillaient de jeunesse et d'entrain, sous son grand chapeau de paille. Dame Fanchette et Perrine, qui demeuraient à la maison, les examinaient d'un air de contentement profond.

Ensemble, ils gagnèrent le pré où l'on travaillait, un grand pré vallonné, planté, en son centre, d'un bouquet d'arbres : deux chênes séculaires, un châtaignier, étendant au loin leurs rameaux. Des talus un peu bas séparaient cette prairie des pièces de terre voisines, et de la grand'route ; une barrière largement ouverte y donnait accès. D'un commun accord, le fils Branchu et Mlle Rude s'arrêtèrent à cette barrière, afin d'explorer les entours.

Sous les arbres, à l'ombre, étaient posés les paniers à provisions, les cruches de grès remplies de cidre, les vêtements trop lourds, les outils de rechange. Tout à l'extrémité du champ, monté sur sa faucheuse, Jacques Rude, fier et

courageux, excitait ses chevaux de la voix, et se hâtait d'abattre l'herbe encore debout. Son oncle Simon le suivait, fourche en main, admirant la machine, la dégageant des brindilles, régularisant les couches odorantes. De ci, de là, des faucheurs achevaient de faucher les angles, les recoins où ne pouvait pénétrer l'attelage. Et, du haut en bas, faneurs et faneuses maniant leurs fourches en cadence, éparpillaient le foin dans les airs.

Du premier coup d'œil, Marie aperçut la fille à Palmyre travaillant à distance de ses compagnes, non loin des vieux chênes, ayant sa jupe passée de la veille, autour du cou son fichu rouge, et, sur la tête, un invraisemblable chapeau qui paraissait avoir subi les averses de maint été et les neiges de nombreux hivers. L'enfant semblait rivée à sa tâche. Elle ne prêtait nulle attention à ce qui se passait autour d'elle. Un mauvais sourire monta aux lèvres de la douce fiancée.

— Par charité, annonça-t-elle à Branchu, maman s'est laissé aller à louer la fille à la sorcière. Regardez-moi donc cette toilette et cette tournure ! Pourvu qu'elle ne nous porte pas malheur ! La pluie tombera demain, vous verrez. C'est qu'elle fait des manières, avec sa fourche, la diablesse !

Sainte ne songeait guère à faire des manières ; mais, ses mouvements gracieux, le charme de sa personne, ne pouvaient échapper à la vani-

teuse fermière. Un sentiment de haine étrange, de féroce jalousie, qu'elle n'eût certes avoué à quiconque, mordait Mlle Rude au cœur. De sa faucheuse, pourtant, Jacques ne voyait point la pauvresse, et Pierre Branchu riait à gorge déployée, disant :

— Drôle d'idée qu'a eue Maman Rude, tout de même. La petite a tout à fait la tournure d'une sorcière. Je ne voudrais pas boire après elle.

— On ne la nourrit pas, expliqua Marie. Je vais quérir ma fourche sous le châtaignier et rejoindre nos femmes. Les entendez-vous rire ? C'est le gros Joseph qui leur raconte des farces.

— Je descends dire bonjour au père, annonça Branchu, et puis, je travaillerai avec les faneuses.

En s'éloignant, il clignait l'œil d'un air qu'il croyait malin. La jeune fille fronça les sourcils.

« Pas méchant garçon, songeait-elle. M'est avis que j'aurais pu mieux rencontrer... Alors, il faudrait me décider à le prévenir... Il plaît à ma famille. »

Maintenant, munie de sa fourche, elle abordait le groupe des travailleurs. Ceux-ci l'avaient vue venir. Le bouvier, du reste, avait prévenu ses camarades. Tous la saluèrent : Bonjour, Mamz'elle Marie ! sans se déranger.

— Bonjour, bonjour, en v'là de l'herbe étendue depuis ce matin. Avec un soleil pareil, elle sera

bientôt sèche. On en rentrera de fameuses voiturées ce soir.

— Il faudrait être dix de plus au travail, observa Joseph.

— Où les prendre, ces dix? fit la jeune fille qui s'était mise à faner au premier rang des femmes. Maman a pourtant réquisitionné tout le pays. Diane est employée chez nous aujourd'hui. Toute seule dans son coin. Vous en avez donc peur, vous autres ?

Cette question s'adressait aux ouvrières. L'une d'elles répondit :

— Palmyre n'a point bonne renommée ; sa fille non plus. Tout le monde se méfie de ces créatures-là. Quant à en avoir peur, c'est autre chose ! Votre grand valet lui a indiqué son ouvrage. Elle le continue dans le sens où il le lui a montré. Nous aimons autant que ce ne soit point dans le nôtre. Et puis ! Dame Rude est libre d'occuper qui bon lui semble.

— Allons ! fit gaiement Marie, not' grand valet est un homme de tête. Il va s'arranger pour tirer parti de la gueuse.

— Elle est endiablée, la sorcière, hurla le bouvier. Depuis ce matin six heures, elle travaille sans lever le nez. Bonne acquisition pour la patronne.

Un éclat de rire général lui répondit. Puis, il y eut un silence. Les faneurs et les faneuses voyaient s'avancer, du bas du pré, les faucheurs

montant lentement le vallonnement, vers le bouquet d'arbres. C'était dix heures bientôt. On allait se reposer un quart d'heure, manger une bouchée, boire un coup. Une lassitude s'emparait des bras les plus en train, en même temps qu'une expression satisfaite se répandait sur tous les visages.

Maître Simon et Pierre Branchu; derrière eux, Jacques, François et deux hommes encore arrivaient près des gros chênes. Le maître eut un appel.

— Hé! là-bas, vous autres, un coup de cidre.

Lentement, les fourches furent posées à terre; plus lentement encore, en gens qui savent combien il est inconvenant et mal vu des maîtres d'abandonner trop tôt le labeur, les travailleurs et les travailleuses, Marie en tête, rejoignirent le propriétaire. Et puis, l'on s'assit en rond, et Jacques apporta les cruches, les écuelles, le panier de victuailles rempli jusqu'au bord d'excellent pain bis et de petit salé.

Ce fut une allégresse générale. Mlle Rude était installée à côté de Pierre Branchu qui lui contait, sans broncher, d'agréables choses. Le père riait sous sa moustache, et offrait des vivres à ses enfants avant de se servir lui-même. Le premier valet s'empara ensuite des provisions, et veilla, avec soin, au bien-être de ses gens. S'il exigeait du travail, il ne lésinait point sur la

nourriture. C'était un des gros griefs de dame Fanchette contre lui.

A cet instant, Marie trouvait, bien au contraire, qu'il remplissait sa tâche à merveille, vite, et de façon à contenter son monde. Elle écoutait d'une oreille seulement les propos de son futur fiancé, et elle riait aux éclats, espérant attirer l'attention de son cousin.

Il ne la regardait point, se pressant de découper pour le petit imbécile de Yaume une tranche de viande avec un énorme quignon de pain, et oubliant complètement de prendre pour lui-même une bonne part. Mais, voilà que, tout à coup, Yaume cria, la bouche pleine :

— Y a pas gras, chez Palmyre, cette semaine. La graine de sorcière est en train de grignoter, là-bas, du pain sec. Bien heureux qu'elle ne soit pas invitée à collationner avec nous. On en aurait eu l'appétit coupé.

Il allait en dire davantage. Un mot du premier valet l'arrêta.

— Tais-toi, mauvais gars. C'est triste de ne pouvoir toujours manger à sa faim. Tu es payé pour le savoir.

Il avait posé à terre la cruche qu'il avait en main, et, se tenant debout au milieu de l'assistance, il continuait, s'adressant à son oncle, tout en lançant à Marie un suppliant coup d'œil :

— Patron, il est convenu qu'on ne nourrit pas

cette petite, demeurée seule dans son coin, à cent mètres de nous autres. Pourtant, elle a pioché comme deux. Par cette chaleur, c'est grand'pitié qu'elle n'ait même pas un verre de cidre. Je crois avoir le droit de lui en porter une écuellée... la moitié de ma part s'il vous convient.

Simon eut un geste indifférent.

— A ton aise, mon gars, fit-il. S'il te plaît de te mettre à la demi-portion. Pourtant, ce qui est convenu est convenu, et cet arrangement-là ne satisferait point la bourgeoise.

En signe d'approbation, Marie avait incliné la tête. Ses sourcils s'étaient froncés ; elle avait tourné le dos à Pierre pour examiner le cousin d'un air courroucé. Celui-ci n'en écouta point davantage ; il remplit de cidre, jusqu'au bord, une large écuelle, et quitta, sans forfanterie ni crainte, le groupe bruyant.

De la place où elle s'asseyait seulette, près de sa fourche, sur le foin qu'elle avait fané, entendant de loin les éclats de rire des paysans qui la traitaient en bête dangereuse, Sainte aperçut le mouvement du jeune homme... Déjà, dès l'aube, il lui avait indiqué sa tâche avec de bonnes paroles, la plaçant de telle sorte qu'elle n'eût point à redouter la grossièreté de ses compagnons, et, elle l'avait tellement senti son ami, qu'il lui était monté, pour le reste du jour, de la gaieté plein l'âme. Son pain sec lui paraissait délectable ;

elle ne déplorait point, ayant pourtant très chaud et très soif, l'obligation où elle se voyait d'aller puiser de l'eau au ruisseau voisin...

Cependant, Jacques était à ses côtés. Elle s'était levée à son approche. Doucement, il lui souriait. Dans un geste engageant, il lui présentait le rafraîchissant breuvage qu'il avait apporté.

— Buvez si vous avez soif, Sainte, proposa-t-il. Le cidre n'est pas fort, mais, frais et sain. En voilà une pleine écuellée.

Elle répondit :

— Merci, Jacques Rude. La patronne ne devait pas me nourrir.

Il déclara :

— J'ai prévenu le patron.

Alors, elle n'hésita plus. Rouge de plaisir, elle étendit la main, et se désaltéra à petites gorgées. Il la contemplait... sa jolie tête légèrement rejetée en arrière découvrant son cou blanc et flexible, la taille fine, ondulante et gracieuse, et, néanmoins, des hanches robustes sous la jupe de cotonnade bleue... Et des pieds !... mignons et potelés comme des pieds d'enfant, enfouis dans de gros sabots rouges.

Ce fut fini au bout d'un instant... Avec un soupir de satisfaction, elle lui rendit le vase de grès, mi-plein encore. Alors, il le vida d'un trait ; puis, tous les deux recommencèrent à se regarder sans se parler, et à rire très fort.

On riait aussi, à l'abri du gros chêne, mais, de plus, on jasait. Le bouvier pérorait, triomphant.

— Je sais que not' chef de culture est votre parent, Mamz'elle Marie, disait-il, et, je ne voudrais pas vous manquer. Tout de même, vous ne nierez plus qu'il recherche la fille à Palmyre. Je vous prévins dès le premier jour. Ils se rencontrèrent sur la route ?... Pan ! Voilà !

Brigitte, la louche, se pâmait d'aise.

— Ah ! ah ! ah ! ricanait-elle. Vrai de vrai, Mamz'elle Marie, ils se conviennent. Si la patronne était là, elle serait de notre avis.

— Garde ta langue, Brigitte, conseilla maître Simon. Ce valet travaille, et il est bien libre de choisir sa future espérée comme il l'entend.

— Une sorcière ! interrompit François. C'est du toupet.

— Chacun son goût, mon brave, s'écria Pierre Branchu, trop heureux, ce jour-là, pour critiquer quelqu'un. Il a envie de se marier le premier valet ? Eh bien, il a raison ! Sa fiancée est aussi belle que toi, Brigitte, pour le moins. Je vais lui annoncer tout à l'heure que je lui payerai son dîner de noces. Ça lui donnera du cœur au travail. Nous serons tous de la fête ; nous chanterons, nous danserons.

Debout, soudain, il se prit à agiter ses bras, à chantonner un refrain, à mettre en branle ses jambes trop grêles dans son pantalon trop large,

tout en adressant force clins d'œil à sa fiancée de demain. Silencieuse, celle-ci l'examinait, et bientôt, avec un imperceptible mouvement d'épaules, elle détourna la tête. Elle regarda Joseph, François, les autres ouvriers les uns après les autres. Ils riaient bêtement, et mangeaient salement.

Là-bas, tout près de Sainte, la silhouette fine et hardie du premier valet se profilait le long d'un rayon d'or venu du grand soleil. La jeune fille sursauta.

— Marier notre valet? fit-elle lentement. Tu as là une riche idée, Pierre. Celui-là ne se mariera que pour se mettre à son compte, vous verrez. Et où en retrouverons-nous un pareil? Hein! papa, qu'en penses-tu?

— Qu'il faudrait entreprendre le tour de France pour l'appareiller, avoua Simon. Elle est pratique comme sa mère, notre fille, entends-tu, Pierre Branchu?

— Oui-dà! père Rude.

— En vérité, reprenait Marie, vous n'êtes pas à moitié bavards, tous. En voilà des histoires pour une écuellée de cidre! Vous seriez un peu jaloux de ce fameux domestique que nous n'en serions point surpris. Elle lui plaît parce qu'elle travaille, cette ouvrière. Parce qu'il s'y connaît en besogne, il a jugé qu'elle avait largement gagné un rafraîchi. N'est-il pas trop savant pour croire aux sorciers? Il a raison. Diane mangera

aussi une tranche de lard. Coupes-en un morceau, François.

François obéit, essuyant un couteau sur sa manche, et disant :

— Faites excuse.

Le maître, les serviteurs, Branchu, se tenaient bouche bée, immobiles, les yeux écarquillés, tandis que, dédaigneuse, les poings sur les hanches, Mlle Rude les toisait du haut en bas. Tout à coup, elle s'empara de la tranche de lard coupée, la posa sur un bout de pain, et s'en alla dans la direction de la pauvresse.

C'est qu'elle en avait assez, Mamz'elle Marie, des plaisanteries de ces imbéciles, et aussi, de l'indifférence du cousin Jacques, et encore du tête à tête entre ce dernier et la mécréante. Ainsi, ces gens s'imaginaient que le chef de culture était entiché de la fille à Palmyre, alors que, vis-à-vis de la plus riche héritière du pays, rencontrée tous les jours, plutôt aimable et prévenante, il se montrait froid comme un glaçon, ne manifestant, à l'endroit de l'heureux Pierre Branchu, le moindre sentiment d'envie ? Elle avait pourtant, à l'intention du cousin, joué la fiancée ravie à l'égard de ce pauvre Pierre, un bon garçon, vilain, hélas ! Autant aurait valu battre l'eau de la mare pour épouvanter les grenouilles. Ce grand benêt de Jacques se jugeait si petit et avait une telle frayeur de dame Fanchette, qu'il ne voulait rien, rien voir. Il aimait

seulement les princesses de ses livres écrits à rebours, et la belle Marie enrageait, sans même oser se le confier à elle-même.

Tant et si bien, pourtant, qu'elle marchait vers la fille à Palmyre, avec un morceau de pain et une tranche de lard. Elle lui tendit le tout en l'abordant.

— Prenez, ordonna-t-elle. Vous avez, aussi bien que les autres, gagné la collation.

La voix était dure, le regard acerbe. Sainte pâlit.

— Je n'ai plus faim, répondit-elle, et j'ai bu à ma soif. Merci, Mamz'elle Rude.

Un éclair de contentement avait brillé dans l'œil de Jacques.

— Merci, cousine Marie, répéta-t-il. Je me suis toujours dit que vous aviez bon cœur. La petite mangera vos provisions à midi, et on lui rapportera du cidre.

La pauvresse, à ces mots, tendit la main ; la riche paysanne y déposa son offrande, et, durant un instant, toutes les deux s'observèrent, à la fois curieuses et hostiles ; puis, Diane reprit sa fourche, tandis que Marie, lui tournant brusquement le dos, rejoignait en deux bonds son cousin qui retournait vers le maître.

— Je vous ai laissée parce qu'il est grand temps de se remettre au foin, expliqua-t-il quand elle fut près de lui. Profitons du beau temps que le bon Dieu nous envoie. Ah dam ! Mamz'elle

Marie, vous avez fait, aujourd'hui, une vraie charité. Cette petite ne se régale pas tous les jours.

Le jeune homme parlait à sa cousine comme il ne lui avait jamais parlé ; respectueusement, et d'une voix douce que n'avait point Pierre Branchu. L'enfant gâtée souriait :

— Peuh ! fit-elle. C'est dommage d'être bon pour des gens pareils.

— Ces femmes ne sont pas aussi mauvaises que vous le croyez, allez, avança Jacques. Il ne faut pas toujours écouter le mal.

Elle ne répliqua point, afin de ne pas l'indisposer. Il lui plaisait qu'il l'admirât comme l'avaient admirée tant d'autres... Ils cheminaient côte à côte, contents tous les deux. Le père les interpella quand ils arrivèrent près de lui.

— Eh bien ?

— Eh bien ! fit Jacques, c'est une travailleuse. Mamz'elle Marie trouve, comme moi, qu'elle n'a volé ni son pain, ni son lard, ni son cidre.

« Allons, les gars et les filles, au foin, et vite ! On en a mis du temps pour manger une bouchée et boire un verre

Sans un murmure, tous furent sur pied en un instant. Il avait une façon de mener son monde, le premier valet !

On en rentra encore des charretées de foin, cette journée-là ! Il en fut abattu de l'ouvrage ! Le soir, vers les sept heures, Pierre Branchu

était sur les dents. Il en oubliait sa fiancée, alors que le jeune Rude, debout encore sur la dernière charrette, splendide et fort, sans une goutte de sueur au visage, saisissait à pleins bras l'herbe que lui passaient les ouvriers au bout de longues fourches de fer, et l'entassait en équilibre. Un pareil cultivateur aurait donné du cœur aux plus fainéants.

De retour à la ferme, il détela les chevaux lui-même, surveilla ses gens jusqu'au dernier moment, et ne parla plus d'offrir à manger à Sainte, afin de ne pas monter dame Fanchette contre elle ; toutefois, il la congédia dès qu'il le put, pour qu'elle eût le temps de se reposer une longue nuit, et il lui dit : « A demain ! » de bon cœur et de bonne amitié. La maîtresse, alors présente, le remarqua.

— Hein ! tout de même. Qui l'a gagée ? Est-elle pire qu'une autre, la fille à Palmyre ?

— Elle pioche dur, accorda-t-il. Si la sorcière venait à manquer, elle ferait une bonne servante.

Après souper, chacun s'en alla se nicher en hâte au creux de son lit. Le futur fiancé lui-même ne s'éternisa pas et regagna presque tôt le logis paternel. Seule, Marie s'attarda dans la salle commune où couchaient son père et sa mère. Ils commençaient à se dévêtir, et elle demeurait là encore, assise devant la table, la tête dans ses mains.

— Ah ! ça, dis donc, petite, remarqua tout à

coup Fanchette, vas-tu te décider à monter chez toi ? Es-tu si lasse ? Tu m'as l'air de dormir debout.

La jeune fille redressa son front.

— Lasse ? railla-t-elle, pour une chaude journée ? On est autrement solide. Mais dam ! J'en aurais long à vous conter si je ne craignais de vous déplaire.

Intriguée, dame Rude cessa d'ôter les épingles de son fichu, et se posa, les poings sur les hanches, devant sa fille, interrogeant :

— Qu'y a-t-il encore ?

Simon accrochait sa montre à un clou, près de la cheminée. Il conseilla :

— Couchez-vous, bavardes ; vous causerez demain.

Cependant, il prêta l'oreille.

L'enfant lançait d'un ton méprisant, presque colère :

— M'est avis que Pierre Branchu est un failli gars.

Ses parents, ahuris, ayant gardé le silence, elle continuait :

— Il n'en pouvait plus ce soir, parce que nous l'avons obligé à travailler toute la journée. Quoi qu'en dise son père, il n'a guère l'habitude de se gêner. Ce sera un triste patron à la tête d'une ferme comme la nôtre... Je ne le déteste pas... Oh ! non ! Il n'est pas méchant... Il ne me contrariera guère quand je serai sa femme... S'il

était seulement un brin plus riche... J'aurai plus que lui, et il ne sera ni du matin ni du soir pour grossir sa bourse.

— C'est vrai qu'il n'est pas brave comme le premier valet ! laissa échapper Fanchette. Mais il a le moyen de se permettre un peu de repos. Sa fortune vaut la tienne, et mieux, ma fille. Tu réfléchis trop, tu ne trouveras jamais chaussure à ton pied. Nous avons de l'argent et du bien. N'en demande pas tant, vois-tu.

Simon avança dans un éclat de rire :

— Ne lui reproche donc pas d'être la fille de sa mère.

— N'empêche, interrompit Marie, que ma mère ne se maria pas avant l'âge de vingt-cinq ans. Alors, elle vous épousa. Vous n'étiez pas riche. Intrépide et vaillant, en revanche... Vos affaires n'ont pas trop mal tourné.

La maîtresse leva les bras au ciel.

— En v'là des raisonnements ! s'exclama-t-elle. Il a coulé de l'eau sous le pont depuis not' mariage ; les temps sont changés. Il faut le double aujourd'hui pour se tirer d'affaire.

— Aussi, j'avais espéré épouser plus riche que Pierre Branchu. On ne me demande point, d'ailleurs, parce qu'on nous croit fiancés. Vous lui aviez permis de fréquenter la maison afin de juger s'il me plairait. Eh bien ! il me déplaît. Il est fainéant, bête et vilain. Je m'ensuis, une fois de plus, aperçue aujourd'hui. Prévenez

donc son père d'avoir à le garder... Je ne me marierai pas tout de suite.

Elle déclarait effrontément ces choses, et la mère, abasourdie, presque convaincue, se contentait de lever les épaules, ne découvrant aucune bonne raison à lui opposer.

Ce fut Simon qui, s'approchant de sa femme, parla, observant :

— Tu es trop intéressée, trop difficile. Pierre Branchu serait, pour de plus huppées que toi, un beau parti. Oh ! je ne te forcerai point à te marier malgré toi. Mais, dis-moi, là, voyons, en connais-tu des tas de garçons à leur aise, ayant du bien au soleil, qui consentiront à faire valoir les Quatre Châtaigniers avec le beau-père et la belle-mère pendant quelques années ? Nomme-moi dans le pays, à cinq lieues à la ronde, un homme aussi cossu, susceptible de penser à toi.

Les joues de la jolie fermière s'empourprèrent. Une flamme brilla dans son regard.

— Vous en nommer ? fit-elle. Ce n'est pas malin. J'en connais de plus beaux, de plus forts... un, très, très riche. Savez-vous, mon père, avec quelle fille du pays, à cinq lieues à la ronde, on mariera le fils Michon des Piquets ? Celui-là est plus âgé, mais aussi beau que Pierre Branchu, et, il a le moyen de vivre tout à fait en monsieur. Il ne sort guère de chez son père ; il ne saurait aller chercher fortune très loin. Ma bourse est rondelette, si elle n'égale

pas la sienne. Quand il lui plaira de prendre femme, pourquoi ne penserait-il pas à moi ? Vous saluez le papa qui vous serre la main à la sortie de la messe le dimanche. J'ai donc décidé que je ne me marierais point avant le fils Michon. Le jour où je le verrai mener sa promise sur le chemin de l'église, je choisirai à mon tour.

Un sourire de contentement entr'ouvrait les lèvres de Fanchette. Pourtant, elle se voila la face, et soupira :

— Penser qu'elle a jeté son dévolu sur le fils Michon, l'effrontée !

Le père tourna brusquement le dos aux deux femmes.

— Ne vous imaginez, ni l'une ni l'autre, que j'aborderai cette question avec M. Michon, grommela-t-il. Ah ! je serais bien reçu, si j'allais lui offrir, en même temps, ma fille et ma bourse. L'orgueil te perdra, ma pauvre Marie !

— Enfin, acheva Fanchette, on ne peut lui faire épouser Branchu, malgré elle. Je me chargerai, moi, de prévenir le petit en douceur, que not' demoiselle s'est mis en tête de ne pas se marier avant d'avoir ses vingt-cinq ans, que nous restons bons amis tout de même, mais que nous le prions de ne plus fréquenter la maison parce que ce serait trop long, pour lui et pour nous, et qu'il se marie au dehors s'il trouve.

— Je savais que vous comprendriez, vous,

maman, approuva l'enfant. Grand merci. Ah ! je ne suis pas malheureuse aux Quatre Châtaigniers, et je n'ai guère envie de vous quitter.

— Penses-tu donc que nous soyons pressés de nous débarrasser de toi ? demanda alors Simon, tout en montant dans son lit, et disparaissant dans la couette de plumes. Branchu ne te plaît pas ? A ton aise. Cherche un mari à ton goût, et dormons en paix, en attendant. Il faudra être debout de bonne heure, demain encore.

Sur la pointe des pieds, l'enfant disparaissait, à travers l'escalier conduisant à l'étage supérieur, et elle souriait, d'un malin sourire.

Non vraiment, ce n'avait point été difficile de se débarrasser de Pierre Branchu. Elle s'était attendue à plus de tirage de la part des parents. Pauvre gars ! Il était trop vilain, tout de même !... Mais, elle avait raconté qu'il n'était pas assez riche. Le fils Michon, mieux habillé, ne lui semblait guère plus beau... Si, toutefois, il la demandait en mariage, elle l'épouserait tout de suite. On ne refuse pas un aussi gros propriétaire... Hélas ! hélas ! Penseraient-ils jamais, les Michon, à l'héritière des Quatre Châtaigniers ?... Il n'y avait point, pour eux, dans le pays, d'autre jeune fille... S'ils n'y pensaient pas, du reste, elle s'en consolerait... Sa mère n'avait-elle pas épousé un homme pauvre, Simon Rude, gaillard madré et solidement bâti ? Il est vrai qu'elle n'était point belle, et passait pour une

forte tête... N'importe !... Quoique jolie, sa fille marcherait sur ses traces... Elle se marierait dans un an, les récoltes rentrées, au début de l'hiver, vers la Toussaint... A qui donc ?... A son cousin, Jacques Rude !... Quand elle regardait celui-là, elle sentait son cœur battre. Il était si grand, si beau, si jeune ! Et puis, il mènerait la terre. Et encore, il obéirait à sa femme au doigt et à l'œil. Et il n'était pas nigaud comme le prétendait Fanchette. Elle saurait, du reste, la rusée Marie, surveiller les marchés, tenir les cordons de la bourse... Avant de s'endormir, elle répétait encore :

— Ou le fils Michon, ou Jacques Rude. J'aime mieux Jacques, mais je ne serais pas assez sotte pour laisser échapper la plus belle fortune de la commune si on me la proposait... Cependant, je ne mourrais point de chagrin avec le cousin. Les parents devront céder... Je ne mangerai plus, je ne boirai plus : ils auront peur de me perdre !

IX

Diane travailla aux Quatre Châtaigniers tout le temps de la fenaison, et, chaque jour, Marie ordonna qu'on lui offrît de la nourriture, comme à ses compagnes. Elle obtint même l'autorisation de l'inviter à souper à la ferme.

Jacques lui en sut un gré infini. Par mille attentions délicates, il lui témoigna sa reconnaissance. Certain soir, il lui apporta, dans un panier aux brins d'osier souples, blancs et joliment entrelacés, un jeune levraut pris au gîte. Un beau matin, il cueillit une immense gerbe de bleuets et de coquelicots humides encore de la rosée de la nuit, et il la déposa sur sa fenêtre. Une après-midi aussi, dans la prairie, il lança à pleine voix les accents d'une chanson joliment tournée où il célébrait sa beauté, sa bonté et où elle se reconnut elle-même... Cependant, jamais, jamais, il ne lui parlait d'amour.

Avec Pierre Branchu, les choses s'étaient passées en douceur, aussi bien qu'on pouvait le

désirer. Le père lui avait expliqué comment, tout en le tenant pour le gendre de son choix, il le priait de se retirer petit à petit, parce que la fille avait des caprices, et la volonté nette de ne point se marier de si tôt. Pierre avait compris tout de suite, et même déclaré :

— Je l'aimais, mamz'elle Marie, père Rude, mais, je pensais bien ne lui convenir qu'à moitié. J'ai de quoi, pourtant. Enfin, on verra plus tard, si c'est un effet de votre bonté. Pourtant, si je trouve une femme plus douce et aussi riche, faudra pas m'attendre. Il n'y a pas de mal, puisqu'elle ne m'avait jamais tout à fait promis.

Moins résigné que son fils, le père Branchu tourna le dos à Simon Rude, pendant deux dimanches, à la sortie de la grand'messe, et ils ne revinrent, ni les uns ni les autres, de chez les Branchu, aider au foin.

Le fourrage devait se rentrer sans eux, sec, mûr et splendide. Le chef de culture, l'auteur de tant de belle besogne, n'était plus triste comme autrefois ; son œil était doux, ses lèvres rieuses. Le bouvier et le charretier lui montraient le poing par derrière.

— Est-il fier, ce valet ! grommelaient-ils entre eux. On croirait vraiment que l'argent de la récolte va tomber dans sa poche.

Des bénéfices de son oncle, pourtant, le jeune homme n'avait cure. Toutefois, il se trouvait heureux.

Et son amie Sainte, donc !

Du matin au soir, ils se disaient seulement quelques bonnes paroles, mais ils se regardaient longuement, et, dans leurs regards, il y avait de très beaux discours. Ils se sentaient tout près l'un de l'autre. Elle coulait des heures délicieuses et tranquilles, à l'abri de sa force, de sa sollicitude ; il vivait de sa présence et de sa beauté... Hélas ! les foins mis au sec, il faudrait payer Sainte et la congédier ! Le premier valet était chargé de la paye.

Il choisit, pour remettre à l'enfant son salaire, un instant où il se trouva près d'elle, au milieu des champs, un peu loin des camarades, durant la dernière journée de travail.

— Vous êtes une bonne ouvrière, Sainte, lui dit-il. Voici le prix convenu. J'y ajoute vingt-cinq centimes par jour ; pour être juste, ni plus ni moins. Vous avez bien gagné votre argent.

Sainte ne savait pas que le jeune homme avait prélevé, sur sa propre bourse, cette augmentation, mais elle comprit qu'elle la lui devait.

— Dieu vous bénira, fit-elle, parce que vous avez eu pitié de moi. La mère sera contente et me laissera en paix. Nous voilà avec, pour quelque temps, du pain sur la planche. Je réciterai, chaque jour, une prière pour vous.

Il reprit, les yeux humides :

— Et puis, nous nous rencontrerons ici et là. Nous n'avons point à nous dire adieu aujour-

d'hui... Si Palmyre vous manquait, M. le Curé s'occuperait de vous placer... Si vous aviez besoin d'un bras fort pour vous défendre, il faudrait penser à moi.

Elle inclina la tête, rougit, sourit et murmura :

— Vous êtes mon ami, Jacques Rude.

Jacques sentit une immense joie inonder son âme.

— Quand nous couperons le blé, avança-t-il d'une voix étranglée, nous vous occuperons encore. Comptez sur moi.

Un instant, ils se regardèrent sans parler, et, lui, s'éloigna lentement, le cœur gonflé.

Nul n'avait remarqué leur entretien. Chacun s'occupait uniquement de sa tâche afin de satisfaire les maîtres, et d'être bien accueilli au grand souper qui devait, ce soir-là, clôturer les travaux. Demeurée à la ferme, dame Fanchette, aidée de Perrine, s'était engagée à préparer un véritable festin, la récolte ayant été exceptionnellement abondante. Aussi, le zèle des serviteurs excité, le dernier chariot, à l'essieu criant sous le poids d'une double charge, franchit la barrière des prés, et s'engagea sur la route avant sept heures du soir. Le patron et les ouvriers le suivaient, la fourche sur l'épaule, chantant, riant et causant. Le charretier, en criant, guidait les chevaux.

Jacques, seul, était demeuré dans la prairie, les bras croisés, le front haut, contemplant avec

orgueil la marche en avant du char rustique. Il se croyait le maître du sol fécond, le souverain du monde ; une allégresse bondissait en sa poitrine. Le soleil embrasait l'occident. Un manteau de pourpre et de feu s'étendait sur les vallées lointaines. Le valet frissonna. Un cri lui échappa :

— Mon Dieu !

Il priait, il se savait aimé, il songeait au ciel, à sa mère.

Bientôt, le sourire aux lèvres, l'esprit empli de rêves charmants, il enfila rapidement des sentiers perdus, afin de gagner, par un raccourci, en même temps que ses compagnons de travail, la ferme.

Il serait, en vérité, arrivé bon premier s'il ne se fût trouvé, après avoir franchi l'échalier du champ qui donnait sur le verger s'étendant derrière la grange, en face de sa cousine Marie. Adossée à un arbre, elle l'examinait, grave, par hasard, avec, sur sa physionomie espiègle, une expression de douceur inaccoutumée. Elle l'arrêta d'un mot :

— Je vous attendais, cousin.

Il tressaillit, éveillé soudain.

— J'avais deviné que vous prendriez le raccourci, expliqua-t-elle, puisque vous ne nous aviez point suivis. Vous êtes savant, ajouta-t-elle, malicieuse, et j'ai à vous consulter sur des choses... On n'a point besoin de vous à cette heure, et le père est convaincu que vous êtes

encore dans les prés, en train de calculer le poids du foin afin de lui en rendre compte. Profitons-en pour causer. Allons nous asseoir là-bas, près des bâtiments. Il y a un banc sous le pommier de reinette, en face de l'œil-de-bœuf de la grange.

Elle prenait les devants : il ne voulut point lui désobéir.

Tous deux s'installèrent sur le banc, à l'ombre des branches touffues, et Marie ayant baissé les yeux et soupiré, commença :

— Savez-vous, cousin, pourquoi Pierre Branchu n'est venu qu'une fois nous aider à faner ?

A quoi bon cette question, vraiment ? Jacques n'étant point accoutumé à mentir, répondit vivement, d'un ton un peu sec :

— Dam ! Mamz'elle Marie, chacun raconte que vos parents auraient été contents d'avoir Pierre Branchu pour gendre. Il a du bien. On ajoute que, vous ayant déplu, il a cessé de venir aux Quatre Châtaigniers.

L'héritière leva les épaules.

— Du bien ! fit-elle. Peuh ! pas tant. Tout de même, les gens sont renseignés. Etiez-vous, en la circonstance, du goût de mes parents, vous, cousin ?

A la fin des fins, où voulait-elle en arriver ?

— Je n'ai pas grand temps à perdre, remarqua-t-il, et ces affaires-là ne me regardent point. Je ne connais pas particulièrement les Branchu. Vous êtes bien libre de choisir pour mari qui

vous plaira puisque les maîtres vous y autorisent.

Il allait se lever comme pour partir. La jeune fille le retint d'un geste.

— Un instant, pria-t-elle. Vous n'êtes pas si pressé. Ecoutez. En refusant Pierre, j'ai mécontenté le père et la mère, mais je ne pouvais épouser ce garçon-là ! Je ne l'aime point, je ne l'aimerai jamais. Il est laid et bête. Ni travailleur, ni très solide. Pas méchant, par exemple. Ça ne suffit pas. J'ai dit souvent, autrefois, il y a peu de temps encore, devant vous peut-être : On est toujours heureux avec un gars doux et riche, qui met ses terres au bout des vôtres, vous trouve belle, et n'ose point vous commander.

« J'ai changé d'avis. Au fond, plutôt, je n'ai jamais pensé ainsi. J'attendrai pour me marier. Je voudrais un mari en état de mener de main de maître le domaine. Je le choisirai fort, brave, afin qu'il sache me protéger et me défendre, bon aussi, pour que nous ayons la vie douce, jeune et beau. Alors, je pourrai l'aimer de tout mon cœur. Je l'enrichirai, s'il est pauvre. Sur les Quatre Châtaigniers, il ne sera point difficile d'élever des enfants.

Elle se tut, rougissante, presque émue, et Jacques la trouvait très jolie ainsi, toute blonde, toute fraîche, dans une attitude de grâce inaccoutumée.

— Cousine, laissa-t-il échapper, j'avais pensé

depuis longtemps que vous méritez être heureuse. Puisse celui que vous choisirez vous donner toutes les joies.

Quelques mots tombèrent en un murmure des lèvres de la jeune fille.

— J'ai choisi... Jacques, soyez mon fiancé, et, je serai tout à fait heureuse.

Le valet sursauta. Il se croyait le jouet d'un songe... Mais la fille des maîtres était là, à ses côtés, humble, attendrie... Il ne sut que se prendre la tête à deux mains. Le verger, la récolte, la ferme, les prés seraient à lui avec cette femme qui prétendait l'aimer... Sa mère, Sainte s'en réjouiraient-elles ?

Il parla enfin :

— Mamz'elle Marie ! Mamz'elle Marie, dit-il. Vous me faites bien de l'honneur... Vous ne sauriez épousser votre domestique... Vos parents ne le permettront jamais.

Elle sourit de le voir ainsi bouleversé.

— Vous êtes mon cousin, observa-t-elle.

Il l'interrompit.

— Les mariages entre cousins ne sont point chanceux. Il faudrait, pour nous marier, payer une dispense à M. le Curé... L'oncle Simon n'aura point à m'accuser de lui avoir volé sa fille.

Mlle Rude bondit alors sur ses pieds, et se plaça effrontément devant le malheureux Jacques.

— Avouez donc plutôt, lui cria-t-elle, que vous avez formé d'autres projets de mariage, que vous aimez ailleurs. L'opposition des miens, vétille ! Croyez-vous donc qu'ils voudraient contrarier à ce point leur fille unique ? Si je m'entête à vous épouser, ils céderont un beau jour. Il ne s'agit point de leur demander aujourd'hui leur consentement... Vous êtes savant... Je vous ai cru bon, et je vous aime... J'ai osé vous le dire... Je désirais seulement vous prier d'attendre un peu pour chercher femme... J'en vaudrais peut-être bien une autre.

Des larmes montaient à ses yeux. Le jeune homme n'eut point le courage de l'attrister davantage.

— Mamz'elle Marie, avança-t-il, je croyais ne devoir me marier jamais !... Tenez, remettons notre avenir aux mains du Bon Dieu. Je prendrai conseil de M. le Curé. Rappelez-vous que je ne pourrai vous parler de certaines choses avant d'y avoir été autorisé par les vôtres... Je vous promets, d'ailleurs, de ne point m'établir avant vous.

— Ah ! bien ! fit-elle, c'est comme si nous étions fiancés.

Elle se prit à rire, d'un rire mutin, et elle lui tendit une main qu'il serra entre les siennes ; puis elle s'échappa en courant dans la direction de la maison. Stupéfait, le gars la vit s'éloigner

et demeura immobile. Des mots montaient à ses lèvres.

— Caprice ! La fille est folle, aujourd'hui. Je l'éviterai, on n'en parlera plus, ça passera... Et la besogne !

Vite, il se hâta vers la ferme et, dès son retour, ses compagnons l'acclamèrent.

Par ses soins, le foin déchargé s'entassa dans les greniers... Il se multipliait en tous sens ; au bout de ses bras, il soulevait des poids formidables, il gourmandait les femmes et bousculait les hommes.

Maître Simon s'extasiait.

— Un luron ! déclarait-il.

— Le diable en personne ! grognait François. Un homme ordinaire n'y tiendrait pas. Il tient à occuper la fille à Palmyre. Il a passé un pacte avec les sorciers.

Elle ne resta point à souper, la fille à Palmyre ; elle sollicita de Fanchette l'autorisation de rejoindre sa mère de bonne heure. Mme Rude n'ayant plus aucun service à attendre de l'enfant, lui octroya volontiers cette permission. Ce serait toujours autant d'économisé.

Jacques ne se rendit point compte de la disparition de la petite au moment même ; il remarqua toutefois son absence au cours du souper. Du reste, il mangea ferme, et se retira dans sa chambre sitôt après le départ du dernier ouvrier, redoutant de se trouver en face de l'oncle, de la

tante, et de la cousine à la fois, dans la stricte intimité.

Certes, il avait besoin de repos. En dépit de sa vigueur, il commençait à se sentir nerveux et las, et il se retourna longuement sur son lit sans pouvoir dormir. L'étrange aventure de l'après-midi le hantait. Mécontent de lui-même, il interrogeait sa conscience, et ne parvenait point à se découvrir en défaut. Jamais, au grand jamais, il n'avait tenté de capter le cœur de la riche héritière. Eût-il éprouvé, pour elle, quelque attrait, qu'il n'eût point songé à la détourner des siens... Marie Rude, épouser un pauvre, un valet ! Alors, pourquoi lui avait-elle affirmé qu'elle l'aimait ?... A cause de ses chansons, de ses bouquets, de son endurance à l'ouvrage ?... Il s'était montré avenant et plus travailleur encore que de coutume, durant la fenaison, parce qu'on avait accueilli son amie Sainte. Il n'avait point prévu un pareil résultat... Une sueur perlait à son front, une colère l'agitait quand il songeait à l'accusation que porterait contre lui l'oncle Simon recevant les confidences de sa fille.

Fiévreusement agité, le jeune homme fit craquer lamentablement les planches de son grabat. Ah ! il avait grand besoin de consulter M. le Curé !

Soudain, il se dressa... Après tout, ma foi ! fortune à part, il valait sa cousine. Une exploitation agricole, elle l'avait compris, ne périclite-

rait point entre ses mains... S'il lui prenait fantaisie, à l'enfant gâtée, de se marier à son goût pour être heureuse, le père et la mère ne lui résisteraient peut-être pas toujours... Alors, Jacques Rude serait le mari de l'héritière qui, en dot, lui apporterait les Quatre Châtaigniers; il aurait des enfants riches; il n'oublierait point les pauvres, au milieu de sa prospérité?... Et Sainte? Sainte, après la mort de Palmyre, pourrait devenir la servante de Marie!... Elle n'aurait plus, dans ce temps-là, ni faim ni froid!... Le bon Dieu n'abandonne pas ceux qui ont confiance en Lui...

Jacques joignit les mains.

Un rayon de lune pénétrant à travers les vitres de la porte-fenêtre illuminait son réduit. La croix noire du crucifix de la forêt se détachait sur le mur blanc, supportant le Christ à la tête douloureuse et penchée.

— Mère, oh! mère! balbutia le jeune homme.

Un rêve le transportait dans sa chaumière d'autrefois... La pauvre Jeanne, vieillie, mais vivante, était assise près de l'âtre devant un grand feu d'ajoncs et de branches mortes. Autour d'elle une femme jeune, belle et tendre s'empressait. Toutes les deux regardaient avec amour Jacques lui-même, debout à leurs côtés... La jeune femme de la vision, c'était Sainte!

Rude cria presque... Marie n'eût point aimé

sa mère, Marie ne l'eût point épousé si Dieu eût laissé Jeanne sur la terre ; il ne fallait parler à la riche enfant ni de dévouement ni de peine. Et lui pouvait songer à la faire sienne à cause de son bien et de ses écus ?

X

Le bonjour que Marie lui adressa le lendemain, en rougissant un peu, quand elle le rencontra pour la première fois, vers midi, au moment de se mettre à table, lui remua le cœur. Il ne mangea guère, et ne remarqua point que Joseph, François et Perrine l'examinaient d'un air moqueur. Il sortit le premier du reste, en même temps que Yaume, et sa cousine le suivit.

Bientôt, dans la cuisine, demeurèrent seulement maître Simon, dame Fanchette, Perrine et le bouvier, ce dernier, feignant d'allumer sa pipe à un tison de la cheminée.

— Dépêchons-nous, bouvier, conseilla alors le maître. Va-t'en donc à tes bêtes. Jacques est dehors depuis un quart d'heure.

Pour le coup, le bouvier se dressa tout droit, aspirant à petites gorgées sa bouffarde.

— La jeune maîtresse aussi, patron, ricana-t-il.

Comme la patronne s'apprêtait à lui allonger une bourrade pour lui enseigner la politesse et l'envoyer plutôt au travail, Perrine expliqua :

— Ecoutez donc, not' maîtresse, faudrait pas en vouloir au bouvier. Il a des choses à vous conter qu'il m'a dites ce matin à moi pour que je vous les répète. Je lui ai répondu comme ça : « Mon gars, fais tes commissions. Toute vérité n'est pas bonne à mettre au vent. » Il s'agit de votre premier valet qui se donne des allures de saint, mais ne vaut pas cher, prétend Joseph.

Simon Rude leva les épaules et grogna :

— Le premier valet travaille comme dix. Ça ne plaît pas au bouvier.

— Tais-toi, mon homme, ordonna Fanchette, et toi, bouvier, parle, si tu as des raisons à nous donner.

Le gros Joseph se dandinait sur ses jambes, inquiet, à moitié furieux.

— Des raisons ! répéta-t-il enfin. Est-ce que je sais, moi, si vous êtes décidé à marier votre fille à son cousin Jacques Rude ? Perrine soutient que non. C'est oui, peut-être. Dans ce cas, je n'ai qu'à me taire, et à préparer mes paquets si vous en avez assez de moi.

Une clarté grandissait dans la cervelle de la dame de ces lieux, et l'illuminait enfin. Elle avait pâli.

— Un coup dont je me doutais, murmura-t-elle.

Et, d'une voix saccadée :

— Joseph, Perrine, commanda-t-elle, parlerez-vous, imbéciles ! Marier ma fille à un domestique ! Tu ne verras jamais pareille affaire s'arranger ici, bouvier !

Le bouvier eut un « ah ! » de triomphe, et, une recommandation.

— Eh bien ! Veillez au grain, la maîtresse. Le premier valet en conte à Mamz'elle Marie... de toutes les couleurs. Croyez-vous qu'un homme qui boit son coup ne puisse être un meilleur serviteur qu'un gars à mine d'enterrement qu'on croit à l'église quand il est ailleurs ? Le patron parle du travail ! On donne un coup de collier, quand on s'est mis en tête d'épouser une jeune fille. La preuve ! J'étais hier à la rentrée du pré dans la grange qui donne sur le verger, grimpé dans une échelle, à portée d'un des œils-de-bœuf ouverts. J'entends un bruit de voix en dessous. Je guette sans bruit ; je reconnais Jacques et la petite maîtresse. J'écoute, pensant : « Tu attrapes les maîtres, je te pincerai, mon vieux »... J'en entendis, des balivernes ? Vous ne me les ferez pas dire. Je ne suis pas une casserole. Mais dam ! Je le jure sur votre tête, patron ! Mamz'elle Marie finit ainsi : « C'est comme si nous étions fiancés ! »

Deux exclamations s'échappèrent à la fois de la bouche de Simon et de celle de sa femme.

— Le gueux !... L'hypocrite !... Il le payera.

Fanchette ajouta sans même reprendre haleine :

— C'est là votre ouvrage, Simon Rude. Ne me suis-je pas toujours méfiée de votre fripouille de neveu ?

Le bouvier se redressait, rouge, enchanté, faisant la roue, et Perrine observait :

— Personne ne pouvait souffrir cet homme. La maîtresse et moi, entre autres, nous demandions souvent pourquoi nous le détestions tant.

Accablé sous le poids de ces reproches, le fermier se grattait le front, ne sachant contre qui tourner la fureur qu'il sentait s'allumer en lui. La fermière, maintenant, lui montrait les deux poings.

— Ils viennent encore de sortir ensemble, mugissait-elle. Nous sommes, j'en suis sûre, la risée du pays. Ah ! il a dû être joliment content, d'avoir à nous remercier, Pierre Branchu. Mais, courez donc après eux, maître Rude. Ramenez votre fille, et défendez à l'autre de remettre les pieds ici. Nous lui jetterons ses nippes par la fenêtre, et il s'en ira au diable !

Elle écumait, la digne créature !

Epouvanté, son époux prit la porte et se heurta contre son unique enfant, qui, bien tranquillement, après une absence de vingt minutes, rentrait au logis. Il recula, la menaçant du geste, et elle se mit à rire sans le moindre embarras

— Vous vous êtes fait mal, en vous jetant contre moi si dur ? demanda-t-elle. Où couriez-vous donc ? Le feu est-il à la maison ?

Les mains croisées derrière le dos, elle examinait, l'une après l'autre, les têtes effarées de ceux qui l'entouraient. Nul ne lui répondant, elle interrogea, inquiète :

— Qu'y a-t-il donc ?

Perrine et Joseph auraient voulu être, en cet instant, à cent lieues sous terre. De quoi s'étaient-ils mêlés ? Joseph était absolument certain d'avoir vu, par la fenêtre de la grange, Jacques et Marie assis sous le pommier, dans le verger, et d'avoir surpris aussi les paroles de cette dernière : « C'est comme si nous étions fiancés », mais, il n'avait point entendu autre chose. Quant à Perrine, elle se demandait si Joseph n'avait point abominablement menti. Bref, tous deux redoutaient que leur jeune maîtresse, désavouant le beau valet, ne leur fît payer cher leur indiscrétion.

Cependant, la fermière ayant saisi le bras de sa fille, l'asseyait brusquement sur l'un des bancs près de la table.

— Tu nous donneras le coup de la mort, larmoyait-elle. Oui, nous mourrons de honte à cause de toi. Le bouvier était en train de nous en apprendre de belles sur ton compte. Tu te laisses monter la tête par ton domestique, le dénommé Jacques Rude ! Tu t'es prise à ses pa-

roles sucrées. Il te propose le mariage, et tu lui réponds fiançailles ?

— Ah ! dam oui, dam ! appuya Simon. C'est comme ça.

Marie ne resta pas assise une seconde de plus. Elle bondit, et s'en alla poser son poing sous le nez du bouvier qui recula de dix pas en arrière.

— Tu en sais long, bouvier ? menaça-t-elle. Tant pis pour toi.

Le bouvier feignit de ricaner.

— Mamz'elle Marie, fit-il, j'étais dans la grange hier soir. Vous parliez haut avec votre cousin. J'ai entendu. Les maîtres étant les maîtres, j'ai cru devoir...

— Leur raconter que Jacques Rude est un gars malhonnête et qu'il m'a parlé mariage ? Tu as menti, bouvier, et tu me le payeras. Va-t-en ; m'entends-tu ? va-t-en ; toi aussi, Perrine. Je m'expliquerai avec le père et la mère.

— Bouvier, reste, et confonds-la, ordonna Fanchette.

Mais, déjà, les deux serviteurs étaient dehors, et l'enfant, se plaçant bien en face de sa mère, lui disait :

— Ces gens-là détestent Jacques Rude parce qu'il prend vos intérêts contre eux tous.

— Et toi, contre nous tous, répliqua Fanchette qui tremblait encore de colère, tu défends les intérêts de Jacques Rude. Je te l'ai déjà dit,

j'en meurs de honte. Voilà donc pourquoi il fallait renvoyer Pierre Branchu. L'héritière des Quatre Châtaigniers se laissant conter des fariboles par un valet !

— Mon cousin ! rectifia la jeune fille. Du reste, il ne m'a jamais rien conté.

— Tant mieux pour toi, s'exclama Simon d'une voix étranglée. Car, tu ne l'épouseras jamais, jamais. Et il ne rentrera pas à la maison ce soir, et il n'y remettra les pieds de sa vie. C'est un vaurien, un menteur, un fieffé hypocrite !

— Pas vrai ! s'écria Marie qui s'assit de nouveau sur le banc, les bras croisés, les yeux obstinément fixés sur la fenêtre en face, dans une attitude très peu respectueuse d'enfant gâtée, non accoutumée à subir les remontrances paternelles. Donnez-moi le temps de parler, de démolir les racontars du gros Joseph, et vous comprendrez tout. C'est le bouvier, qui est un menteur, pas Jacques. Ce pauvre gars n'a jamais pensé à se marier. Le père a déjà envie de me crier qu'il est trop bête. Donc il n'a point osé me demander en mariage. Seulement, j'ai remarqué, et vous aussi, qu'il est le meilleur cultivateur du pays, instruit par-dessus le marché, sur toutes sortes de choses que les autres gars ignorent, capable de tenir des comptes compliqués, et bon, et beau ! La terre rapporte-t-elle plus ou moins depuis son arrivée ? De le voir ainsi, ça m'a dégoûtée de

Pierre Branchu, c'est vrai. Un avorton, fainéant et moins riche que moi ! J'en rougirais... Il venait habiter ici avec nous, et vous tenez à ne point perdre de vue votre gendre. Dans la contrée, il n'y a que lui pour moi. Vous ne me laisserez point m'en aller dans le Cotentin ou ailleurs. Je ne veux pas vous planter là. Toutefois, je n'en reviendrai pas à Pierre Branchu. Si c'était le fils de M. Michon qui n'est guère plus beau, mais si riche, je passerais sur tout. Enfin, causons du cousin Jacques. Je le trouvais beau et bon, mais je ne le regardais point comme un épouseur. Un gars sans le sou ! Hier, j'ai plaisanté avec lui dans le verger, histoire de rire. Ce que raconte le bouvier est pure menterie. Je lui dis donc comme ça, je vous l'avoue franchement : « Si mes parents le permettaient, m'accepteriez-vous pour femme ? » Il se fâcha presque. — « Mamz'elle Marie, répondit-il, vos parents ne permettront point ces choses-là. » Je voulus le taquiner, et lui défendis de se marier avant moi. Il le promit de bon cœur, déclarant : « Je ne pense guère à prendre femme. » Alors, je continuai, éclatant de rire : « C'est comme si nous étions fiancés ». Et puis, je me sauvai à toutes jambes. Là-dessus, voilà le gros bouvier, un espion, un ivrogne, qui invente des histoires, les confie à cette imbécile de Perrine, et vous en farcit les oreilles. Et vous les croyez, et vous me traitez comme la dernière des

dernières ? Eh bien ! vous l'aurez voulu ! J'épouserai mon cousin Jacques. Je me passerai de votre consentement. Je veux être heureuse. Je serai majeure à la Toussaint prochaine. Je l'aime, oui je l'aime. Je ne le savais pas. Vous me l'apprenez. Si Joseph et Perrine ne s'étaient point mêlés de nos affaires, il n'y aurait probablement rien eu entre lui et moi. Mais, à l'heure qu'il est, je vous jure que je n'en épouserai point d'autre.

Elle s'était pris la tête à deux mains, la jolie fille, et elle sanglotait avec d'affreux soubresauts de tout son corps.

Tout déconfit, presque effrayé, maître Simon se grattait l'oreille.

— Si tout de même ce diable de bouvier avait arrangé les choses à sa façon, risqua-t-il. Pleure donc pas, petite. On s'entendra toujours.

Dame Fanchette le menaça du geste.

— Finis de pleurer, Marie, pria-t-elle en même temps. L'affaire sera vite réglée, en effet. Perrine est une oie. Je la savonnerai dur. Le bouvier a menti ? Il filera. Jacques aussi. Ça vaudra mieux pour lui et pour toi. Je lui donnerai son compte un de ces jours. Tout le monde verra ainsi que tu n'as point eu l'idée d'épouser un domestique. Je ne t'en veux pas de tes mauvaises raisons de tout à l'heure. Tu t'étais mise en colère parce qu'on t'accusait injustement.

Marie cessa de s'agiter. Elle sortit son mouchoir de sa poche, et essuya son visage enflammé et ruisselant de larmes ; puis, reniflant avec énergie, elle déclara d'une voix âpre :

— Maman, je m'en tiens à ce que j'ai dit, j'épouserai Jacques. Si vous le renvoyez, je me placerai servante de ferme à vingt et un ans. Quand vous et papa serez ennuyés d'être seuls, vous céderez à ma volonté. J'ai bien le droit de choisir le mari qui doit, toute ma vie, être mon maître.

Elle se tut, croisa les bras, et demeura sur le banc, les lèvres pincées, dans une immobilité profonde.

Dame Fanchette leva les bras au ciel.

— Je le savais, reprocha-t-elle à son mari, je l'avais deviné. Nous amener ton neveu de la Lucerne ! Un gars qui ne ressemble à personne ! Il travaillait, il ne buvait point. Le bouvier l'a dit, et il a eu raison : « Pour nous voler notre fille et nos biens ! » Ah ! ce serait du propre, le jour où, nous n'y étant plus, il aurait en mains la ferme. Un idiot qui ne connaît pas la valeur de l'argent. Je ne le payerais pas si je voulais. Il ne réclamerait. Il nous a donné, de la main à la main une vache et un cheval. Saurait-il, à une foire, se défendre des maquignons ? Et maquignonner lui-même ses bêtes ? Pauvre il est né, pauvre il mourra. Et voilà que notre fille nous reproche de vouloir lui éviter la misère ! Il te

mangerait tout cet homme-là. A qui la faute ? A notre maître et seigneur ici présent. Mlle Rude des Quatre Châtaigniers ne trouve pour prétendant que son premier valet ! Je serais bien étonnée si Joseph n'avait pas déjà répandu la nouvelle à trois lieues à la ronde.

Simon interrompit son aimable moitié, en frappant un violent coup de poing sur la table.

— A qui en avez-vous dame, Fanchette ? cria-t-il. Vous savez bien que ce mariage ne se fera pas, moi vivant. Joseph filera, mon neveu filera et toi, la fille, nous t'enfermerons jusqu'à ta majorité. Après... après... tes sottes billevesées te sortiront de la tête.

L'enfant resta impassible. La mère observa :

— Si tout de même, un homme très riche, comme le fils Michon, avait pensé à te demander, Marie ?

Marie daigna sourire et répondre :

— On ne refuse pas le fils Michon... Mais, il n'y a pas de jeune fille dans le pays, pour celui-là, et ce n'est pas chez nous qu'il s'adressera. Aussi, je vous jure que j'épouserai mon cousin Jacques.

Dame Fanchette leva les bras au ciel.

— Avoir élevé si chèrement une fille pour l'entendre nous tenir des raisonnements pareils ! gémit-elle.

Simon ne pouvait plus contenir sa colère.

— C'est tout de même ma faute, avoua-t-il.

Et s'échauffant par degré, il continua :

— Mauvaise tête ! Effrontée ! Tu as osé le rejoindre sitôt après dîner, ton valet. D'où viens-tu, dis, d'où viens-tu ?

Marie se leva.

— J'ai rejoint Jacques pour causer un brin, déclara-t-elle. Je l'ai suivi jusqu'au bout de la cour, le priant de ne point oublier ce que je lui ai conté hier. Il m'a répondu : « Mamz'elle Marie, la besogne presse. » C'est à vos parents qu'il faut conter ces choses. « Je suis rentrée, alors, et vous m'avez bien reçue! Maintenant, je monte dans ma chambre. Venez donc y mettre un verrou. Je n'en descendrai, je vous l'affirme, ni pour manger ni pour boire, jusqu'à ce que vous m'ayez promis de me donner Jacques Rude comme mari.

Svelte et agile, elle passa entre son père et sa mère, et s'évada par l'escalier conduisant de la cuisine à l'étage supérieur.

Demeurés seuls, Simon et Fanchette s'observèrent un instant, silencieux ; puis, une plainte s'échappa des lèvres de la femme.

— Voilà le malheur sur la maison ! Si l'on m'avait écoutée ! Ce vaurien de valet ! Le digne fils de ton ivrogne de frère et de sa mendiante de mère... Un gars comme on n'en avait point vu... De ces gars-là, tu crois, toi, à ton âge, qu'on en rencontre? Faut être juste. Quel intérêt y auraient-ils ? Ton neveu cachait ses finasseries. Je

m'en méfiais... Enfin, nous sommes à cette heure payés pour le savoir.

— Puisqu'on est prévenu, fit l'homme avec un gros soupir, je ne laisserai pas s'arranger pareil mariage. Je vais, de ce pas, trouver le neveu et lui donner son compte.

L'aimable Fanchette ricana.

— Ça nous mènera loin ! railla-t-elle.

Le fermier eut un geste d'impatience.

— Ça nous mènera que, quand il sera parti, la fille n'y pensera plus, expliqua-t-il.

Déjà, il s'élançait vers la porte, mais son épouse le retint par la manche, ordonnant :

— Réfléchis, au lieu de partir comme une bombe. Tu cours donc annoncer à ton domestique ta résolution de le mettre à la porte ? Tu t'emportes, tu le bats, peut-être. Plus fort que toi, il t'envoie un mauvais coup. Ou bien, il demande le temps de se placer : tu le lui dois. Il rentre ici, il achève de monter la tête de la petite, une tête pas commode... Tu n'étais pas riche. M'a-t-on empêchée de t'épouser ? Tu étais travailleur, comme ton neveu, mais, par-dessus le marché, rusé en affaires et amoureux de l'argent autant que moi. Eh bien ! not'fille me ressemble. Bien fin qui la fera céder.

— Marie-la donc au valet, et laisse-moi tranquille, cria Simon dans un accès de rage. S'il n'y a que moi pour aller à la noce !...

Imperturbablement la maîtresse continua :

— Nous lui avons dit son fait, ça suffit. Si nous la tarabustons davantage elle s'entêtera. Il faut, à nous deux, trouver un moyen de la dégoûter de ce mariage, voilà tout. Aujourd'hui laissons-la et ne reprochons rien à ton neveu. Pas de cancans dans le pays à tort et à travers, surtout. Quand je vais revoir le bouvier, il saura deux mots de mes sentiments : « Je te remercie, Joseph, mais tout de même, entends mieux une autre fois. La jeune maîtresse n'admet point que tu mentes contre elle. Elle n'épousera pas son domestique, c'est moi qui te le promets ». A Perrine : « Surveille, ma vieille, laisse dire, mais ne raconte qu'à moi. »

Le propriétaire des Quatre Châtaigniers se prit la tête à deux mains, et s'effondra sur la chaise la plus proche, grommelant :

— Tu parles, tu parles... Le moyen de la dégoûter ?

Pour toute réponse, la fermière demanda :

— Ta fille a-t-elle mauvaise tête ?

Comme Simon s'inclinait sans répondre, elle ajouta :

— Oui, elle a une fière tête. Nous ne la tiendrons point enfermée sans la perdre à tout jamais dans l'esprit du pays, nous avec elle. Alors ? Elle s'échappera, elle se placera, elle se mariera avec Jacques à sa majorité. Nous la déshériterons. Après ? Nous serons malheureux. Car enfin, nous n'avons qu'elle à aimer, en ce

monde, et c'était pour ne pas la quitter que nous avions accueilli Pierre Branchu... Le moyen d'empêcher le malheur ! Tu cherches encore, pauvre homme ! Ecoute : Mets tes souliers, ta veste du dimanche, et va-t-en trouver M. Michon père... Il faut, entends-tu, il faut que le fils Michon devienne notre gendre.

Hébété, bouche bée, Simon se prit à regarder sa femme ; puis, avec effort, après un instant, ces mots lui échappèrent :

— Tu es folle ! Cette méchante aventure t'a tournée !

Fanchette eut un geste dédaigneux.

— Pauvre homme ! recommença-t-elle. Si tu n'y vas de ce pas, chez M. Michon, j'y cours, m'entends-tu, sans avoir l'air de m'y rendre exprès. C'est deux heures de l'après-midi, je le trouve dans ses champs. Je cause, et je lui raconte que je suis en toilette, parce que je pars à quatre heures par le train, pour le Cotentin, où un propriétaire de six mille livres de rente demande ma fille en mariage. Tu t'en vas à cause des informations. As-tu compris ? Et tu regrettes de ne pas la marier dans le pays, ta fille ! de n'avoir pas une belle terre à mettre au bout de la sienne qui rapporte gros, un bon garçon riche de Saint-Sénier à lui présenter. Mais là, vraiment, Pierre Branchu n'a pas de quoi... Ah ! dam ! s'il s'agissait du fils Michon, il lui plairait, à la Marie.

Dame Rude se tut. Un éclair s'alluma dans son œil gris rusé. Elle répéta :

— As-tu ouï ? As-tu compris ?

Le maître hocha la tête.

— Ça se pourrait peut-être tout de même, acquiesça-t-il. On verra.

Fanchette se précipita sur lui, éperdue, et le secoua comme un prunier.

— Vois tout de suite, âne bâté, ordonna-t-elle. Demain, il ne sera plus temps. L'histoire de notre Marie et du premier valet aura couru la poste. Habille-toi, et pars. Il faudra aviser ce soir s'il n'y a rien à espérer du côté des Michon... Ton neveu payera cher le tracas qu'il nous cause...

Le paysan s'était levé, l'air résolu.

— Oui, il le payera, grommela-t-il. Par sa faute, me voilà réduit à proposer ma fille comme une marchandise sans valeur, moi, Simon Rude, maître des Quatre Châtaigniers ! Enfin, suffit ! Donne-moi, femme, mes vêtements des dimanches et mon chapeau neuf. Je saisis ton plan, ça va marcher.

Fanchette avait déjà ouvert son armoire. Autour de son époux, bientôt, elle s'empressa. Elle le vêtit, soigna son nœud de cravate, et, finalement, le poussa dehors, tandis qu'il lui recommandait :

— Veille sur la fille. Si elle s'échappait et s'en allait trouver l'autre.

La digne ménagère riposta :

— Sois tranquille, et veille au grain toi-même. Tu nous as mis dans le pétrin. A toi de nous en tirer.

Il était au milieu de la cour. Elle rentra dans la cuisine, et s'y livra à son ordinaire besogne. comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé depuis le matin. Perrine l'ayant rejointe, fut vivement prise à parti :

— J'en ai assez de tes cancans, ma vieille. Not'Marie nous boude, elle dément tout. Je te prie, ne te mêle pas de cette affaire. Laisse bouder la petite... Le bouvier aura probablement son compte, le premier valet aussi. Gare à toi, s'il transpire de ces histoires un mot au dehors. Ma parole, je t'envoie à l'hôpital.

La bonne femme n'essaya même pas de se défendre : la maîtresse paraissait si fâchée ! Elle songea, tout de suite, que le beau temps renaîtrait après l'orage, et se prit, tout en grognant dans ses dents, à récurer un chaudron.

. . . .

Le patron revint vers les six heures et demie, rouge comme une tomate. Il avait des airs triomphants. Dès qu'il eut rejoint sa bourgeoise dans la salle commune, il demanda :

— Où est la fille ?

Fanchette répondit :

— Là-haut toujours.

— Et le premier valet ?

— Il est venu collationner avec les autres qui ne lui ont rien dit, moi non plus. Après, il est reparti visiter le blé, celui du champ aux Genêts qui est presque mûr.

— Bon ! La fille ne boudera plus demain.

D'un geste énergique, afin de l'inviter à se taire, elle lui indiqua Perrine et Brigitte écoutant de toutes leurs oreilles tout en sabotant activement. Mais, croisant les bras et osant lui tenir tête, il déclara :

— A la fin des fins, j'ai à te parler, Fanchette, et tout de suite. Suis-moi dans la cour.

Il prenait les devants ; elle marcha derrière lui... Il l'entraîna jusqu'au fond du potager.

Là, il s'arrêta fièrement, s'assura que sa femme et lui étaient bien seuls, et commença :

— Ça y est. J'ai emberlificoté le père Michon. Il a payé le café, le pousse-café, la rincette et la sur-rincette !

Il se tortillait en tire-bouchon, à force de rire. Sa moitié jugea qu'il était abominablement gris. Elle éclata.

— C'était pour te voir revenir plein comme une tonne que je t'envoyais-là-bas ?

Ce reproche le remit d'aplomb.

— L'affaire est dans le sac, expliqua-t-il. Nous en arrangerons une noce, aux Quatre Châtaigniers ! J'ai fait comme tu as dit. J'y ai mis du mien, mais je ne lui ai pas proposé not' fille.

J'ai trouvé Michon, le père, dans le champ le plus près de la maison, sur le bord de la route. On s'est abordé. Ah ! ça n'a pas été long. Je lui ai raconté des raisons ! — « Pourquoi allez-vous la marier jusque dans le Cotentin, vot'fille, qu'il m'a fait. Elle tient à épouser six mille francs de rente ? Je la croyais fiancée à Pierre Branchu. » — Il n'a pas de quoi, que j'ai répondu. Il a repris : « Y en a dans le pays qu'ont plus. » — « Ah ! » que j'ai crié, si l'on mettait vos terres au bout des miennes, ça ferait un beau bien pour des enfants. » Eh bien ! vrai comme je te le dis, voilà le père Michon qui se déboutonne. — « C'est que j'y aurais pensé, à la Marie Rude pour mon gars. Seulement, c'était à cause de Branchu. Je suis sûr que Simplice la trouverait à son goût, celle-là. » — « Pourquoi donc qu'il n'essayait pas de venir par chez nous ? J'aurais refusé net le Cotentin. » Figure-toi, Fanchette, qu'il répète toujours qu'il ne veut point se marier, le fils Michon. Il est timide, parce qu'on l'a tarabusté au collège. Il ne pouvait s'accoutumer aux façons des villotins et ne mordait guère au latin. J'ai risqué : « Il serait peut-être encore temps d'y venir, par chez nous... Si Marie voulait, tout de même... Je lâcherais le Cotentin. » — « Demandez à Marie, qu'a dit Michon. Le gars ira, si je l'envoie, à coup sûr. Son argent ne le rend point effronté. On ne sait qui vit ni qui meurt... J'aimerais mieux le marier de mon vivant. » J'ai

répondu : « Topez-là, monsieur Michon. Je ne pars plus. On enverra une dépêche à l'autre. Je vais prévenir ma femme et ma fille. » — « Il faut, avant, venir prendre un verre ». Il m'emmène chez lui. Nous entrons, nous buvons sec. Et puis, me v'là ! Le mariage y est, va !

Un rictus de joie fendit, jusqu'à ses deux oreilles, les lèvres de Fanchette. Debout, adossée à la haie, sous le ciel splendide de juillet, elle se dressait triomphante, anguleuse, laide, une dissonance dans l'harmonie de la fête estivale. Bientôt elle risqua un mot amer.

— Ne nous vantons point. Nous n'en sommes pas aux accordailles. La fille a la tête montée par rapport à ton neveu. Elle nous parlait de M. Michon, ne croyant pas qu'il l'aurait demandée.

Le fermier branla la tête, et railla :

— La fille tient de père et mère. La terre avant tout... Je le saurai tout de suite.

Il allait s'éloigner. De son bras étendu, sa femme lui barra le chemin.

— Pas toi... Moi, fit-elle. Laisse. J'en viendrai à bout.

Déjà, elle filait rapide, à longues enjambées, vers la ferme.

L'œil trouble, il regardait... Puis, il se prit à errer à travers le jardin, redressant au passage une rame en la planche de pois, se baissant pour palper un chou, et se racontant à lui-même, à

mots entrecoupés, avec un ricanement de satisfaction, son aventure de l'après-midi.

Mme Rude traversa comme un bolide sa cuisine où s'agitait Perrine qui n'osa l'interroger; elle prit l'escalier, et monta droit chez sa fille. La porte n'étant point fermée au verrou, il lui fut facile d'y pénétrer sans s'annoncer.

Mlle Rude se tenait, alors, le nez collé aux vitres de la fenêtre fermée. Au bruit de l'huis battant et retombant, elle se retourna, les yeux secs, le visage hostile, les bras délibérément croisés de façon batailleuse, et se trouva en face de sa mère.

Celle-ci, piétinant sur place en ses sabots, les mains sous son tablier, comme si elle eût craint d'être amenée à s'en servir, examinait l'enfant de la tête aux pieds. Tout à coup, un soupir lui échappa, suivi d'une phrase extraordinaire.

— Tu en as de la chance, mauvaise tête !

Quelle chance ?... Marie laissa tomber ses bras le long de sa jolie taille. Un étonnement, presque une inquiétude, se peignit sur son front.

Ainsi, ses parents avaient l'intention de lui céder, de conclure la paix, de lui donner son cousin Jacques ! Déjà ! ils enrageaient donc d'envie de la marier ! Patience ! On ne se débarrasserait point d'elle ainsi. Hé ! sans doute, nul n'y songeait. Elle l'avait pensé un instant, la folle, mais une nouvelle idée surgissait en sa cervelle... On avait chassé Jacques, et l'imbécile était parti docilement, sans éclat. Elle cria très haut :

— Vous l'avez mis à la porte, le premier valet. Ça m'est égal, je me placerai.

La fermière sentit son cœur bondir. Si sa fille était éprise de ce gueux à refuser le fils Michon !

— Ecoute d'abord, fit-elle, se maîtrisant. Tu parleras après. Le premier valet est où il doit être : à son travail. En vérité, si je pensais à lui ! C'est qu'il vient d'en arriver une histoire, à ton père, des choses qui te regardent...

La jeune fille allait interrompre. Mme Rude l'arrêta net, d'un geste impérieux, et marcha droit sur elle, prononçant, syllabe à syllabe :

— M. Michon des Piquets a, il y a une heure, demandé à ton père si tu consentirais à épouser son gars.

De ses doigts crispés, Fanchette avait fini par serrer les poignets de l'enfant.

Une pâleur passait sur le front de Marie. Doucement, elle se dégagea de l'étreinte maternelle. Un sourire de triomphe erra sur ses lèvres.

— Les Piquets et les Quatre Châtaigniers ! balbutia-t-elle, une belle terre ! C'est sûr, au moins ?

— Crois-tu que je voudrais...

— Je suppose que non... Un failli gars, Pierre Branchu. L'ayant renvoyé, je prenais le cousin... Et je m'entêtais, parce que vous aviez l'air de me contrarier... Il a la langue dorée comme un savant qu'il est, Jacques. Le fils Michon est riche, riche, riche, pas vrai, maman ? Un brin

gros et vieux, vigoureux tout de même. D'ailleurs, il n'aura pas besoin de travailler, celui-là. Je saurai tout mener.

La maîtresse prit une chaise et s'installa ; les affaires tournaient à merveille. La petite s'assit sur une escabelle en bois, à côté d'une paire de souliers.

— Je ne comptais pas sur cette demande-là, commença Fanchette, mais je m'en doutais. Tu es belle, ma fille. Il n'y avait personne en dehors de toi pour les Michon, dans le pays, et, dépaysé, le fils Michon baisserait. Il est si peu hardi ! Ma colère a été grande quand tu as avoué être décidée à épouser un pauvre... Une vilaine épine dans ton pied, tout de même, cette invention-là. Que le neveu se vante, que nos gens sachent, que les Michon apprennent...

— Jacques ne se vantera pas, affirma Mlle Rude. Menace les valets, ils se tairont.

— Le neveu partira, reprit énergiquement la mère. Je vais lui expliquer, ce soir, qu'il n'est pas honnête de rechercher en mariage la fille de ses patrons. Un gueux nourri par nous, depuis six mois, s'apprêter à nous voler notre bien !

— A votre aise, murmura Marie, qui ne put s'empêcher de rougir. Il sait que je ne l'épouserai pas malgré vous. Je l'aimais un peu. Ça passera. Mieux vaut qu'il s'en aille. On pourrait attendre la fin de la moisson, par exemple. Con-

tez-moi comment c'est arrivé, la demande à M. Michon.

— Ton père nous espère, dit gravement Fanchette. Il faut lui porter ta réponse, et dès la première heure, demain, nous préviendrons aux Piquets. Tu m'en devras une belle chandelle !

Ensemble, la mère et la fille quittèrent la chambre afin de rejoindre le maître au potager. Les voyant s'avancer vers lui, le visage épanoui, Simon devina la nouvelle qu'elles apportaient. Quand elles l'abordèrent, il se mit à rire bruyamment.

— Ça y est ? demanda-t-il à son héritière. En v'là une affaire ! Le fils à M. Michon ! Penser que tu voulais un gueux.

— Pierre Branchu n'était ni beau ni très riche. Jacques est travailleur et bien tourné.

— Suffit ! interrompit hâtivement Mme Rude. Puisque ça y est, notre homme.

— Ça y est ! Ça y est ! Eh bien ! faudrait prévenir aux Piquets.

La rusée commère haussa les épaules.

— Pas si vite, ricana-t-elle. Ils attendront. On enverra, demain, un mot par le facteur pour permettre au jeune homme d'entrer à la maison. Autre chose ! Gardons nos affaires pour nous, ce soir et longtemps... Et puis il faudra régler un compte.

— Mettre le neveu dehors ? Le blé a besoin de lui.

— Et si, dépité, il débine la fille près des Michon ?

— Vous ne le connaissez pas, dit Marie. Qu'il parte. Je ne tiens pas à le voir tous les jours. Mais, ma foi ! si c'était à cause du blé...

— On verra. L'heure de la soupe ne tardera pas. Retournons du côté de la maison.

Le père et la fille obéirent à Fanchette.

Il était sept heures et demie. Dans la cour, le bouvier s'agitait autour de ses bœufs, le charretier dételait un cheval attelé à un tombereau de fumier. Dans la cuisine, Perrine décrochait la marmite d'où sortirait bientôt la soupe fumante. Jacques n'était point encore rentré des champs.

Tous, éparpillés dehors, à droite, à gauche, en avant, en arrière, leur écuelle en main, dégustaient déjà leur potage lorsqu'il apparut à l'extrémité de la cour. Les trois Rude échangèrent un regard.

Bientôt, le jeune homme pénétra dans la maison en quête de sa pitance et revint s'asseoir aux côtés de son oncle Simon, s'étonnant que nul ne plaisantât ce soir-là, que sa cousine ne lui lançât point quelque parole joyeuse. Elle avait peut-être, l'imprudente, entamé, à cause de lui, la lutte vis-à-vis des siens ! Le silence lui pesait ; il hasarda :

— Quel temps ! Quel été ! Une chaleur ! Un peu de pluie par là-dessus, et les regains seront hauts dans quinze jours.

— Pas besoin d'être sorcier pour le deviner, répartit aigrement Fanchette.

Jacques ne s'était point trompé ; il y avait de l'orage dans l'air.

Encore gris, le maître crut devoir témoigner au neveu sa mauvaise humeur.

— Où as-tu passé ton temps, cette vesprée? interrogea-t-il d'un ton bourru. Tu perds trop l'habitude de consulter les patrons, mon gaillard.

Le bouvier et Perrine tressaillirent d'aise. Leurs racontars avaient été plutôt mal reçus, mais ils produisaient leur effet tout de même.

Le valet répondit, cependant :

— C'est la première fois que vous m'adressez un reproche à ce sujet-là, patron. Vous savez pourtant si j'abats de la besogne.

La fermière eut un ricanement.

— Voilà qui nous renseigne sur l'endroit d'où tu viens, lança-t-elle. De chez Palmyre ? Sa fille te plaît ? Vous ferez un beau couple.

— Il est libre, cet homme ! interrompit Marie d'une voix légèrement altérée. Pensez-vous donc qu'il trouvera, pour l'épouser, une héritière ?

Cette phrase malencontreuse ne tomba point dans l'oreille de sourds. Mme Rude riposta vivement :

— Qu'il en trouve ou n'en trouve pas, ça m'est égal. Ce que je voudrais, par exemple, c'est qu'il se dispensât d'en chercher chez nous.

— Il en cherche pourtant, la maîtresse, lança

Joseph dans un gros rire, et m'est avis qu'il trouvera peut-être.

— C'est à la connaissance de tout le monde, ajoutèrent à la fois Perrine et François.

— Tout le monde en cause! cria Brigitte, et le petit Yaume — l'ingrat! Jacques Rude était le seul être au monde qui se fût jamais soucié de sa chétive personne, — le petit Yaume répéta après Brigitte :

— Tout le monde en cause!

Sans bruit, alors, la belle Marie se glissa dans la maison.

Son cousin avait posé près de lui son écuelle, et s'était levé tout pâle. D'un ton de crânerie qui épouvanta l'assistance, il prononça :

— Camarades, vous êtes de mauvais gars. N'étaient les femmes, je vous rentrerais dans le corps, à coups de poings, vos mensonges. Oncle Simon, je voudrais vous parler, à vous seul. A la maîtresse aussi si elle y tient, après tout.

— Nous avons des affaires à régler ensemble, ricana la fermière. Allons, mon homme, en route. Vous, le valet, suivez. Que les autres nous laissent tranquilles.

Ils s'en allèrent tous les trois, au bout du champ, derrière la ferme, et le valet, s'efforçant de dominer la colère qui grondait en lui, commença :

— Vous m'avez insulté injustement, tout à l'heure, la maîtresse. Je ne suis point un gars

malhonnête. Vos gens ont menti. Je n'ai jamais pensé qu'à mon ouvrage.

Fanchette éclata.

— Rusé compère ! Et à te marier avec not'fille, tu n'y pensais pas ? Tu as été entendu hier, dans le potager... Elle t'écoutait, la pauvre ! Ta langue est dorée, elle nous l'a dit.

Le jeune homme sursauta.

— Elle vous a dit...? demanda-t-il, anxieux.

— Que tu la jugeais à ton goût, qu'elle avait, à cause de toi, refusé Pierre, que nous devrions céder, que tu lui plaisais. Elle en a pleuré !

Jacques ne s'était point trompé. L'enfant avait lutté contre les siens.

— Je regrette, fit-il, mais je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute. Je n'aurais jamais consenti à épouser ma cousine malgré vous.

— Mais, tu y essayais tout de même, écuma Fanchette, gueux, bandit, fripouille ! Ce mendiant ! Depuis six mois, nous le nourrissons, et, il pense à nous voler, à nous ruiner, à mettre chez nous la discorde.

— Rassure-toi, ma femme, intervint Simon, épouvanté d'une telle violence. Où est le mal ? Tu ne l'auras jamais la demoiselle des Quatre Châtaigniers, Jacques Rude.

Et, comme il était toujours ivre, il laissa échapper :

— Elle va se marier prochainement avec le fils à M. Michon, des Piquets.

Sa femme lui allongea une bourrade, mais il n'y prêta aucune attention, parce que Jacques, le dévisageant, remarquait :

— Un beau parti ! Entre un gueux de mon espèce et celui-là... Marie est consentante ?

Fanchette eut un formidable éclat de voix.

— Ah ! bien, tout de même ! Pierre n'était pas assez riche, mais M. Michon ! Il y a longtemps que nous nous connaissons. Marie est folle de joie parce qu'il l'a demandée. Mens à ton aise, débats-toi, mon gaillard. Tu en es pour tes frais. Mamz'elle Rude est fiancée à M. Michon. C'est une affaire conclue d'aujourd'hui.

Jacques Rude serra les poings et fronça les sourcils. L'enfant s'était jouée de lui, et ses parents l'injuriaient à cette heure ! A la tête de ces derniers, il lança son mépris.

— Les menteurs, les méchants, les sans-cœur, les avares, c'est vous, lança-t-il, et votre fille vous ressemble. Finissons-en. J'en arriverais à vous battre. Simon Rude, je m'en irai dans huit jours, emmenant Cocotte, la Bringée, mon argent : cherchez un premier valet.

Simon eut un mauvais sourire.

— Tu penses donc que ça se trouve comme ça, au moment de la moisson, un premier valet ? observa-t-il.

— Laisse-le partir, ordonna Fanchette. On ne garde pas dans sa maison un homme de cette espèce. Il se rappellera, par exemple, que le dédit

vient de lui, et que c'est la coutume du pays de se gager pour un an. Nous retiendrons l'indemnité. Pour les bêtes, nous procèderons. Nous l'avons reçu ici avec ses bêtes. Il nous les a cédées à condition qu'on les nourrisse lui et elles. Nos gens sont témoins. Il a déclaré vingt fois devant eux : « Elles ne sont plus à moi mais à vous ». Et les cinq cents francs placés chez nous sans billet, à cinq pour cent... Qui les renie ?... Tu les garderas à ton neveu, Simon, et lui avanceras les intérêts de l'année prochaine... S'il est malade un jour, nous nous arrangerons pour lui être utiles.

Jacques n'écoutait plus. Il s'éloignait à grands pas, à travers champs, dans la direction du village. L'homme et la femme se regardèrent.

— Il est parti ! murmura Simon. Qui sait ?... A Avranches... consulter...

— Qu'il consulte ! cria bien haut Fanchette. Il est dans son tort. A-t-il, de notre part, des reconnaissances ? Les domestiques témoigneront tous, les uns après les autres, que les bêtes sont à nous... S'il allait tout de même aux Piquets faire de l'esclandre. Tu as eu la langue trop longue, imbécile.

Ecrasé par ce reproche mérité, Rude courba la tête. Lentement, le digne couple regagna la ferme.

XI

Jacques ne marcha pas longtemps. Il s'arrêta soudain, le front en sueur, les yeux hagards, et se laissa tomber au pied d'un grand chêne planté le long du sentier de la prairie où il s'était engagé.

Le jour baissait lentement. Une douce clarté tombée du couchant doré encore baignait la terre prête à s'endormir. Une brume légère, flottait vers les lointains. Dans les nids, sous la feuillée, s'égrenaient des prières et des chants d'amour.

Peu à peu, en l'âme révoltée du jeune homme, la paix descendit, la lumière brilla. D'un revers de manche, il essuya son front mouillé, puis il se dressa et s'appuya au tronc de l'arbre, les yeux levés vers le ciel bleu. Quelques mots lui échappèrent :

— Que me reprochent-ils ?

Depuis six mois, parce qu'il les avait crus siens, et qu'il s'imaginait avoir été accueilli chez

eux par charité, il avait travaillé avec eux, pour eux, de toutes ses forces, presque sans gages, sans se plaindre jamais de leur dureté, défendant leurs intérêts vis-à-vis de tous, forçant leur terre à rendre cent pour un, leur donnant son petit avoir et n'espérant rien en retour, admirant la beauté de leur fille qu'il croyait bonne. Bonne ? Menteuse et avare, elle aussi. La terre, ses biens, l'argent sont corrupteurs. Elle avait, la veille, la belle Marie, contraint le pauvre Jacques à entendre des paroles d'affection dont il n'avait cure. Que n'y avait-il grossièrement répondu ? Il s'y était exercé, au premier instant... Mais il avait cédé, devant des yeux en larmes. Puis, des fumées de rêve avaient, un instant, troublé son cerveau... Elle était fiancée, la jeune maîtresse, au fils imbécile du gros propriétaire Michon. Depuis quand ? Hier encore, elle ignorait, peut-être... Ses parents commandaient, elle devait obéir. Ne paraissait-elle pas, ce soir, presque honteuse, moins joyeuse qu'à l'ordinaire ? Il fallait donc la plaindre ? Et après ?

Partir !... Abandonner, au plus tôt, ces gens, maîtres ingrats, serviteurs jaloux d'une autorité qui ne s'était jamais exercée pourtant aux dépens de personne, mais qui réprimait les écarts et condamnait le vice.

Aller où ?... N'importe... Toujours tout droit. Le monde est vaste, et Dieu aide partout ceux qui sont à Lui.

Le jeune homme se sentait, maintenant, libre, débarrassé d'un poids immense. De l'argent de ses gages, il vivrait quelques jours, le temps de trouver du travail. Derrière lui, hélas ! il laisserait ses bêtes, les cinq cents francs de ses récoltes d'autrefois et de son chétif mobilier. Entrer sur ces questions, avec les Rude, en de graves discussions, en appeler à la justice lui répugnait. D'ailleurs, où étaient ses preuves ? Ses affirmations ne tiendraient guère, contre la parole de son oncle Simon... Il avait mangé le pain de ce dernier !... On le calomniait, on le volait ! Il fuirait simplement, oubliant la vengeance (c'était la volonté de sa mère qu'il fût grand et bon). Il emporterait avec lui ses vêtements, ses livres, son Christ, le Consolateur, le Juste, le Seigneur cloué au gibet par des hommes en fureur.

Jacques dit doucement :

— Seigneur Jésus ! Soyez-moi propice !... Maman !

Et il pleura...

Bientôt cependant, un sourire entr'ouvrit sa bouche.

— Sainte ! murmura-t-il.

Il songea :

— Elle est mon amie. Si j'allais lui conter ma peine...

D'un bond, il se leva, mais demeura immobile, réfléchissant : « Comment me recevrait Palmyre ? Que penseraient les autres ? A cause de la petite,

il faut d'abord n'être point un mendiant sans abri ni travail. Allons prendre conseil de M. le Curé. »

Il se prit à marcher lestement, et vingt minutes plus tard, il atteignait le presbytère.

Bien qu'il fût neuf heures et demie, M. le Curé n'était point couché encore. Il prenait le frais dans son jardin, sous la charmille sise au fond de la grande allée, en compagnie de sa vieille servante, de son sacristain, de la femme de ce dernier, et de deux jardiniers qui, la journée durant, avaient travaillé au potager. Quand il vit Jacques s'avancer vers lui, les traits un peu las, sans la moindre trace, en sa personne, du bout de toilette usité pour venir au village, il s'élança, demandant :

— Est-il arrivé chez vous quelque malheur, mon garçon ? A-t-on besoin de moi là-bas?

Rude se hâta de répondre :

— Il n'y a point de malheur, monsieur le Curé. Bonsoir à vous et à la compagnie. Je vous dérange. Il est bien tard. Seulement, voyez-vous, je serai plus tranquille après vous avoir parlé. C'est moi qui ai besoin de vous.

— Eh bien ! fit le bon curé, tu as eu raison d'accourir. Restez ici, vous autres, et nous, allons dans la salle.

Dans la salle, seul en face de son saint ami, le jeune homme narra, sans omettre aucun détail, les événements des derniers jours, et acheva :

— Si vous connaissiez du travail quelque part pour moi, monsieur le Curé. Voilà le motif qui m'amène.

Le prêtre se gratta le front.

— Oh! ces Rude! grommelait-il. Ils ont la chance d'être tombés sur le meilleur des valets, et ils lui cherchent noise, ils le volent. Plus bêtes que méchants, ces particuliers-là, pourtant. La terre, et encore la terre, et l'argent au bout, voilà ce qui les abrutit. Tu as grandement raison de ne pas regretter ta cousine, mon gars. Vous n'étiez point créés l'un pour l'autre. Elle t'aurait rendu malheureux. N'aie crainte. Je vais te tirer d'affaire, et Dieu t'aidera. N'entre pas en guerre avec tes parents à propos de ton bien. Je les amènerai, petit à petit, à te rendre ton argent. En ce qui concerne Sainte, je te crois touché. Prends garde à cause de Palmyre. N'y va pas. La vieille baisse. A sa mort, on placera la petite, et si elle est, comme je le crois, une bonne chrétienne, une excellente fille, vous pourrez vous marier. Surtout quitte les Rude. J'ai justement une place à t'offrir.

— Un vrai coup de Providence, monsieur le Curé! interrompit Jacques.

Le curé continua :

— L'intendant et cousin de M. le marquis de Saint-Loup, qui s'appelle, comme tu le sais Saint-Loup aussi, est venu me demander, ce matin, si je ne connaîtrais point, par hasard, un

chef de culture; le sien doit le quitter dans quelques jours. Va demain, dès la première heure, voir M. l'Intendant. Explique-lui que tu viens de ma part. Je vais d'ailleurs te donner une recommandation écrite. La place est bonne, tu y seras largement payé... On dit que M. de Saint-Loup est bizarre et sévère. Tu pourrais toujours essayer.

Les étranges paroles de Palmyre se présentèrent, à cet instant, à la mémoire du paysan.

— On raconte de drôles d'histoires à propos du château, monsieur le Curé, remarqua-t-il. Oh! j'essayerai d'y entrer tout de même.

Le pasteur leva les épaules.

— De vieilles histoires! fit-il. On y a terriblement souffert, au château. Respectueux des choses religieuses, mais sceptiques, les Saint-Loup n'ont jamais su vaincre leur orgueil. Le marquis finira tristement sa vie, seul, en compagnie d'un parent éloigné, pour s'être montré impitoyable à l'égard du plus jeune de ses fils. La mort lui avait ravi ses autres enfants, et la douleur ne le jeta point dans les bras de Dieu... Des histoires!... Qui mit en circulation dans le pays ces bruits ridicules? Palmyre, furieuse d'avoir été chassée par ses maîtres. La haine de cette femme ne désarma point. Tout cela est vieux, bien vieux. Ni toi ni moi n'avons eu, sinon par des on-dit, connaissance de ces choses. Le marquis vivait déjà seul quand je fus, il y a

vingt-deux ans, nommé desservant de cette paroisse.

— Je vous remercie, monsieur le Curé, et du fond du cœur, fit le jeune homme qui se leva, en tortillant son chapeau. Vous me tirez une fière épine du pied. Je vais rentrer ferme et crâne chez mes patrons. Je saurai désormais supporter jusqu'au bout leurs avanies. Je suis content que vous m'ayez conseillé de partir. Ils m'auraient probablement jeté à la porte, si je ne m'étais avancé le premier. Ils ont ainsi réussi à me mettre de ce côté-là, dans mon tort.

Sans répondre, M. le Curé marcha vers son bureau, et écrivit, à l'adresse de M. de Saint-Loup, une lettre qu'il cacheta et remit à son paroissien. Celui-ci remercia encore, puis se retira, accompagné par le prêtre jusqu'au bord de la route.

Aux Quatre Châtaigniers, nul ne l'avait attendu. On s'était donc fort peu soucié de son absence. Grâce à l'escalier montant de la cour à sa chambre, il rentra chez lui sans pénétrer dans la cuisine.

Levé de bonne heure, le lendemain, suivant sa coutume, il rencontra Simon vers les cinq heures.

— Patron, lui annonça-t-il, j'ai à sortir ce matin, à partir de huit heures. Je ne serai sûrement point rentré à midi... C'est décidé, arrangez-vous comme vous l'entendrez, je pars dans huit jours.

— A ton aise ! répondit Simon, bourru, et il lui tourna les talons.

. . . .

Vers le milieu de la matinée, Jacques, qui avait revêtu ses habits du dimanche, sonnait à la grille du château de Saint-Loup.

Le château, une énorme vieille maison carrée, grise et sombre, flanquée d'une tour plus grise et plus sombre encore, se dressait au fond d'un vallon, dans un coin triste. Son parc, d'une belle étendue, mais trop peu fleuri, était entièrement enclos de murs.

Au coup de sonnette de l'arrivant, la concierge sortit de sa loge placée à l'entrée de l'avenue, et ouvrit une petite porte, percée dans le mur sis au bout de la grille.

— Que demandez-vous, l'homme ? interrogea-t-elle.

— Je voudrais parler à M. l'Intendant, répondit le paysan. J'ai une lettre à lui remettre, de la part de M. le Curé. Il y a une réponse.

La femme le toisait d'un air méfiant. Il ajouta :

— C'est rapport au chef de culture. Vous en cherchez un.

La portière dit alors :

— Entrez. Je vais vous conduire chez M. l'Intendant.

Elle l'introduisit dans l'avenue, et ferma, derrière lui, la porte à double verrou.

Ensemble, ils déambulèrent à travers les

allées, et arrivèrent, après cinq minutes, devant la demeure, au pied de trois marches de granit donnant accès dans la tour.

La portière gravit ces trois marches, le jeune homme la suivit. Une porte ronde aux lourdes ferrures, au marteau de fonte, était devant eux. Ce marteau soulevé, retomba avec un bruit énorme. De l'intérieur, une voix cria : « Entrez ! », en même temps qu'une chaîne de fer ayant glissé en grinçant, la porte s'ouvrait.

— C'est un chef de culture qui vient se proposer, expliqua l'introductrice ; et elle se retira.

Jacques se trouvait enfermé dans une pièce étroite, meublée d'un bureau, d'un secrétaire, de quelques sièges, de rayons où couraient des livres, avec M. de Saint-Loup, l'intendant. Celui-ci se tenait assis au bureau, plume en main. Quand il leva la tête, le jeune valet observa qu'il paraissait avoir cinquante ans. Ses cheveux et ses favoris grisonnaient. Ses lèvres étaient minces, son nez, crochu ; ses yeux verts striés de gris, perçants comme des vrilles. Il avait le buste long, et assez bel air. Froidement, il dévisagea le visiteur puis l'interrogea après un instant de silence.

— Vous ambitionnez la place de chef de culture à Saint-Loup ?

— Oui. C'est M. le Curé qui m'envoie, répondit Rude ; et il tendit, en même temps, à l'intendant, sa lettre de recommandation.

En l'espace de trois secondes, la lettre fut dé-

cachetée, lue, placée sous un presse-papier. Ce court laps de temps écoulé, M. de Saint-Loup joignit les mains et ferma les yeux.

— Excellents renseignements ! fit-il. Me voilà fixé sur votre habileté, votre honnêteté, votre sobriété, votre activité. Je vous vois grand, fort, jeune, ce qui n'est point pour me déplaire. Si vous entrez à notre service, vous devrez, sous mes ordres, diriger l'exploitation de la terre de Saint-Loup, vingt hectares. Vous gagnerez cinquante francs par mois ; vous mangerez à l'office avec nos gens ; à moins de circonstances extraordinaires, vous logerez chez les concierges où il y a une chambre vacante. Même en dehors de votre travail, vous ne refuserez jamais d'exécuter une besogne commandée, quelle qu'elle soit. Il vous sera absolument interdit d'introduire dans la propriété, sous aucun prétexte, vos amis et connaissances, d'aller raconter au dehors nos affaires, que vous pourrez, peut-être, à de certains instants, surprendre. Vivez seul, et soyez muet, si vous voulez nous rester longtemps. Comme nombre de vieillards de son âge, M. le Marquis, mon cousin, est inquiet, soupçonneux, et il lui passe parfois en tête d'étranges lubies. S'il vous arrivait d'être appelé près de lui, à certaines heures, vous vous montreriez prudent et discret, vous sauriez me tenir au courant... dans notre intérêt à tous... Ces conditions vous agréent-elles ?

L'intendant avait soulevé ses paupières ; son regard aigu transperçait Jacques qui hésitait à répondre, mais dit enfin, ayant soupiré longuement :

— J'espère que je ferai votre affaire. Au point de vue travail, vous n'aurez rien à me reprocher. Je ne suis ni causeur ni bambocheur de ma nature. Je n'ai ni amis ni parents ; donc, mes camarades ne vous encombreront point et je ne jacasserai de rien au dehors. D'abord, je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas. Quant aux besognes extraordinaires dont vous m'avez soufflé un mot, je les accomplirai dans la mesure de mes forces. Voilà qui est convenu ! Je vous arriverai dans huit jours.

— Un point encore, fit M. de Saint-Loup, dont un large sourire découvrait les dents aiguës. Il faut que vous soyez à la convenance de M. le Marquis. Je vais vous présenter. Venez.

Il quitta son siège, ouvrit une porte percée dans l'épaisseur de la muraille, et en franchit le seuil, suivi de son nouveau chef de culture qui marchait sur ses talons.

Quatre marches à descendre, et les deux hommes débouchèrent dans une pièce haute et spacieuse, tendue de vieilles tapisseries, éclairée par un vitrail donnant sur le parc. Une immense bibliothèque, une table massive, des sièges de divers styles en constituaient l'ameublement. Devant la monumentale cheminée de granit, au

fond d'une vaste bergère Jacques aperçut bientôt un long et maigre vieillard à la barbe blanche, aux cheveux de neige rasant les épaules, immobile et blanc comme un mort.

Impressionné, le jeune homme s'arrêta, tandis que l'Intendant déclarait :

— Monsieur le marquis, je vous amène un régisseur. Il vous est envoyé par M. le Curé.

Le marquis s'efforça de relever sa tête inclinée sur sa poitrine, et interrogea, d'une voix sonore :

— Où est donc cet homme ?

Sur un signe de son introducteur, le paysan s'avança, singulièrement ému. Les paroles de respect qu'il avait l'intention de prononcer, moururent sur ses lèvres. L'œil bleu du seigneur de ces lieux, un grand œil bleu, très jeune, au milieu de ce visage de momie, l'enveloppait tout entier. Une sensation de déjà vu s'empara de Jacques. Il lui semblait avoir subi ailleurs l'ascendant de ce fier regard.

L'examen du maître dura quelques instants.

— Il est grand, il est fort, remarqua-t-il enfin. Son visage est franc. Le curé vous le recommande. Prenez-le... Jeune homme, vous serez désormais sous les ordres de mon cousin, M. de Saint-Loup. Vous ne m'en référerez en aucun cas. A moins toutefois que je ne vous fasse mander.

Jacques répondit simplement :

— Je m'efforcerai de remplir ma tâche, Mon-

sieur le marquis. Je vous obéirai à toute heure.

— C'est bien, reprit le marquis. Allez.

Le jeune homme s'inclina, et ne put se tenir, en se retirant, d'envoyer vers les livres de cette pièce, un coup d'œil admiratif. M. de Saint-Loup avait pris les devants pour le guider. Un mot du marquis les cloua sur place.

— Votre nom, mon garçon ?

Jacques fit un pas et annonça :

— Jacques Rude.

— Bon ! Vous êtes habile agriculteur ?

— On le dit, Monsieur le marquis.

— Cette bibliothèque vous étonne ?

— Non, Monsieur le marquis. J'aime les livres...

— Vous êtes savant ?

Une colère passait dans ces paroles. La physionomie du vieillard s'était assombrie. Rude expliqua, très calme :

— M. le Curé de la Lucerne m'avait, autrefois, appris le latin.

Durement, le maître reprit :

— Nous n'avons nul besoin de savants ici. Ces livres vous demeureront étrangers. Notre exploitation est vaste, vous aurez peu de loisirs. Si j'avais su ces choses... Enfin, je vous ai gagé ! Allez, allez...

Sitôt de retour dans la pièce voisine, M. de Saint-Loup, souriant, expliqua au serviteur :

— La science, les livres ont troublé le cerveau

de mon cousin. Il le sent, et leur garde rancune. N'en ayez cure. La bibliothèque ne deviendra point votre domaine, et c'est à moi que vous aurez affaire. Soyez donc à Saint-Loup dans huit jours, le lundi seize juillet à huit heures du matin. Au revoir.

Il lui remit dix francs de denier à Dieu, et le congédia.

La concierge guettait la sortie du visiteur. Elle s'avança pour lui ouvrir, s'informant :

— Vous vous êtes arrangé avec les maîtres ?

Il inclina la tête sans parler.

La femme eut un sourire railleur, et murmura : « Grand bien vous fasse ! »

Mais le jeune homme ne l'écoutait point. D'un bond, il s'était élancé au dehors. Libre, sur le grand chemin, il respira bruyamment, et, d'un bon pas, se mit en route vers le village.

« Drôle de place, songeait-il. Je serai chef de culture, et j'obéirai à M. l'Intendant. Vingt hectares. Une besogne suffisante, pas trop dure. Les gens sont nombreux. Il est poli, M. l'Intendant. Que me commandera-t-il en dehors de ma tâche ? Si c'est pour le bien, j'obéirai. Le marquis paraît malheureux... Je l'avais déjà vu quelque part. Où donc ? Je saurai me plier à ses manies. Il a perdu sa femme, tous ses enfants. Le plus jeune s'était sauvé après s'être marié en Angleterre, d'où M. de Saint-Loup rapporta son acte de décès m'a raconté M. le Curé. Si

cette situation ne m'avait été proposée par ce dernier, je ne l'aurais point acceptée. Palmyre disait, le jour où, dans le chemin creux, je surpris ses paroles : « Dur au pauvre monde. Il a ordonné à la concierge de me jeter à la porte. » Qui ne jetterait Palmyre à la porte, et Sainte avec elle ? Je ne dois pas chercher Sainte, dans son propre intérêt, me recommande M. le Curé.

Rude se prit à songer.

La voix de l'aubergiste de l'entrée du village l'arracha bientôt à sa rêverie.

— Jacques Rude, mon garçon, d'où venez-vous si beau ? C'est jour de travail, aujourd'hui. Entrez donc prendre un verre.

— Merci. J'ai affaire au presbytère.

— Pour vos fiançailles ?

— S'il y a des fiançailles en train, ce ne sont sûrement point les miennes.

« Original, le valet des Quatre Châtaigniers ? » pensa le curieux sans insister.

Le valet en question alla tout droit chez le bon curé, afin d'y narrer sa démarche, ce qu'il fit tout au long du déjeuner où on l'invita. Il était à peu près midi. Après quoi, il résolut de rentrer chez son oncle.

Mais, une idée, en chemin, lui traversa l'esprit.

— Ma journée sera perdue, tant pis ! Ils me la compteront avec le reste... Si je n'annonce à Sainte mon changement de situation, elle ne saura où me prendre, et je lui ai promis de

courir vers elle au premier appel, quand elle aurait peur ou très mal. Voilà une chose que j'ai négligé d'expliquer à M. le Curé. Je vais aller rôder le long du grand pré. Aurai-je la chance de rencontrer quelqu'un ? Palmyre et sa fille sont peut-être parties mendier bien loin.

Quoi qu'il en fût, le beau raisonneur franchit en hâte la rue du village et s'élança, suivant la route, du côté des prés. Le soleil de juillet dardait sur sa tête ses plus chauds rayons. N'importe ! Il n'éprouvait la moindre gêne. A l'orée du chemin creux où s'élevait la cabane de la sorcière, il interrogea les alentours.

Et ce fut vraiment une permission du bon Dieu. En se tournant et se retournant, il aperçut, sur la large voie d'où il sortait, à cent mètres derrière lui, la fille à Palmyre, s'avançant, péniblement ployée sous le poids d'un lourd bissac. Instinctivement, il bondit vers elle et, prestement, sans lui demander permission, il la déchargea de son fardeau ; puis, comme elle le regardait, étonnée, souriante toutefois, il expliqua :

— J'ai du nouveau à vous apprendre, Sainte. Je vais quitter les Quatre Châtaigniers dans huit jours... Je travaillerai désormais au château, chez M. de Saint-Loup, comme chef de culture.

Le sac déposé sur la banquette de la route, les deux jeunes gens s'étaient placés l'un près

de l'autre, adossés à la haie les séparant du champ voisin, afin de s'abriter du soleil, et la petite répondait :

— Vous travaillerez au château ? Je le regrette. Maman me défend d'y mettre les pieds et, l'on ne voudrait m'y occuper, du reste. Je ne vous verrai plus guère... Ce sera de la besogne de moins. Je gagnais bien ma vie aux Quatre Châtaigniers, au moment du foin. La mère vieillit. Il me faut mendier et travailler pour deux.

Elle soupirait. Ses yeux bleus s'attristaient, devenaient presque durs... Où Jacques avait-il déjà vu ce regard ?... Mais, tout à l'heure, les yeux irrités du marquis de Saint-Loup...

D'étranges lubies traversèrent soudain l'esprit du valet. Il interrogea, la voix tremblante :

— Pourquoi Palmyre vous défend-elle de mettre les pieds au château ? Pourquoi déteste-t-elle M. l'Intendant ? Pourquoi a-t-elle peur de lui, pour vous ? Que cache-t-elle dans sa paillasse ? J'ai surpris certains secrets, un jour.

L'enfant porta une main à son front, et réfléchit un instant.

— Jacques Rude, dit-elle, vous avez écouté à notre porte. Voilà qui est mal.

Le visage du paysan se contractant, elle continua :

— La mère a perdu, le long des grands chemins, sa pauvre tête. Je vous crois un honnête

garçon. Vous garderez pour vous ce qu'elle raconte en son délire. Elle a été élevée au château, et, pour ce motif, elle rêve d'or, d'argent, de splendeurs... à mon sujet, car je suis le seul être au monde qu'elle aime à sa façon. Elle déteste M. l'Intendant parce qu'il n'est point aumônieux, et qu'il vit heureux où elle voudrait être. Il y a dans sa paillasse de la paille hachée, mauvaise. Je n'y regarde jamais : il ne faut point contrarier les vieux. Palmyre n'est point sorcière. Ayant vécu longtemps, elle en sait long. Mais elle ne veut prier le Seigneur Jésus ni la bonne Vierge Marie. Alors de mauvaises idées la hantent. Au revoir, Jacques Rude. La mère m'attend. Il fait chaud, trop chaud pour elle. Elle ne va pas fort.

Voyant qu'elle s'apprêtait à partir, le jeune homme déclara humblement :

— Je crains de vous avoir offensée, Sainte. Pourtant, je venais vers vous parce qu'étant votre ami, je croyais devoir vous dire où vous pourriez me trouver en cas de besoin. Et puis, ils m'ont fait tant de misère aux Quatre Châtaigniers ! Tous, les valets et les maîtres ! Je voulais vous conter ma peine. C'est M. le Curé qui me place au château.

L'enfant avait rougi ; elle s'était baissée pour reprendre son sac.

— Jacques, murmura-t-elle, je suis si heureuse d'avoir un ami, de ne plus m'en aller seule, comme un chien battu, à travers les bois et les

champs... Je vous sens toujours là, bien près, et je suis si contente que vous n'ayez point quitté le pays... A revoir... A revoir... La mère me grondera, je pense... Je lui dirai pourtant, quand elle me demandera les nouvelles, que vous allez entrer au château... Allez-vous en, ne me reconduisez point chez nous.

— Je logerai au château, dans la maison de la concierge, expliqua Rude.

Ils se séparèrent, après avoir échangé un long regard.

XII

Donc, ayant tourné bride, Jacques, alerte et le cœur à l'aise, regagnait les Quatre Châtaigniers. Sainte, lasse, et plutôt triste, traînait son bissac vers sa chaumière. Si Jacques eût pu voir l'arrivée de Sainte sur le seuil ! Mais Jacques ne pouvait voir.

Devant la porte, Palmyre attendait sa fille. Elle l'arrêta d'un geste, à cinq pas d'elle, disant :

— Pose ton sac. Il est lourd ? Possible ! Pourtant, tu as trop tardé. Tu as rencontré le neveu de Simon l'avaricieux. Tu ne retourneras pas travailler à cette ferme.

Obéissante, l'enfant s'était débarrassée de son fardeau.

— Vous avez deviné, mère, répondit-elle. J'ai rencontré Jacques Rude. Là, tout à l'heure, sur la route. Je ne retournerai plus chez son oncle. Il en sort la semaine prochaine. Il est gagé au château comme chef de

culture, chez M. le marquis de Saint-Loup, et...

Sainte s'arrêta, vraiment effrayée. Un cri étrange s'échappait du gosier de la vieille femme qui, droite sur ses jambes, la tête vers le ciel, se tordait les bras, frappant l'une contre l'autre ses mains sèches.

— Il m'aidera, il m'aidera, prononça-t-elle bientôt, car il t'aime, toi, la fille à Palmyre. Je ne te veux plus de mal. Je me suis vengée. A l'autre, il faut prendre garde. Je ne puis aller vers le marquis ; on ne me laissera point l'atteindre. La morte a parlé pourtant... Et les preuves... Ah ! les preuves ! Diane, tu ne fuiras pas Jacques Rude... Tu me l'amèneras, plus tard... S'il était vendu à l'Intendant...

L'enfant se tenait immobile, pleurant presque.

— Mère ! supplia-t-elle. Que signifient ces choses ? Pourquoi me vouliez-vous du mal ? Qui est la morte ? M. l'Intendant ne nous connaît point.

Un soufflet lui imposa silence.

— Il me connaît, riposta la sorcière, et il me connaîtra davantage. Toi, s'il plaît à Palmyre, tu resteras la gueuse, la maudite, l'enfant trouvée le long du grand chemin... Ta mère ? Une pauvresse... J'étais belle, j'aurais voulu être riche... Rentrons. J'ai faim.

Elle pénétra dans la chaumière où, tremblante, la jeune fille la suivit, appelant, à son aide, le bon Dieu, et Jacques qui s'en allait gaiement sur la route.

Ma foi ! oui, gaiement...

D'entrer au château, pourtant, dans une demeure étrange et grave, sous la direction d'un maître intendant dur au pauvre monde, si l'on en croyait les racontars, il ne s'ébaudissait guère. Mais il avait rencontré Sainte, et c'était, pour huit jours au moins, de la joie plein son cœur.

— Je ne lui ai point parlé du mariage de ma cousine, songeait-il en rougissant un peu, et elle n'a pas approfondi la cause de mon départ. Que lui importe ? Je lui reste. Elle croit à mon amitié. La vieille baisse. Après elle, j'épouserai Sainte. Nous serons heureux. Sa mère et la mienne nous béniront du haut du ciel... Pourquoi Sainte ressemble-t-elle au marquis de Saint-Loup ?... Palmyre en raconte des histoires... M. le Curé dit que le plus jeune fils du marquis mourut en Angleterre... Avait-il des enfants ?... L'Intendant rapporta son acte de décès... Comment sa fille, à l'âge de quelques mois, serait-elle venue échouer sur une grand'route de France, à un kilomètre du château ?... Palmyre en sait long. Sur l'Intendant, elle rapporte d'horribles choses quand elle divague et pense être en-

tendue de Diane toute seule... Si ma douce Sainte tenait au marquis en quelque manière, elle serait à jamais perdue pour moi... Quand donc auras-tu fini de souffrir, Jacques Rude ? Le jour de ta mort. Ce jour-là, tu verras Dieu, le père Tout-Puissant, son Christ et ta mère t'attendant au seuil du Paradis. Pour aller à eux, il faut être bon, il faut être fort... M. le Curé me recommande de ne point chercher Sainte. Puis-je me défendre de l'aimer ! La Providence me veut au château, sans doute... Il arrive d'avoir des rêves absurdes, même tout éveillé...

Jacques rentra aux Quatre Châtaigniers, tête haute. Après avoir ôté ses habits du dimanche, il alla travailler dans les champs, et y resta jusqu'à l'heure de la soupe. Lentement, à cette heure-là, il revint vers la ferme, se munit de sa pitance dans la cuisine sans se soucier des regards moqueurs de ses camarades et de ses maîtres, puis, quand il fut installé dans la cour, comme tous les autres, il dit haut et clair :

— Patron, je vous quitterai définitivement dans huit jours. Je suis gagé.

La belle Marie pâlit, et laissa tomber sa cuiller. Simon se prit à ricaner.

— Dans huit jours ! fit-il. Tu nous joues là un vilain tour. Nous n'avons personne, et ce sera la moisson dans trois semaines.

— Quand on veut garder les gens, on les ménage, observa le jeune homme. Vous m'aviez plutôt l'air de désirer me renvoyer hier. D'ailleurs, ce qui est fait est fait. Il n'y a pas à y revenir.

Brusquement, Fanchette intervint, déclarant :

— Votre compte vous sera réglé, neveu. Quoi que vous ayez pu raconter à M. le Curé, nous ne sommes ni des gueux ni des voleurs. Allez, si bon vous semble, chercher fortune ailleurs. Voilà six mois que nous vous nourrissons et vous hébergeons, et si de mauvaises idées ne vous avaient hanté l'esprit, vous n'auriez point été malheureux avec nous.

— Je vous avais prévenue à temps, maîtresse, voulut railler le gros bouvier.

Mais la maîtresse n'était point d'humeur joviale.

— Garde ta langue, imbécile, riposta-t-elle. Personne n'a jamais cru un mot de tes racontars, et, n'était la saison, je te prierais de passer la porte. Si tu t'avises de publier hors d'ici tes mensonges, ma maison ne t'abritera pas longtemps. Quant à vous, Jacques Rude, personne ne vous regrettera chez nous.

Le jeune Yaume, le pastour, eut alors vaguement envie de pleurer, mais il se crut obligé d'éclater de rire, et Marie lui fit écho.

Ayant achevé de vider son écuelle, le premier valet se hâta de gagner sa chambre, puis son lit... Nul ne le regretterait à la ferme...

Il y avait pratiqué pourtant la justice envers ses maîtres, la charité à l'égard de tous. Yaume, qu'il avait particulièrement protégé, Marie qui le contraignait, il y avait quelques jours à peine, à entendre des protestations d'amitié, paraissaient se réjouir, plus que les autres encore, de son départ... Regardant en Haut, lui voulait rester bon.

Il fut très étonné lorsque, le dimanche suivant, se trouvant seul avec son oncle et sa tante dans la cuisine, vers le milieu de la vesprée, il se vit invité par eux à prendre un verre de « blanche » avant d'entamer un règlement définitif. De bon cœur, du reste, il accepta la politesse, sans penser que Fanchette, en femme avisée, s'était promis à elle-même et avait persuadé à son mari de ménager le protégé de M. le Curé.

— Il ne nous a point dit où on l'a gagé, avait-elle observé. Chez des gens cossus, sans doute. Comme il est travailleur, on l'y écoutera, et s'il lui prend fantaisie de nous débiner... C'est un imbécile. Sachons le prendre. Il nous laissera de bonne volonté ses vaches, sa jument, son argent. Nous lui devons trois mois de gages : quatre-vingt-dix francs. Don-

nons-lui deux cents francs, et gardons le reste. Nous promettrons de lui payer les intérêts de trois cents francs.

La « blanche » ingurgitée, tout s'arrangea comme l'avait insinué Fanchette... Jacques se réjouit de n'avoir point à entrer en lutte avec ses parents, de se séparer d'eux à peu près en bons termes, et en vint à leur confier qu'il travaillerait désormais au château.

« Ces gens sont plus bêtes que méchants, — songeait-il, abêtis par l'argent et la terre. Ils ont eu peur pour leur fille ; ils m'ont mesuré à leur aune, et j'en ai pâti. Et Marie ? Une crainte l'a saisie, en face de sa mère. Que serais-je devenu, s'il en eût été autrement ?... J'aime Sainte de toutes mes forces... Un instant, leur bien m'a tourné la tête, à moi aussi. »

Cependant, Simon disait :

— Le monde est mauvais, et nous avons une fille promise à M. Michon. Alors, dam ! nous avons pris peur parce que nos gens parlaient de toi et d'elle, et nousnous sommes fâchés. Tu t'en vas, c'est fini. Sans rancune. A revoir. Tu es laborieux, bon cultivateur, tu te tireras d'affaire partout. Nous te donnerons un bon certificat. Et, ma foi, au prochain automne, nous t'inviterons à la noce.

— Ma foi, oui ! sans rancune, ajouta la fermière. Je t'ai quelquefois mené durement.

C'est utile à la jeunesse. Tout de même, je suis bien sûre que tu te rappelleras les Quatre Châtaigniers, et que tu ne parleras jamais mal de nous.

Ce grand idiot de Jacques avait presque la larme à l'œil, et il pleura pour de bon lorsque, le lendemain, au moment où il sortait sa malle de la maison, le maître cria à la jolie fille Marie :

— Dis donc au revoir à ton cousin qui s'en va. Allons, embrasse-le.

La charrette et l'âne du maréchal-ferrant de Saint-Sénier conduisirent Jacques à son nouveau domicile. Bientôt, il connut sa tâche et s'y accoutuma. Tâche analogue à celle de la ferme, remplie toutefois dans des conditions très différentes, jugées préférables par le paysan.

Il trouvait commode l'entière liberté qu'on lui laissait de surveiller ses hommes. Rendre chaque semaine à M. de Saint-Loup, l'intendant, un compte exact de ses travaux et de ses dépenses ne l'offusquait point, et il ne se troublait jamais lorsque cet intendant modèle surgissait soudain, impitoyable Argus, aux champs, à la grange, à l'étable. En dehors de ses occupations agricoles, nul service, du reste, ne lui avait, jusqu'à présent, été demandé. Avec le marquis, il n'avait aucun rapport. Chez les concierges, où il rentrait cou

cher chaque soir, on appréciait sa tranquillité et sa discrétion. A l'office toutefois, où il se voyait obligé de prendre ses repas, on lui témoignait plutôt une certaine hostilité. Les valets et les servantes le déclaraient espion, cafard, parce qu'il se montrait silencieux et grave, ne déchirait point les maîtres, ne se plaignait de la nourriture, ne taquinait pas les femmes, refusait l'eau-de-vie et le vin volé. On se croyait obligé de s'observer devant lui.

Et pourtant, de la bouche de ces gens, sur le compte des châtelains, il avait entendu d'étranges choses : le marquis était un vieux maniaque presque fou, sachant, tout comme la sorcière de la Gautheraie, les secrets du diable, bourreau des siens, chassant ses enfants quand il ne les faisait pas mourir. L'intendant ? Un drôle de parent, voleur de nom, d'argent, d'héritage, méfiant, dur, mauvais. Lui seul avait empêché son vieux cousin bourrelé de remords de rappeler le dernier des Saint-Loup, chassé du château pour cause de mariage pauvre. Il avait raconté que ce fils était mort. Mais la femme, les enfants ? Où les cachait-il ? Car, enfin, il devait y avoir une femme, des enfants ? Chaque année, il s'absentait huit jours, sans donner à quiconque son adresse, et un personnage inconnu et nouveau venait, chaque année, garder le marquis que l'on ne confiait point

à son valet de chambre. Où allait donc ainsi M. l'Intendant ? Il avait ordonné, avec des menaces, de jeter à la porte Palmyre, la diseuse de bonne aventure, l'ancienne gouvernante de Saint-Loup, si, en quête d'aumônes, elle osait se présenter à la cuisine. Qu'aurait donc pu raconter Palmyre ?

Au cours de ces conversations ineptes et méchantes, Jacques n'élevait jamais la voix : mais, dans son for intérieur, il ne pouvait s'empêcher de penser que ces racontars coïncidaient avec les lubies de Palmyre, et son âme s'emplissait de tourments.

Sainte, la blonde enfant tant aimée, serait-elle sienne un jour ? Ce rêve de ciel vécu dès ici-bas, échapperait-il à son emprise ?... Jamais encore, Jacques n'avait réalisé un rêve... Les rêves très beaux, très purs, ne sont point visions de ce monde... Beaucoup d'hommes ne rêvent jamais. Ils désirent des biens accessibles, les poursuivent par tous les moyens, et, souvent, les atteignent. Bouffis d'orgueil, ils se vantent alors d'avoir réussi leur vie. Ils disent, et l'on répète : « Quelle chance ! Voilà du bonheur ! »

Notre ami Jacques avait souvent les larmes aux yeux quand il songeait, et il se confiait à lui-même :

« Le bon Dieu, là-haut, me devra bien des dédommagements ».

Chaque matin, il priait : il s'épuisait à la tâche, hanté par l'image de la jeune mendiante. Quoi qu'il en fût des choses futures, il veillerait sur elle, il lutterait pour elle, il la protégerait contre la misère, les hommes, le diable même.

L'automne succéda à l'été. C'était le temps de la récolte des pommes.

Un matin, vers les huit heures, Rude, déjeunant à l'office, se vit prié, par le valet de pied, d'avoir à passer le plus tôt possible dans le bureau de M. l'Intendant. Le jeune homme se hâta d'achever son repas, et de se rendre à la tourelle avec laquelle il avait, pour la première fois, noué connaissance lors de ses débuts au château. M. de Saint-Loup y mettait ses comptes à jour. Le serviteur se découvrit devant lui. Il l'accueillit d'un geste protecteur, et remarqua :

— Vous n'avez point tardé, c'est bien. Je déteste qu'on me fasse attendre. Etes-vous toujours content de vos hommes ?

La question surprit le laboureur. L'un des ouvriers s'était-il permis quelque coup de tête ? N'hésitant point toutefois à endosser toute responsabilité, il répondit :

— Oui, monsieur l'Intendant.

Une autre interrogation suivit :

— Et de vos maîtres ?

Le paysan eut un mouvement de méfiance.

— Vous aurait-on, demanda-t-il, raconté que je me plains de mes maîtres ? Je vis en paix, ici, avec moi-même et avec les autres. Vous me laissez travailler librement. Je m'applique à vous satisfaire. Je vous suis très reconnaissant de vos bons traitements.

— Donc, fit M. l'Intendant, nous avons chance de vivre ainsi longtemps ensemble. Vous vous souvenez sans doute de notre conversation, en cette tour, le jour où je vous ai gagé ? Nous pourrons parfois vous demander, vous dis-je alors, si vous êtes honnête et discret, quelques services en dehors de votre tâche.

— Je m'en souviens, dit Jacques, et suis prêt à vous servir.

— Eh bien ! donc, reprit Saint-Loup, je vais faire appel à votre bonne volonté. Prochainement, je m'absenterai huit jours. Je m'absente ainsi huit jours chaque année. Je possède en Bretagne, au fond du Finistère, une terre dont je dois, à un moment donné, toucher les fermages. Mon cousin ne se sent pas en sûreté quand je le quitte ainsi. Nous n'avons, ni lui ni moi, confiance en ses domestiques. Je vous crois l'honnêteté, la discrétion même. Je remettrai donc en vos mains, pendant mon absence, la garde et la direction du château. Nous allons accorder des vacances au valet de chambre de M. le Mar-

quis, et vous préparer au service de ce dernier. Ne vous effrayez pas. On n'exigera de vous rien de difficile. Vous devrez vivre le plus souvent dans la pièce où nous sommes à cette heure, afin de vous trouver à proximité de votre maître ; vous obéirez scrupuleusement au moindre de ses ordres ; vous coucherez, la nuit, dans une chambre communiquant avec la sienne. Une femme de chambre se chargera des menus détails. A mon retour, vous me rendrez un compte exact de tout ce qui se sera passé durant mon voyage. Si quelqu'un demandait par hasard à être introduit près de M. le Marquis, vous refuseriez de recevoir ce quelqu'un, quel qu'il pût être. Je vous laisserai mon adresse. Vous me retournerez tout le courrier, même celui qui serait adressé à M. le Marquis. Pour ce, vous le prendrez vous-même, chaque jour, aux mains du facteur qui aura des ordres. Vous veillerez soigneusement à ce que les rôdeurs, les rôdeuses aussi, soient bannis de la propriété. Je défends absolument à nos gens de consulter la sorcière de la Gautheraie. Cette gredine s'imagine avoir eu à se plaindre autrefois des châtelains de Saint-Loup. Nous devons la craindre et l'éviter. Une chose encore. M. le Marquis est très vieux... Il raconte parfois d'étranges histoires, quand son esprit s'en va. N'y prenez garde, et ne confiez à personne,

si ce n'est à moi son unique parent, ses chimères. Saurez-vous obéir ?

— Je vous obéirai, affirma Jacques. Je soignerai M. le Marquis avec tout le dévouement dont je suis capable, et je surveillerai la maison.

L'intendant eut un sourire moqueur.

— Allons, très bien, prononça-t-il. Je compte sur vous. Je vous préviendrai à temps de mon départ. Au revoir.

Ainsi congédié, le jeune homme se retira, et M. l'Intendant, se renversant dans son fauteuil, ferma les yeux à demi et murmura :

— Un brave garçon, intelligent, d'ailleurs. Ni curieux, ni bavard. En ses mains, mon cousin sera en sûreté et pourra s'épancher à l'aise. Que m'importe ? Je n'ai jamais confié mes secrets à personne.. A savoir si le vieux maniaque acceptera les soins dévoués de Jacques Rude.

M. l'Intendant repoussa son siège, se leva, et ouvrant sans bruit la porte intérieure, descendit dans la bibliothèque. Dès l'entrée, il demanda :

— Puis-je vous parler sans trop vous déranger, mon cousin ?

De la table placée le long des rayons de livres où il se tenait accoudé, le corps perdu au fond de son fauteuil, le marquis répondit :

— Entrez donc, Aimé de Saint-Loup, vous ne me dérangez pas.

Alors, celui qu'il appelait Aimé s'en alla s'asseoir en face de lui, joignit les mains sur la table et commença :

— C'est aujourd'hui jeudi. Vous savez que je pars lundi prochain pour ma terre de Bretagne. J'ai choisi pour vous servir et garder le château un homme que vous connaissez.

Il se taisait. Le vieillard eut un mouvement de lassitude témoignant de son indifférence à l'endroit de ces choses, et s'informa toutefois :

— Qui est cet homme ?

L'intendant annonça :

— Le chef de culture : Jacques Rude.

— C'est bien ainsi, déclara le marquis, cet homme me plaît. Je l'ai peu rencontré. Quelquefois, dans le parc, à la maison quand vous l'y appelez, je l'observe. Il est fort, il travaille beaucoup, parle peu, et semble ne guère s'intéresser à son entourage. Vous pouvez partir lundi pour le Finistère, Aimé.

Le vieillard s'arrêta, hésita un instant, et reprit : « Pourquoi, prolongeant votre absence de quelques jours, ne passeriez-vous pas en Angleterre ? »

Les sourcils du régisseur se froncèrent, mais il sourit et dit :

— A quoi bon, puisque mon cousin est mort.

Le marquis hocha la tête. Ses mains se crispèrent.

— Il est mort, c'est vrai, murmura-t-il, là-bas, sous un faux nom. Vous m'avez apporté son acte de décès et la signature du prêtre attestant qu'il lui avait dit être un Saint-Loup... Mais son fils... Avant votre venue près de moi, Edouard, mon dernier-né m'écrivait encore, et il me disait : « Ma femme, bientôt, me donnera un fils ». Aimé, vous n'avez pas, au pays anglais, trouvé sa femme et son fils ? J'aurais dû accepter sa femme, pauvre manante, indigne de nous. A cette heure, le château serait plein d'enfants et de joie... En Angleterre, Aimé, vous trouveriez peut-être la femme, l'enfant ?

M. l'Intendant soupira longuement. Sa physionomie s'efforça d'exprimer la compassion et la tristesse.

— J'ai cherché, il y a vingt ans passés, en Angleterre, observa-t-il. J'employai quinze jours en investigations de toutes sortes. Je vous ai retracé cent fois mes pérégrinations, mes découvertes. Depuis un an, vous ne receviez plus de nouvelles de mon cousin Edouard, mais vous aviez conservé son adresse. Dans le village avoisinant Brighton, où je me rendis d'après vos indications, on me déclara

n'avoir jamais connu nul étranger du nom de Saint-Loup. J'arrivai cependant à découvrir qu'un Français, appelé Leblanc, répondant au signalement que je donnais, avait en effet habité le hameau, et y était mort il y avait quelques mois. Catholique, il avait été assisté, à ses derniers moments, par un prêtre de Brighton. Je m'informai de la famille de ce Leblanc. Il vivait, m'affirma-t-on, avec sa femme. Ils n'avaient point d'enfants. Je m'arrangeai pour découvrir le prêtre. Ce respectable ecclésiastique me confirma les renseignements des gens du pays et m'assura que mon regretté cousin était mort en bon chrétien, lui révélant son nom, mais ne le chargeant pour les siens d'aucune espèce de mission. Sa veuve, qu'il laissait sans enfants, avait dû, après sa mort, retourner en sa propre famille, dans le comté de Sussex. Je ne jugeai point à propos de me lancer à la poursuite de cette femme, cause première de votre douleur.

— Pourquoi l'eussiez-vous fait, Aimé ? Mon fils, pourtant m'avait parlé d'un enfant.

— Espoir déçu, sans doute. Nul, en Angleterre, ne lui connut de fils.

Une larme roula dans les yeux du vieux gentilhomme.

— Le Ciel me punit de ma dureté, balbutia-t-il. Je mourrai seul !

Il eut un sursaut, et se reprenant : « Non, pas seul... Aimé, vous me fermerez les yeux... Je vous donnerai mon château, mes terres... Vous êtes jeune encore. Vous avez cinquante ans. Mariez-vous, pour perpétuer le nom. »

Aimé de Saint-Loup mit, devant le marquis, genou en terre et prit sa main qu'il baisa.

— Me marier ? Non, fit-il. Je vous dois, à vous seul, mon affection et mes soins.

Inconsciemment, le marquis détourna la tête.

— Relevez-vous, Aimé, ordonna-t-il. Vous partirez lundi. Vous préviendrez Jacques Rude d'avoir à se mettre à ma disposition, et vous donnerez congé à mon valet de chambre.

D'un geste, il congédiait son parent. Obséquieux et souple, celui-ci regagna son domaine : le cabinet de travail de la tourelle d'où un escalier en colimaçon, dissimulé derrière une boiserie voilée d'une tapisserie, montait vers une pièce spacieuse percée de deux fenêtres grillées, la chambre de M. l'Intendant, communiquant, par un couloir étroit, avec le corps du château et le propre appartement du marquis.

Or, sur son bureau, M. l'Intendant rangea quelques papiers ; puis il gravit l'escalier en colimaçon et ouvrit, avec une clef perfectionnée, la porte de sa chambre toujours fermée avec grand soin. Ayant ensuite pénétré dans son sanctuaire intime meublé d'un lit et de sièges confortables, d'armoires ventrues, d'une longue table et d'un coffre-fort, il commença à mettre de l'ordre autour de lui, afin de préparer son voyage du lundi suivant.

Tantôt, un sarcastique sourire errait sur ses lèvres, tantôt ses sourcils se rapprochaient, inquiets et menaçants. Par instant, ses souvenirs, ses soucis, ses espérances lui échappaient.

« Vingt ans passés ! murmurait-il. Il y en a vingt et un que je vis à Saint-Loup, attentif à flatter les manies de ce vieux fou, ménageant sa fortune plus que je n'eusse, certes, ménagé la mienne... Sa fortune m'appartiendra un jour; je l'aurai bien gagnée... Fou ? Oh ! oui ! cent mille fois fou. Le marquis Gildas de Saint-Loup le fut toujours : en sa jeunesse, en son âge mûr, en sa vieillesse. Jeune, l'étude des sciences occultes lui troubla le cerveau. Il fit école. Palmyre, la sorcière de la Gautheraie, fut son élève. Plus mauvaise que folle, plus rusée que son noble maître, cette der-

nière devint dangereuse, exigeante, et fut ignominieusement jetée dehors... Depuis un demi-siècle, elle ne cesse, paraît-il, de crier vengeance à tous les échos du pays, sans rien tenter, du reste. Avant moi, elle errait souvent, m'a-t-on conté, aux entours du parc, envoyant ses malédictions pardessus les murs, et osant même, chez la concierge, solliciter l'aumône. J'y ai mis bon ordre. Cette pauvresse pouvait s'aviser de raconter à notre personnel ses histoires à dormir debout. Puis, l'enfant trouvée sur le grand chemin, que la commune l'autorise à élever, est probablement une maraudeuse... La sorcière me hait. De très loin, si elle m'aperçoit, elle a des gestes de menace. Vivant à Saint-Loup, j'ai pris son bien, sans doute... Saint-Loup m'appartient d'ores et déjà... En Bretagne, nous étions bien pauvres. Veuf, mon père vivait sur sa terre plus misérablement que nos paysans. Il s'enivrait et me battait souvent.

Mal instruit dans un petit collège, devenu, à vingt-cinq ans, employé de banque à Paris, je connus de mauvais jours. J'enviais mes camarades plus fortunés, et les détestais... Bien m'en avait pris d'écrire, chaque année, au chef de la branche aînée familiale. Devenu son unique parent, je fus appelé près de lui après la fugue et le mariage de son dernier fils.

Ce fils est mort : je ne l'ai pas tué... La pauvreté ne sera plus mon lot... Devais-je, en vérité, engager le marquis à la miséricorde, à l'endroit de l'intrigante et de *son enfant*, travaillant ainsi contre mes propres intérêts... *Oh ! si cette enfant eût été un fils !... Mais une fille !* Le prêtre de Brighton me l'affirma, il croyait aussi, ayant perdu leurs traces, qu'elles habitaient alors le comté de Sussex... *Je vous avais abominablement trompé, monsieur le Marquis. Il y avait une enfant, une fille...* Mon mensonge avait pour but de sauver l'honneur de votre nom... Je saurai, moi, tirer parti de votre héritage... Elle vous écrivit plusieurs fois, la femme, dans le cours de l'année qui suivit mon retour d'Angleterre ; mais tout le courrier passait par mes mains. Je confisquais ces lettres qui sollicitaient des secours matériels et faisaient appel au cœur du grand-père. Trop besogneuse pour l'assister longtemps, sa famille, sur laquelle elle avait compté au premier moment, l'engageait à implorer les parents de son enfant et à produire les papiers établissant son alliance avec nous. Mon cousin Edouard s'était vraiment très mal marié. Pourquoi aurions-nous subi le contre-coup de ses sottises ? Je ne répondis jamais à sa femme, elle ne nous écrivit plus... Vingt ans passés... Elle est morte, peut-être. Son enfant sait que

de ceux dont elle devait porter le nom, elle n'a rien à attendre... Je serai riche. J'eus une enfance, une jeunesse misérables ! Ensuite, aux côtés d'un vieillard aigri, j'aurai passé mes belles années... L'or, les terres, rachèteront mes peines, endormiront les scrupules de ma conscience... Ma conscience! J'ai bien agi... Je crois à l'argent. »

M. l'Intendant referma brusquement une armoire qu'il venait d'examiner du haut en bas et essuya quelques gouttes de sueur perlant à son front.

« Rude est le gardien rêvé, murmura-t-il encore. Ce garçon ne comprend pas grand'-chose aux ruses de l'existence. Etonnamment instruit et intelligent, toutefois, pour un paysan. Triste et rêveur... On raconte qu'il a courtisé sa riche cousine des Quatre Châtaigniers, et s'est vu congédié pour ce motif. Alors, il se console en travaillant, et, plein de son amour méconnu, s'intéresse fort peu aux affaires des autres. C'est mon homme. Je ne serai guère absent, du reste, et, à mon retour, je veillerai. Ne me faut-il pas toucher mon fermage, et me détendre l'esprit huit ou quinze jours ? »

Ayant ainsi conclu, Aimé de Saint-Loup redescendit dans son bureau où il écrivit quelques lettres, puis il se mit en quête de

Jacques Rude, désirant le prier incontinent d'avoir à l'accompagner chez M. le Marquis, où il recevrait les instructions nécessaires à l'accomplissement de sa nouvelle tâche.

XIII

On était donc au jeudi, et M. l'Intendant avait résolu de partir le lundi suivant. Le vendredi, fort aimablement, il prévint Jacques qu'il pourrait disposer de son entière journée du dimanche. De se sentir, en perspective, quelques heures de liberté, le jeune homme éprouva une véritable jouissance, et il se mit à réfléchir aux moyens de bien employer ces précieux instants.

Il n'eut point d'autre idée, du reste, que de se rendre aux offices, de se faire inviter à déjeuner au presbytère, de causer longuement avec M. le Curé, et de le quitter après les vêpres. Ensuite, il se mettrait en quête, pour une fois, de la vieille Palmyre et de Sainte, dussent les mauvaises langues jaser.

Depuis trois mois qu'il était au château, l'avait-il rencontrée, son amie Sainte ? A peine, ici ou là, avec sa mère, au détour d'un chemin. Ils échangeaient quelques paroles,

et suivaient leur route, à la façon des indifférents. Leurs regards, rayonnement de leurs âmes, parlaient pour eux, cependant. La sorcière ricanait, elle devinait tout, cette femme, et elle exhalait ses railleries, ses lubies accoutumées :

— Jacques Rude, tu vaux ton pesant d'or. Je te donnerai ma fille. Te voilà donc à Saint-Loup ? Chacun son tour. Méfie-toi. Je ne te nuirai point près de ceux du château. S'ils savaient, pourtant, qu'aujourd'hui tu ne nous as point crié d'injures !... Diane est riche. Penses-tu qu'elle voudrait épouser un valet ? Aime-la tout de même, et aide-nous, quand viendra l'heure.

Elle étendait le bras en un geste de menace, et se sauvait, entraînant l'enfant.

Rude remarquait qu'elle devenait de plus en plus sèche, de plus en plus vieille. Elle ne torturerait pas éternellement sa victime... Sainte, alors, arrachée à sa vie de misère, pourrait travailler librement, au grand soleil, et lui, Jacques Rude, serait bien heureux.

En attendant, il gardait précieusement, au fond de son cœur, le secret de son amour, non qu'il eût honte de son aimée : elle lui apparaissait belle et bonne, grande et pure. Mais ayant souffert, il tremblait toujours devant l'espérance... Jalousement, il la renfermait au fond

delui-même. Tant d'hommes se plaisent à tuer en l'âme d'autrui l'espoir ! Ni Palmyre, ni les valets du marquis, ni M. l'Intendant ne devaient pénétrer de tels secrets. Ces secrets dévoilés, Palmyre, sans doute, se fût mise en colère ; les valets auraient été trop contents d'avoir des raisons de mépriser et de se plaindre, et M. l'Intendant eût banni un subalterne qui pactisait avec des gens considérés par lui comme dangereux, criminels, peut-être.

Or, de Saint-Loup, le chef de culture ne voulait point être banni. De plus, une idée s'implantait dans son esprit : *Sainte ressemblait au marquis*. Et son imagination continuant à travailler d'après les singulières lubies de Palmyre, les bavardages des valets, il en arrivait à échafauder tout un drame qu'il dénouait lui-même, providentiel instrument. Sur ses nouveaux maîtres, planait un mystère. Ce mystère, il le pénétrerait à cause de l'enfant qu'il aimait. C'était son devoir. A le remplir, il risquerait son bonheur et sa vie. Il avait entendu la sorcière, ignorant sa présence, parler de papiers cachés...

Quoi qu'il en fût, il assista, tout guilleret, le dimanche matin, à la grand'messe de Saint-Sénier. Avant l'office, M. le Curé l'avait invité à déjeuner. Après, ils gagnèrent le presbytère, et causèrent gaiement à la suite du repas, sous la charmille du jardin. Il y avait

longtemps déjà qu'ils n'avaient eu le plaisir de s'entretenir ensemble.

— Allons, mon garçon, disait le pasteur, je suis content de te savoir dans une bonne place. J'ai été bien inspiré de t'y faire entrer. On y a confiance en toi, puisque M. l'Intendant te donne son cousin et le château à garder. Montre-toi digne d'un tel honneur. Sois vigilant, ne crains pas ta peine. Je n'ai pas besoin de te recommander pareilles choses, n'est-ce pas ? Dire que tout le pays s'entend pour déblatérer contre ce pauvre intendant ! Tu t'arranges avec lui, toi ?

— Monsieur le Curé, fit Jacques, se grattant l'oreille, ce maître-là ne m'a pas encore adressé un reproche. N'importe, il me déplaît. C'est mal, mais je n'y puis rien. Quand il vous sourit, il se moque de vous, et ses yeux méfiants vous transpercent... Je me suis peut-être laissé impressionner par les histoires entendues à droite et à gauche. M. le Marquis, au contraire, m'inspire respect et pitié. Je ne le rencontre pas souvent, par exemple, et il ne me parle guère. Monsieur le Curé, il me trotte parfois de drôles d'idées dans la tête. Je trouve que Sainte, la fille à Palmyre, ressemble à M. le Marquis.

Le prêtre sursauta.

— Jacques, mon garçon, fit-il, c'est surtout la fille à Palmyre qui te trotte par la tête.

Prends garde. Certes, si tu persistes dans ton admiration pour elle, il ne te sera point défendu d'en faire ta femme, après la mort de sa mère, quand nous aurons mis à l'épreuve, en la plaçant, ses qualités de travailleuse. Je la crois une brave enfant. En attendant, ne lui parle point trop, et chasse tes rêves. Les livres, auxquels tu te plais de plus en plus, t'emplissent la cervelle de contes bleus. Qu'importerait, d'ailleurs, une ressemblance toute fortuite ? En quoi cette petite, tombée des mains d'une mendiante, un soir d'hiver, à la porte de Palmyre, tiendrait-elle à M. de Saint-Loup ? Vingt ans passés, depuis ce temps, et jamais personne n'avait pensé à établir de pareils rapprochements.

— Il y a vingt et un ans, à peu près, reprit Jacques, on le raconte à la cuisine, M. l'Intendant partit pour l'Angleterre, et en revint, rapportant la nouvelle de la mort du fils de M. le Marquis. Nos gens prétendent que, voulant accaparer la fortune de ce dernier, il supprima femme et enfants... Où s'en va-t-il passer ses dix jours de vacances ? Dans le Finistère ? Et la sorcière s'en allant crier le long des grands chemins que sa Diane sera riche.

M. le Curé leva les épaules.

— Mon ami, observa-t-il, je te croyais moins naïf. Tu as une belle imagination. Tes élucubrations ne tiennent pas debout. M. le

Marquis n'ayant point d'autre parent que son cousin Aimé, ne saurait donner ailleurs sa fortune. Vraiment, il n'y a pas là le moindre accaparement. Puis, si comme tu parais le penser, ce pauvre M. Aimé avait supprimé la femme et les enfants de l'héritier de Saint-Loup, il n'aurait plus à s'en occuper, et alors, les voyages qu'il entreprend chaque année, n'auraient rien de suspect. Par-dessus le marché, tout cela prouverait, clair comme le jour, que Sainte n'a rien à voir avec les Saint-Loup. Les morts ne ressuscitent pas. Quant aux randonnées de la sorcière, mensonge et folie. Du reste, la Providence est là pour tout mettre en place. Sais-tu ce que je leur reproche, moi, aux messieurs de Saint-Loup ? Simplement d'être des demi-chrétiens qui, s'ils respectent la religion et ses ministres, ne la pratiquent guère. Dieu, les éprouvant, a frappé à leur porte : ils n'ont point compris. Le vieux marquis s'est isolé dans sa tristesse ; il a cru à la science, à sa fortune, point à l'amour ni au pardon. De ce fait, il est malheureux. Près de lui, un cousin éloigné seulement, point d'affection primordiale. Il doit rêver de petits-enfants joyeux. Puisque tu l'approcheras désormais, sers-le avec un respect profond... Si tu voyais quelque jour sa vie baisser comme s'éteint une lampe sans huile, préviens-moi... Je m'intro-

duirais près de lui. Il serait satisfait, peut-être, de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Et ton oncle Simon ? Te fait-il maintenant bon visage ?

— Ma foi, oui, monsieur le Curé. Il me regrette même ; il me le dit, du moins, et il pousse l'amabilité jusqu'à me donner des nouvelles des bêtes qu'il prétend m'avoir achetées. Ma cousine va se marier vers le milieu du mois, m'a-t-il expliqué. Il a ajouté : « S'il n'y avait que moi, tu serais de la noce ; mais, la patronne et la fille... » Un valet du château, frayer à titre de parent avec les Michon, et ceux des Quatre Châtaigniers !

— Tu les vaux tous les jours, garçon. Tu n'as pas souffert de ce côté-là, au moins ?

— Eh bien ! non, monsieur le Curé, je me suis toujours réjoui d'avoir quitté ces gens, et je n'avais pas le moindre attachement pour la belle Marie. Quand, la première, elle osa me parler de m'épouser, je fus épouvanté. Puis, j'eus un mouvement d'ambition. Ah ! ça ne du raguère ! J'ai le cœur pris en un autre endroit ! Si, tout de même, Sainte ne peut jamais devenir ma femme !... Ah ! monsieur le Curé, Jacques Rude aura eu sa part de peine sur la terre... Maman souffrit ainsi, toute sa vie ; elle mourut au moment où nous allions être heureux... Le bon Dieu l'aura consolée là-haut.

— La terre nous manque souvent plus tôt que nous ne le voudrions ; le ciel nous reste, et, au ciel, vivront un jour, en Dieu, tous ceux que nous aurons aimés en Lui.

Le jeune homme inclina la tête. Quelques paroissiens s'avançaient vers la charmille, afin de deviser avec le pasteur. La conversation s'établit entre tous, et prit un tour de douce gaieté.

Après les vêpres, sans vouloir accepter le goûter qui lui était offert, Jacques prit congé du bon curé.

— Rien ne te presse, aujourd'hui, mon garçon, remarqua celui-ci.

Rude rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Il me faut vous avouer, monsieur le Curé, lança-t-il dans un élan, que je compte passer du côté de la Gautheraie. J'irai jusqu'au chemin creux de la sorcière. Je voudrais parler à Sainte, lui apprendre que je logerai désormais dans l'intérieur du château. Il faut qu'elle sache où me prendre, si elle a besoin de moi. Je lui ai promis de la défendre... Entre nous, il n'y eut jamais autre chose.

— En vérité, fit le prêtre, j'ai pleine confiance en cette enfant. Pourtant, j'aurais préféré qu'une fille de fermier, accoutumée à une existence régulière, entrât dans ta vie. Enfin, à la grâce de Dieu. Pourquoi te détournerais-je de cette petite ? Toutefois, rencontre-

la le moins possible, si tu veux garder ta place au château. Méfie-toi de Palmyre, prie et laisse agir la Providence.

— Monsieur le Curé, affirma le paysan, je vous promets que, visitant Sainte aujourd'hui, je ne la reverrai de longtemps, au moins tant que durera l'absence de M. l'Intendant.

Soulagé par l'aveu qu'il avait laissé échapper, il s'élança, joyeux, dans le bourg, puis dévala rapidement le long des sentes des champs attristés par l'automne, jusqu'à l'antre de la sorcière. Y trouverait-il son amie ?

Le logis était clos. Du toit, s'échappait un mince filet de fumée. Le paysan s'approcha de la chaumière pensant entendre la voix de la vieille parler à l'enfant. Il ne surprit nul bruit, aucun son, et il attendit.

Vraiment, il devait avoir peur de la mégère... Il aurait voulu, pourtant, voir Sainte ce jour-là !

Une honte le saisit. Il heurta à l'huis fermé.

Ce fut, à l'intérieur de la cabane, un glissement de pas légers, puis la porte branlante s'entre-bâilla, et le frais visage de l'amie, rougissant et charmant, apparut. Jacques se contenta de lui sourire, et, presque bas, la jeune fille dit :

— Merci de ne point m'oublier, Jacques

Rude. La mère est couchée, et malade. Je n'ai guère le temps de causer aujourd'hui.

Le gars expliqua :

— Je voulais vous prévenir. A partir de demain, je prendrai du service près de M. le Marquis pour une dizaine de jours. Je logerai près de lui, au château. Si justement la mère est malade, si vous avez besoin...

Un rire saccadé, parti de la chaumière, l'interrompit. La voix haletante de Palmyre l'interpellait.

— J'entends clair, et j'en sais long, disait-elle. Entre donc un peu, Jacques Rude.

Jacques eut d'abord un mouvement de recul, mais l'enfant s'effaçait pour lui livrer passage. Il pénétra dans la hutte.

C'était un réduit misérable, aux murs de terre jaune que n'avait jamais revêtu nul enduit, au sol défoncé, meublé de deux lits emplis de guenilles, d'un vieux bahut, de quatre chaises dépaillées, d'une table où s'étalaient, dans un indescriptible désordre, quelques objets de première nécessité.

Sous les haillons de l'un des lits, la sorcière était étendue, non dévêtue, la tête appuyée sur un énorme oreiller, les yeux brillants et fous au fond des orbites horriblement creusés, la face grimaçante.

— Avance, mon gars, ordonna-t-elle.

Jacques avança vers la couche, les bras

ballants, regardant, pour se donner du cœur, Sainte, qui, maintenant, se tenait debout, immobile, près de la table où elle s'appuyait d'une main.

— Jacques Rude ! appela de nouveau la mégère, et il osa enfin lever les yeux vers elle.

— L'intendant s'en va, continua-t-elle alors. Tu seras seul maître au château. Ainsi c'est à toi qu'on va confier la garde de M. le Marquis ? Tu es, ma parole, l'âme damnée de son cousin.... Et, par-dessus le marché, l'ami de la fille à Palmyre...

La vieille se tut un instant, puis reprit d'une voix plus basse :

— Ecoute, je vais mourir bientôt.. J'irai en enfer, sans doute... Je me suis vengée... Pas tout à fait encore... Il faut qu'*il* sache.

Jacques se permit d'interrompre :

— Ça ne va pas, la mère ? Voulez-vous que j'envoie quérir M. le Curé ? Il connaît des remèdes qui soulagent le corps et empêchent d'aller en enfer.

Palmyre se dressa en un brusque élan.

— Mêle-toi de tes affaires, morveux, grommela-t-elle, et écoute. Le temps presse. Le mauvais génie de Saint-Loup va être en fuite. Avant son retour, je veux parler au marquis. Tu m'ouvriras la porte. Je me lèverai ce jour-là et je mourrai ensuite. Ce sera ma vengeance.

Et puis, il me faut travailler pour Diane. Elle sera riche. Toi, tu l'aimes. Si je ne vois le marquis, tu ne la rencontreras plus, jamais, jamais !

Un frisson agita le jeune homme ; la sorcière savait tout : sa nouvelle charge, l'absence de l'intendant ! Elle l'avait entendu peut-être narrer à Sainte, ces choses, tout à l'heure... Il avait été investi d'un poste de confiance, et cette femme parlait de se venger !... de l'éloigner de Sainte, aussi !

Ayant réfléchi quelques instants, il déclara :

— Je voudrais pouvoir vous rendre service, Palmyre, mais M. le Marquis ne veut voir personne. M. l'Intendant, qui n'est point un mauvais génie, m'a ordonné de n'introduire au château âme qui vive. Il est mon maître. Je ne lui désobéirai point. Si vous me chargiez plutôt de vos commissions, de... vos papiers... pour lui, pour eux.

Rude, maintenant, enveloppait la sorcière d'un regard profond. Elle leva vers lui un bras menaçant.

— Assassin ! bandit ! hurla-t-elle dans un râle. Diane a parlé. Je te tuerai, gredine !

— Mère, oh ! mère ! gémit l'enfant.

— Où sont les papiers ? Quels papiers ? Diane, enfant de misère, de saltimbanques, arrachée par moi à la mort, a menti contre

moi... Va-t-en, Rude, va-t-en livrer à M. l'Intendant ses victimes ! Ah, ah, ah, ah ! Voilà comme il t'aime, pauvre fille à Palmyre... S'il t'aime, il ne me prendra point quand j'aborderai Gildas de Saint-Loup. C'est l'heure, parce que je vais mourir. M. l'Intendant barricade solidement la tour, quand il s'en va, et Jacques Rude refuse de m'ouvrir la grande porte. Ah, ah, ah, ah ! Encore là ! Va-t-en, Jacques Rude ! Elle ne sera jamais, jamais à toi, Diane... J'en sais long... J'ai eu les clefs dans mon temps, moi aussi. Garde bien, imbécile, et va-t-en...

Elle se soulevait tout entière, prête à se précipiter en bas.

— Partez, je vous en prie ! supplia Sainte.

Le paysan s'éloigna, épouvanté, et la jeune fille le suivit jusqu'à la porte.

— Pourquoi attachez-vous de l'importance à ses lubies ? murmurait-elle. Elle passera dans l'une de ces crises. Vous aviez raison. Il lui faudrait M. le Curé. J'irai le chercher quand elle sera plus calme.

— Si je n'étais déjà en retard, je le préviendrais dès ce soir, fit Jacques. Au revoir, Sainte, ne m'oubliez pas, et comptez sur moi...

Il s'élança à travers le chemin creux, sans détourner la tête.

La nuit était venue. Au château, nul ne lui

reprocha d'arriver après l'heure du dîner, on lui avait accordé sa journée. Le valet de chambre ordinaire étant parti dans l'après-midi, le chef de culture se vit chargé, le soir même, du service du marquis, et installé dans une chambre contiguë à la sienne. L'appartement du maître se trouvait donc placé entre cette chambre et le logement de l'intendant. Du reste, le vieillard parut touché des soins respectueux et empressés de son nouveau serviteur, du désir discret, presque timide, qu'il témoignait naïvement de lui être agréable.

Quand il l'eut congédié, à l'heure où Aimé de Saint-Loup vint, comme il avait coutume de le faire chaque soir, lui souhaiter bonne nuit, il s'ouvrit, à ce très cher cousin, de son contentement.

— Cet homme me plaît, mon ami, dit-il. Je vous remercie de me l'avoir procuré. Il est adroit et obéissant, ni obséquieux ni bavard.

Un sourire entr'ouvrit les lèvres d'Aimé.

— C'est un brave garçon, répondit-il, travailleur et très désintéressé. Je répondrais que vous n'aurez point à vous plaindre de lui. En nos autres valets, je n'oserais avoir confiance.

— Celui-là semblerait être, en effet, d'essence supérieure, remarqua distraitement le marquis.

Les deux Saint-Loup s'entretinrent quelques

instants encore du départ d'Aimé, de son retour prochain, des affaires en cours.

. . . .

Jacques, à cet instant, examinait son domaine. De sa vie, il n'avait été si luxueusement logé. La pièce, assez spacieuse, qu'il occupait, meublée de noyer et tapissée d'une vieille toile de Jouy, eût été, pensait-il, digne d'un prince. Il y avait transporté ses livres, son crucifix, sa Bonne Vierge, et il s'efforcerait d'y dormir tranquille... s'il n'était réveillé parfois, en sursaut, par le coup de sonnette autoritaire du marquis. Le chevet du lit moelleux touchait justement la porte du maître. D'un bond, le domestique serait à son devoir. Une autre porte permettait de communiquer avec le reste de la maison. Puis, dans le mur, en face de la couche il y avait une troisième ouverture, soigneusement fermée, celle-là, sans aucun verrou intérieur, toutefois, et gardant du reste sa clef dans la serrure. Où conduisait donc cette ouverture ?

Le jeune homme s'était à peine posé cette question qu'il tournait la clef, ne réfléchissant davantage, ouvrait, et se trouvait en haut d'un étroit escalier de granit s'enfonçant en spirale vers les étages inférieurs.

Où aboutissait cet escalier ?... Il voulut le savoir parce qu'on lui avait confié M. de Saint-Loup, et qu'il désirait se garder d'importunes

visites. Aussi, se munissant de sa lampe allumée, tirant à lui la clef, afin de ne point se trouver malencontreusement enfermé hors de chez lui, il se mit à descendre lentement, et avec précaution, les marches de pierre, entre deux murs suintant l'humidité.

Quelques instants de cette descente, et il arrivait au dernier degré, devant une poterne ronde donnant, autant qu'il en pouvait juger par les interstices du bois, sur un fourré dissimulé derrière un massif au pied du mur occidental du vieux manoir. La poterne était consolidée à l'aide de barres de fer, et close au moyen d'une énorme serrure. Point de clef sur cette serrure.

« Une ancienne entrée du château abandonnée, pensa Jacques. Si j'en juge d'après la couche de rouille, nul, depuis longtemps, n'a pénétré par là. Les maîtres sans doute n'attachent pas la moindre importance à ce moyen de communication avec le dehors. Je n'en ai jamais, non plus, entendu parler au personnel.

Rude remontait déjà l'escalier. Cinq minutes plus tard, étendu sur son lit, il songeait :

« M. le Curé a raison ; je dois me méfier de Palmyre. Des idées de vengeance n'ont jamais cessé de hanter le cerveau de cette méchante femme ; depuis son départ du château, M. le

Marquis et M. l'Intendant la redoutent à juste titre. Elle a répandu sur eux les bruits extraordinaires qui circulent dans le pays. Je ne remettrai plus les pieds à la Gautheraie ; je suivrai les conseils reçus au presbytère... La vieille baisse ; elle s'en va. Elle morte, on placera Sainte... Sainte est bonne et belle. J'en ferai ma femme... Mais les papiers, la future richesse de Diane... Lubies, mensonges, folie... Sainte ressemble pourtant à M. le Marquis... Si, demain matin, j'entretenais M. l'Intendant de ces choses... Et si la vieille n'avait pas menti.. Si Aimé de Saint-Loup... Il a l'œil mauvais... Mon Dieu ! guidez-moi !... Je voudrais sauver Sainte, non la perdre... Je ne parlerai point... Jusqu'au retour de M. Aimé, je veillerai seul...

Le jeune homme s'arrêta à ce dernier parti.

Aimé de Saint-Loup s'éloigna le jour suivant. Absorbé par ses nouvelles fonctions, le paysan eut bientôt oublié ses préoccupations pour songer uniquement à son maître. Celui-ci semblait très satisfait de son nouveau valet. Il se fit installer par lui, après le déjeuner, dans la bibliothèque, et au moment où Jacques allait se retirer, il lui intima cet ordre :

— Demeurez. J'ai besoin de vous.

Le marquis était assis devant la table, en son grand fauteuil. Il regardait fixement son

subalterne qui se tenait immobile, attentif, presque craintif, silencieux... Un nouvel ordre encore :

— Vous déplacerez un à un les volumes placés sur le troisième rayon de la bibliotèque, côté droit, en comptant de bas en haut. Vous les mettrez ici, près de moi. Il y a longtemps que je n'ai visité ces livres. Leurs reliures ont peut-être souffert. Vous les toucherez soigneusement, doucement, Durcies par le travail de la terre, vos mains ne sont ni déformées, ni sales. Elles me paraissent convenir à cette besogne.

Jacques osa sourire au vieillard.

— Je vous obéirai, monsieur le Marquis, répondit-il. J'effleurerai respectueusement ces précieux volumes. J'aime les livres. Ils sont, pour moi, les âmes vivantes des grands morts.

Les yeux bleus de Gildas de Saint-Loup transpercèrent le laboureur. De ses lèvres, un mot tomba, froid, presque dur :

— Commencez !

Rude s'empressa.

Une heure et demie durant, il aida le vieux gentilhomme en son occupation favorite. Quand tous les ouvrages eurent été visités et remis en ordre, il sortit sans bruit. M. de Saint-Loup n'essaya point de le retenir.

Trois jours s'écoulèrent sans incidents. Le

matin du quatrième jour, à l'heure ordinaire de son lever, le marquis déclara à son valet que, se sentant légèrement fatigué, il ne quitterai, point son lit de sitôt ce jour-là ; puis, d'humeur plus joviale que de coutume, il entama la conversation, demandant :

— Vous préférez, n'est-il pas vrai, les travaux des champs et vos camarades, au service qu'on vous a imposé près de moi ?

—Monsieur le marquis, répondit Jacques, je me plais partout où je puis me rendre utile. Au régiment, à la ferme, au château, j'ai toujours obéi. Et puis, la mission de confiance que vous m'avez octroyée m'honore. Quant aux camarades, je n'en eus jamais guère, n'étant, de ma nature, ni bambocheur ni très liant. La misère me mit de bonne heure du plomb dans la tête.

— Vous m'avez dit que vous aimiez les livres. Où avez-vous donc appris à les apprécier ?

— Dans mon enfance, fit Jacques avec un gros soupir. Je vous l'ai dit déjà ; j'aurais voulu être prêtre. Le curé de chez nous m'apprit tout ce qu'il savait. Je lis, dans le texte, Virgile et Homère.

— Et vous n'êtes pas devenu prêtre ? reprit le marquis.

— Mon père ne le voulut point, expliqua Rude. Il fallait travailler la terre. Plus tard...

il était trop tard. Ma mère avait besoin de moi.

— Jamais, pris par le travail de la terre, vous n'avez abandonné vos auteurs ?

— Jamais tout à fait. Ils m'ont consolé de bien des peines.

La voix du vieillard s'éleva, tremblante :

— Les livres vous ont consolé, dites-vous ? Leurs songes creux... leur vaine science ne vous a point fait prendre en dégoût votre tâche de tous les jours ?... Travaillez-vous encore pour votre mère ? Avez-vous, en quelque endroit, une fiancée ?

— Je suis seul au monde, déclara le jeune homme. Mais, j'aimais tant ma mère ! Après elle, plus d'un fut mauvais au pauvre Jacques Rude qui, lui, souhaitait du bien à tous, et croyait rencontrer partout des amis. Près d'elle, le miséricordieux Sauveur me mettra un jour en paix et en joie si je m'en vais comme elle, résigné, sans rancune, craignant seulement le mensonge et le mal. Ah ! elle l'a gagné, son Paradis, celle-là ! Je gagnerai le mien aussi, c'est justice. Si la terre est mauvaise pour beaucoup, nul ne s'y éternise.

Gildas de Saint-Loup avait mis son front dans sa main.

« Résigné, sans rancune, murmurait-il, attendant des joies éternelles, redoutant seulement le mal et le mensonge !... Ce malheu-

reux croit et il vit. Moi ? J'ai toujours erré... Il voit, et je suis dans la nuit. Il supporte parce qu'il espère... J'ai rêvé de lumière. La lumière m'a fui... »

Elevant alors le ton, il demanda :

— Vous avez vingt-cinq ans, mon ami ?

— J'en aurai vingt-six à Noël, monsieur le Marquis.

Saint-Loup se renversa sur sa couche.

— Vingt-cinq ans ! fit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même. A cet âge, j'étais fort, savant et fier. Si savant ! Et riche, et noble ! Veuve, ma mère avait concentré sur moi toutes ses affections ; mes deux sœurs, mes aînées, m'avaient placé sur un piédestal, elles me consacraient leur vie. Pour ces trois femmes, j'étais un dieu. Désireuses de préserver de toute peine ma petite enfance, elles m'avaient élevé à Saint-Loup, éloigné du moindre contact avec les garçons de mon âge. A dix ans, je fus confié à un précepteur qui m'éleva sous l'œil maternel. Mon intelligence était vive, ma mémoire heureuse ; mon professeur était un homme instruit ; il conduisit à bonne fin mes études. Jamais, toutefois, il ne s'occupa de former ma volonté et mon cœur. Ma mère ne permettait à quiconque de découvrir en moi un défaut ; mon orgueil était immense ; j'attendais du genre humain l'admiration familiale.

« Ma déception fut grande, lors de mon entrée dans le monde. Dès le premier instant, je compris combien mon éducation solitaire m'avait rendu inférieur à la plupart des jeunes gens. Je ne possédais ni leur précoce expérience des choses de la vie, ni leur adresse physique. Je ne savais monter à cheval ni manier un fusil. Mon air novice me valut quelques railleries. Des fillettes sourirent de ma timidité. On ne s'était certes agenouillé devant moi. Profondément blessé, je jugeai le monde imbécile, et ne me mis point en peine d'acquérir ce qui me manquait pour y figurer brillamment. Cependant, je résolus de l'écraser de ma supériorité, et je me plongeai dans les études les plus ardues, appelant près de moi des savants de tout genre, voyageant en leur compagnie, explorant les laboratoires et les bibliothèques. Ma mère m'aima davantage encore.

« Que de charlatans m'exploitèrent ! Ils endurcirent mon cœur affolèrent mon cerveau. Ils auront damné mon âme !

« Vingt-cinq ans ! A cet âge, j'étais à Saint-Loup. L'astrologie, le spiritisme, les traités des alchimistes me passionnaient.

« Je n'avais jamais, jamais aimé personne, et j'étais adoré. De ma mère, de mes sœurs, d'une enfant, ma sœur de lait, élevée par ma mère, en notre compagnie, parce que, dès

notre-bas âge, elle avait su me distraire... Seule, elle osait me contrarier, parfois ; je l'avais vue entrer contre moi en fureur et, à cause de cette étrangeté, de son charme, aussi, tout de piquant et de finesse elle me plaisait. J'entrepris un beau matin de la rendre savante ; j'y réussis, et, pendant trois années, elle me servit de préparateur et de secrétaire. Elle se pliait à mes fantaisies, et répétait après moi : La science, c'est Dieu !

« J'avais vingt-six ans quand ma mère mourut. L'aînée de mes sœurs tomba malade l'année suivante, et succomba au bout de quelques mois, à un mal extraordinaire auquel les médecins ne comprirent rien. Ma sœur cadette fut, deux ans plus tard, saisie du même mal, et bientôt, rejoignit ses aînées. La compagne de mes travaux les avait soignées toutes les trois avec un admirable dévouement. Elle en attendait la récompense. Cette fille de l'un de nos valets m'aimait, vous m'entendez, Rude, et elle avait caressé le rêve de devenir ma femme !... Elle, Palmyre, marquise de-Saint-Loup (car il s'agit de Palmyre, la sorcière). Je la chassai ignominieusement.

« Vous pâlissez ? Ecoutez donc !... Dans la nuit même où avait expiré la plus jeune de mes sœurs, j'avais trouvé Palmyre, qui la veillait, plongée dans la lecture du Traité des

poisons. Me voyant bouleversé, elle m'avait dit simplement : « Il en est qui ne laissent point de traces... La science est tout. Dieu n'est pas. Nous avons des âmes pareilles. Rien ne doit troubler nos travaux. Vous l'avez répété souvent. Nous irons côte à côte toujours, soulevant le voile de l'Infini. » Ah ! elle les avait exagérés, mes orgueilleux paradoxes...

« Je la chassai, vous dis-je, en lui donnant de l'or... Au bout de quelle lutte !... Puis, je m'enfuis, loin, dans le Caucase, chercher l'oubli...

Les doigts du marquis frémissaient, remontant son drap sur son visage. Jacques n'osait ouvrir la bouche.

-- Rude ! appela le maître, après un instant de silence.

— Monsieur le Marquis ! répondit Rude.

Une dolente prière s'échappa du cœur du vieillard.

— Assurez-moi que je puis avoir en vous confiance. Je n'ai jamais parlé ainsi du passé à personne, pas même à mon cousin Aimé... Que vous ai-je donc raconté, comme dans un songe ?... Si Palmyre entre au château, vous la jetterez dehors. En s'enfuyant, elle parla de vengeance.

— Monsieur le Marquis ! protesta le paysan.

Mais, déjà, le marquis recommençait :

— Je revins à Saint-Loup plus tard, j'avais alors trente ans. Je me mariai avec une jeune fille de mon monde. Palmyre était pauvre, on la disait sorcière. Elle avait intérêt à cacher ses fautes. Des drames de notre famille, rien n'avait transpiré.

« J'aimais ma femme ; elle mourut phtisique. J'eus trois fils : les deux aînés la suivirent dans la tombe. J'élevai tendrement le plus jeune. A vingt-trois ans, il épousa, en dépit de ma volonté, l'institutrice de l'un de nos voisins, une Anglaise. Je le maudis ; je ne lui ai jamais pardonné. Pourquoi me blessa-t-il dans mon honneur ! Il est mort. Il n'avait point d'enfants. Je n'aurais pu accueillir l'aventurière, fût-elle revenue vers moi. Mais un enfant !... Aimé de Saint-Loup sera mon héritier. Il m'a sauvé de l'abandon. »

De la gorge contractée de Jacques Rude, un cri jaillit.

— Espérez, Monsieur le Marquis, supplions Dieu. Vous fût-il bien prouvé que votre fils n'a point laissé d'enfants ?

Deux larmes coulèrent sur la face exsangue du gentilhomme.

— Pauvre Jacques Rude ! fit-il. Va toujours droit ton chemin, crois et prie. Les paysans, les humbles, ne sont pas les seuls à souffrir... Laisse-moi... Tu reviendras me lever dans une heure.

Jacques s'éloigna songeant :

« Si malheureux ! Il est grand, il est noble. Nul ne me témoigna jamais, à moi, pauvre hère, tant de confiance. Où l'ont conduit ses richesses, sa science ? Personne n'eut le courage de lui enseigner ses devoirs... L'orgueil perdit aussi Lucifer. . Il priera, il montera vers Dieu... Sainte lui ressemble... Comment aurait-elle été apportée d'Angleterre à la porte de Palmyre sur les bras d'une mendiante ?... Mais les histoires de la sorcière, les papiers, sa vengeance ? Penser que j'aurais pu la faire pénétrer ici ! M. l'Intendant sera l'unique héritier de M. le Marquis... Dès son retour, je me rendrai chez l'horrible vieille. Elle parlera, ou je fouillerai sa maison, dussé-je l'attacher. De ses racontars, j'aurai le cœur net enfin... Diane... Sainte... Belle comme un ange. Jacques Rude, quoi qu'en pensent les autres, tu as placé bien haut ton amour et ton rêve... Les rêves se réalisent au Ciel... Pourtant, coûte que coûte, sur la terre, tu demeureras son ami si elle souhaite un cœur pour l'aimer, son protecteur si elle a besoin d'un bras pour la défendre... Je resterai muet, vis-à-vis de M. l'Intendant.

XIV

De ces confidences, il ne fut plus question entre M. le Marquis et son valet. Toutefois, à partir de cette heure, ils se trouvèrent unis par un lien intime.

— Je regretterai ce service tant redouté d'abord, pensait Jacques, et il jugeait le temps trop rapide.

Quatre jours seulement le séparaient du retour de l'intendant. Celui-ci avait annoncé son arrivée au jeune homme lui-même, lui écrivant entre autres :

« Quatre jours, et vous dormirez tranquille, délivré d'une charge qui, sans doute, vous a pesé ».

Une phrase déplaisante, au point de vue de Rude. Ayant veillé soigneusement à toutes les fermetures, n'ayant point été, la nuit, sonné par son maître, il avait dormi sur les deux oreilles. Puis, nul devoir ne lui avait jamais semblé une charge.

Il se répétait ces choses, le soir du jour où il avait reçu la lettre, et murmurait :

— Je dormirai bien cette nuit encore.

Il dormit profondément jusqu'à minuit. Les douze coups frappés par le timbre de sa pendule joints à un bruit de ferraille qu'il crut entendre tomber sur le parquet, le réveillèrent en sursaut. Puis une ombre frôla son lit, glissa doucement ; la porte placée à son chevet s'entre-bâilla.

Rêvait-il ? Il faisait nuit noire. Pas un rayon de lune ne glissait entre les interstices des volets fermés. Le garçon se dressa sur son séant, alluma la bougie posée sur sa table de nuit, se tâta, se frotta les yeux, et inspecta les aîtres. « Je rêve ! » balbutia-t-il alors.

Mais la porte de l'escalier de pierre béait, grande ouverte...

Et voilà qu'un cri d'effroi étranglé, navrant, retentit dans la pièce voisine.

Jacques reconnaissait la voix du maître.

Il bondit hors de son lit, se vêtit à demi et, en hâte, se précipita dans la chambre du marquis.

A la faible lueur de la veilleuse éclairant cette chambre, il vit, au pied de la couche, Palmyre, appuyée sur son bâton, portant, sous son bras gauche, un rouleau enveloppé d'une toile d'emballage, fixant sur M. de Saint-Loup ses yeux méchants.

Gildas de Saint-Loup avait, lui, les yeux hors de la tête, les traits décomposés. L'horreur, l'épouvante, se lisaient sur sa physionomie.

Rude s'élança, afin d'entraîner la mégère hors de l'appartement, de la précipiter du haut en bas de l'escalier de granit, passage maudit qui avait permis à la misérable de tromper la vigilance du serviteur fidèle ; déjà, la vieille étendait vers lui son bâton.

— Si tu me touches, ricanait-elle, Diane mourra.

Le pauvre Jacques eut peur ; il s'arrêta. Car il considéra qu'un pouvoir surnaturel seul avait pu faire franchir à la soi-disant sorcière des obstacles en face desquels une autre femme de son âge aurait infailliblement échoué. Il ne pensa point qu'essentiellement adroite, rusée, experte en toutes sortes d'expédients, prévoyante, elle gardait depuis son départ du château — un demi-siècle, — la clef qui venait de lui permettre de s'y introduire encore. Jugeant le moment favorable, elle avait, après avoir huilé la serrure, ouvert la poterne, risqué l'ascension de l'escalier et forcé, à l'aide d'un passe-partout, l'entrée de la seconde porte, en ayant jeté adroitement la clef à terre. Nul verrou ne défendait cette porte.

Cependant, la voix du marquis s'éleva.

— A moi, Aimé ! Le serviteur que vous m'avez donné m'a trompé. Il m'a ramené Palmyre.

— Monsieur le Marquis, oh ! monsieur le Marquis ! protesta tristement le jeune homme qui osa porter la main sur l'épaule de la vieille en criant :

— Malheur à vous, Palmyre, si vous osez venir parler ici de vengeance. Hors d'ici ! Je n'ameuterai point contre vous mes camarades. Sortez ! Je vous accompagnerai jusqu'à la grille.

Palmyre se dégagea d'un brusque mouvement.

— Il s'agit du bonheur de Diane, imbécile, fit-elle. Conseille à ton maitre de m'entendre. C'est son intérêt, à lui aussi... J'ai sous mon bras... les papiers.

A cet instant, Jacques tomba à genoux près du lit. Une clarté illuminait son esprit.

— Monsieur le Marquis, supplia-t-il, écoutez-la. Mlle de Saint-Loup, votre petite-fille, n'est point morte. Elle vous la rendra.

De ses bras étendus, le vieillard repoussa Rude et la sorcière.

— Vous mentez ! vous mentez ! gémit-il, farouche. Sortez, bourreaux ! Holà, mes gens !

Il retomba, faible, presque agonisant sur son lit.

Palmyre ne détournait point de lui son regard.

— Ecoutez-moi, Gildas de Saint-Loup, ordonna-t-elle. Cet homme n'est point mon complice. Il me refusa l'entrée du château.... La poterne, l'escalier... Je connais tout encore. Les clefs m'étaient confiées autrefois. Que n'avez-vous mis des verrous à vos portes ? Pourquoi mentirais-je ? Nous sommes vieux tous les deux. Nous allons bientôt mourir.

Le marquis s'efforça de relever la tête.

— Tu mens ? balbutia-t-il. Rude, sonnez mes gens.

Jacques demeurait à genoux.

— Monsieur le Marquis, répéta-t-il, écoutez-la... et, puisse-t-elle mentir... Je suis là, elle ne vous fera point de mal... Si elle dit vrai, que Dieu me retire de ce monde.

— Gildas de Saint-Loup, reprenait Palmyre, nous allons mourir, alors, que m'importe ? Je me suis vengée. Ecoute. Tu devras croire. J'ai les preuves. Celle que je traîne après moi, la mendiante qu'on appelle ma fille, est l'unique enfant de ton fils Edouard. Il y aura vingt-deux ans le mois prochain, — il est des hasards étranges, une justice quelque part, peut-être, — elle vint tomber à ma porte avec sa

mère. Tu l'avais repoussée aussi, cette femme, par orgueil. Tu ne répondais point à ses demandes de secours. Elle te cherchait... Elle allait mourir de faim, de misère : je ne t'appelai point. Je tenais ma vengeance.

Le vieillard eut un cri de rage.

— Malédiction sur toi, Palmyre ! Cette femme ne sollicita jamais mon pardon... Elle ne m'écrivit jamais. Tu mens.

— Ah ! ah ! ah ! ricana la sorcière. Je l'avais deviné. Vous faisiez de bonne besogne, M. l'Intendant. Intercepter des lettres ! Chose facile et commandée, à un héritier présomptif... Jacques Rude, mon garçon, de la lumière. Allume les bougies de ce candélabre. Nous lirons les papiers à ton maître.

Jacques obéit. Les bougies d'un candélabre posé sur la cheminée éclairèrent bientôt la pièce. Par un violent effort, le marquis se dressa.

S'accrochant d'une main au pied de la couche après avoir abandonné son bâton, Palmyre, hideuse, exténuée, posait sur le lit ce qu'elle prétendait être de précieux papiers.

Le serviteur croyait rêver. Les deux vieillards semblaient des ombres échappées à la tombe : leur regard luisait comme braise ; toute leur vie tenait en ces yeux ardents. Un ordre rappela le paysan à lui-même.

— Rude, prenez ces papiers, approchez-les de mon visage.

Trois, quatre feuillets étaient aux mains du jeune homme. Il les tenait à portée de son maître.

Celui-ci parcourut ainsi, en moins de quelques minutes, l'acte de mariage d'Edouard de Saint-Loup, avec miss Pearson, l'acte de naissance et l'extrait de naissance de leur enfant, une fille, l'acte de décès de ce même Edouard, le tout rédigé en anglais. Puis il passa à son domestique une dernière feuille, maculée de taches, où couraient quelques lignes tremblées, écrites en français. Jacques put lire à haute voix :

« Je vais mourir à votre porte, monsieur
« le Marquis. M'eussiez-vous accueillie, moi,
« la femme de votre fils Edouard ? Dépourvue
« de ressources, je vous amenais votre petite-
« fille. Solange de Saint-Loup. Je vous écrivis
« souvent, avant de venir de si loin vous sup-
« plier. Mes lettres vous parvinrent-elles ?
« La personnne qui m'a recueillie me jure de
« remettre entre vos mains votre petite fille
« avec les pièces prouvant son origine, et une
« bague où sont gravées vos armes. Ayez
« pitié... Je meurs... »

De larges gouttes de sueur perlaient au front du marquis.

— La bague !... l'enfant ! sanglota-t-il.

— Jacques Rude, railla la vieille, glissez donc cette bague au doigt de votre maître.

Elle tendait au régisseur un lourd anneau d'or, cachet de famille artistement armorié; puis, s'adressant au malheureux père:

— L'enfant est en ma chaumière. Voilà ma vengeance. Je l'ai gardée, élevée. On la nomme la fille à Palmyre. Elle m'a servie. Je l'ai souffletée, injuriée, rendue pour tous un objet de mépris. Maintenant, je puis mourir. Ecoute encore, Gildas. Ta petit-fille Solange, quej'ai baptisée d'un nom de païenne, Diane, aime ton valet Jacques et ce paysan l'aime. Ils se sont juré de s'aimer toujours.

M. de Saint-Loup eut encore la force de lever un poing menaçant vers Jacques.

Celui-ci eut un geste de supplication; un cri s'échappa de son âme.

— Monsieur le Marquis! oh! monsieur le Marquis! Mlle de Saint-Loup est chez Palmyre, c'est la vérité. Depuis un an, je me suis constitué son défenseur envers et contre tous, c'est vrai encore. Mais, je l'aime comme on aime les anges du ciel, les saintes du bon Dieu... Jamais je n'ai baisé son front, même effleuré sa main. J'aurais voulu m'agenouiller devant elle. Il vous la rend aujourd'hui, le bon Dieu. J'en suis bien aise, pour elle et pour vous.

Moi, je m'en irai loin, très loin. Cette infâme ment, quand elle vous la représente indigne de vous. M. le Curé la connaît bien, lui, sa petite Sainte.

Un affreux éclat de rire échappa à la mégère.

Et soudain, une clef grinça dans la serrure de la porte conduisant à l'appartement de M. l'Intendant. Cette porte s'ouvrit, et Aimé de Saint-Loup, en costume de voyage, tenant un flambeau à la main, pénétra dans la chambre. Son vieux cousin eut, vers lui, un cri d'appel.

— Aimé ! L'enfant !

Aimé ne parut point surpris de cette réunion étrange : il était homme à ne s'étonner de rien. Depuis dix minutes d'ailleurs, installé dans son appartement, il avait collé tantôt son oreille, tantôt son œil au trou de la serrure, et il se trouvait à peu près renseigné.

— J'ai quelque peu avancé mon retour, dit-il simplement. Que signifie, mon honoré cousin, autour de vous, cette mise en scène ? Ils vous auraient fait mourir de frayeur et d'émotion, ma parole, si je n'étais arrivé à temps... Ayez donc confiance en qui que ce soit... Jacques Rude introduit ici Palmyre! Pour vous voler et vous exploiter. N'est-il pas le fiancé de sa fille ?... Ces papiers cras-

seux errant sur votre lit ? Documents faux fabriqués par une rusée commère. Nous les examinerons demain. La bague ? Elle vous fut dérobée autrefois, sans doute. L'enfant ? Mensonge. Tu espérais profiter de mon absence, Rude, affreux bandit, pour imposer au marquis de Saint-Loup, l'adoption de ta future femme.

Tout en parlant, l'intendant s'était rapproché de la couche. Déjà, il saisissait l'acte de naissance compromettant...

Mais il avait compté sans Jacques.

Convaincu maintenant de la vérité du récit de Palmyre, de la mauvaise foi de cet homme, ne songeant plus qu'à Solange, au triomphe de la justice, fût-ce à son propre détriment, le paysan serrait d'une étreinte vigoureuse les poignets d'Aimé de Saint-Loup.

Les yeux mi-clos, la tête en arrière, le marquis râla :

— L'enfant ! L'enfant!

Jacques put lui répondre :

— Elle vous ressemble, monsieur le Marquis ! Prenez les papiers, de grâce !

Le marquis n'entendait plus.

. . . .

C'était entre Jacques et Saint-Loup, une effroyable lutte. Palmyre les regardait et battait des mains. Pourquoi l'idée lui vint-elle tout à coup d'appuyer le doigt sur un

bouton de sonnette placé au chevet du maître ?... Elle sonna longtemps.

. . . .

Cependant, Saint-Loup parlementait.

— Lâchez-moi, je vous l'ordonne. Croyez-vous donc que je veuille anéantir ces papiers sans les voir ? Il nous faut soigner mon cousin qui, par votre faute, mourra peut-être.

Rude eut un instant d'hésitation. Il laissa libre l'une des mains de son adversaire.

Deux secondes s'écoulèrent... Une détonation retentit.

Le valet croisa ses deux mains sur sa poitrine, essaya de se retenir en s'appuyant au lambris, puis tomba lourdement sur le parquet.

Au même instant, le cocher, la cuisinière, l'aide de cuisine, le maître d'hôtel, réveillés en sursaut par une sonnarie désordonnée, se précipitaient dans la chambre.

Ils virent le marquis tout pâle sur sa couche, M. l'Intendant posant sur la cheminée son revolver, Palmyre qui riait, Jacques ensanglanté étendu à terre, et, en gens de cœur, ils commencèrent par se jeter sur ce dernier pour lui porter secours. Mais il les repoussa, disant presque à voix basse :

— Ne me touchez pas. M. l'Intendant

m'a tué. Il veut voler les papiers de M. le Marquis.

Le cocher et le maître d'hôtel étaient des gars taillés en hercules. Ils détestaient l'intendant : ils l'avaient vu posant son revolver ; ils étaient deux contre un. Ils attaquèrent donc l'assassin de pied ferme, le réduisirent à néant non sans une vigoureuse résistance de sa part et le ligotèrent à l'aide de solides cordons arrachés aux doubles-rideaux des fenêtres, ne tenant compte de ses explications ni de sa fureur, répondant à toutes ses raisons :

— Vous avez blessé le camarade, nous vous avons vu l'arme en main. Vous ne nous ferez pas croire qu'il soit le voleur.

Et Palmyre criait :

— Bravo, les gens !

Et elle riait toujours...

Tout à coup, chancelante, les bras étendus, elle chanta :

— Bonsoir ! Au revoir ! J'ai ma vengeance ! Débrouillez-vous, les amis...

Elle s'enfuit par la chambre de Jacques Rude, et tous entendirent le bruit macabre d'un corps sec et disloqué se brisant au bas de l'escalier de granit.

De cette fois, l'aide de cuisine se sauva, appelant :

— Au secours !

Elle courut prévenir la concierge qui, ne comprenant rien à son récit, et jugeant la situation périlleuse, envoya son mari quérir M. le Curé.

XV

Le lendemain, vers les dix heures, il se trouva que Jacques Rude n'était point mort mais qu'il n'en valait guère mieux.

Etendu sur son lit, dans sa chambre, livide, les yeux agrandis par la souffrance, il tenait entre les siennes, la main du curé, son saint ami. Depuis une heure environ, grâce aux soins du médecin, il était sorti du long évanouissement où l'avait plongé sa blessure, et il s'efforçait de reconstituer les faits de la dernière nuit. En vain, le pasteur s'exerçait à le calmer, disant :

— Repose-toi, je te dirai tout ; il interrogeait avec fièvre :

— Palmyre ? J'avais mal fermé la porte !

— Palmyre s'est fait justice elle-même.

— Ainsi, M. le Marquis...

— M. le Marquis croit à la Providence qui lui a rendu sa petite-fille. Les événements de cette terrible nuit ne l'ont point tué. Il est

courageux, presque fort. Il n'a plus douté de l'authenticité des papiers apportés par la sorcière quand on lui a amené la petite, tremblante, ressemblant à son fils, si belle, si bonne, toute prête à le soigner et à l'aimer. Elle ne le quittera plus désormais.

Laissant alors échapper un gros soupir, Rude murmura :

— Sainte !

Le bon curé dit :

— Elle va venir.

Le paysan demanda d'une voix bien faible :

— Et puis... après, monsieur le Curé ?

Son ami demeurant silencieux, il ajouta :

— Après, oh ! après, je voudrais mourir !... Le médecin a jugé ma blessure très grave... Je l'entendais... Pauvre Jacques Rude ! C'est fini de ton rêve d'amour !

« Et M. l'Intendant ?

— Tes camarades l'avaient garrotté comme un saucisson. Il jure ses grands dieux qu'il a tiré sur toi, parce qu'il t'a pris pour un voleur. Le marquis lui reproche d'avoir intercepté des lettres et d'avoir voulu faire main basse sur les papiers de Palmyre. Il nie tout ce qu'on lui reproche.

— Cet homme ment ; il perdra Sainte ! gémit le blessé.

— Ne te tourmente pas, supplia le prêtre.

Les papiers sont en ma possession. Le bel Aimé a perdu la confiance de M. de Saint-Loup qui le chasse, lui octroyant, toutefois, une somme suffisante pour qu'il puisse passer en Amérique. On le conduira sous bonne escorte à Saint-Nazaire, à bord du premier bâtiment en partance. Il accepte cette solution, à condition de n'être point inquiété par la justice. Préfères-tu le voir remettre aux mains des gendarmes ? Il a attenté à tes jours.

— Oh ! Monsieur le Curé, fit Jacques. Qu'il ne nuise à aucun désormais, et je ne lui en voudrai guère.

Sainte entrait...

Jacques lui sourit... Le prêtre s'écarta de quelques pas...

L'enfant s'approcha du lit et posa sa main sur celle de son ami, lui insinuant doucement :

— Ne parlez pas, je suis près de vous. Nous serons heureux.

— Oui, Sainte, acquiesça-t-il. Et dans un hoquet :

« Je m'en vais... Je vous aimerai toujours... bien mieux... au Ciel... Maman... Jésus... Prenez-moi... Je n'ai jamais fait pleurer personne... Je pardonne... J'aime...

Il haletait...

Sainte tomba à genoux.

Jacques Rude s'éteignit la nuit suivante après avoir reçu, avec une piété édifiante, les derniers sacrements.

Le médecin avait notifié dans l'acte de décès une mort accidentelle. Les domestiques furent discrets. Nul n'enquêta. Contre Aimé de Saint-Loup on n'eût pu établir de preuve certaine : tout au plus un homicide causé par une erreur.

Le marquis pleura son chef de culture. Il exigea qu'on lui fît de superbes obsèques. Toute la paroisse y assista, et M. le Curé prononça sur la tombe quelques paroles émues.

Simon Rude, sa femme et sa fille traînant après eux le fils Michon, leur gendre et mari, avaient accompagné le cercueil en sanglotant.

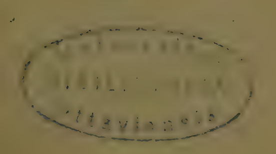
— Le pauv'gars, confiait la Fanchette à ses amies. Un gars si intéressé, si travailleur, si vaillant! J' l'aimions t'y, not' neveu, j' l'aimions t'y! C'est en vérité M. le Curé qui le tira de chez nous et M. de Saint-Loup qui l'a tué ! Croyez-vous ça, vous autres, que la fille à Palmyre va être la plus riche de la commune ? Enfin, ça ne nous rend pas not' neveu ! A savoir si j' n'aurions pas le droit de procéder, à seule fin que le château nous paye une indemnité... Il y a plus d'un embrouillamini dans toute cette histoire...

Le chagrin de Sainte fut profond et durable...

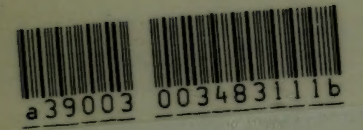
Cinq années durant, elle soigna son grand-père avec tendresse. Le marquis mort, elle demanda au curé de Saint-Sénier de lui indiquer un asile où elle pût vivre retirée du monde, sous la direction de quelque sainte femme assez dévouée pour lui apprendre à tirer parti de son intelligence et de son cœur, suivant les desseins de Dieu... Le prêtre obtempéra à son désir.

La fortune de Solange de Saint-Loup passa en fondations pieuses, en œuvres charitables.

FIN



SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.


a39003 003483111b